OBSERVATIONS

SUR

LA FRANC-MAÇONNERIE,

LE MARTINISME,

LES VISIONS DE SWEDENBORG,

LE MAGNÉTISME, &c.



A AVIGNON.

1786.


RITUAALIEN SUVEREENIN ★ KIRJASTO
SUURKOLLEGION
2022
GRAND ORIENT DE FINLANDE · 6017 AL ·
G
33

ERRATA.

Page 8, ligne 20, *à quatuor polis*, lisez *à quatuor palis.*
Pag. 39, lig. 14, à qui il fut, *lis.* à qui fut.
Pag. 45, lig. 9, ils s'occupent, *lis.* ils l'occupent.
Ibid. lig. 18, société d'établir des, *lis.* société des.
Pag. 46, lig. 24, présentoit, *lis.* pressentoit.
Pag. 48, lig. 25, dans le siecle, *lis.* dans ce siecle.
Pag. 65, lig. 2, approchant, *lis.* approchants.
Pag. 68, lig. 7. pour le leur, *lis.* pour les leurs.
Pag. 69, lig. 24, Dieu rénumérateur, *lis.* Dieu rémunérateur.
Pag. 70, lig. 26, ne le connoît, *lis.* ne les connoît.
Pag. 76, lig. 18, aussi dans, *lis.* ainsi dans.
Pag. 80, lig. 7, a corrompue, *lis.* à corrompre.
Pag. 186, lig. 24, *sed spontone*, lis. *sed spontane.*
Ibid. lig. 2, sur tout, *lis.* pour tout.
Pag. 218, lig. 18, La morale, *lis.* Sa morale.
Pag. 230, lig. 2, *principalem*, lis. *principatum.*
Pag. 237, lig. 18, par seul, *lis.* par un seul.
Pag. 260, lig. 4 de la table, ne suivant, *lis.* ne suivent.



OBSERVATIONS

Sur la Franc-Maçonnerie, le Martinisme, les Visions de Swedenborg, le Magnétisme, &c.

I.

LES Franc-Maçons ont tenu un Convent national des Gaules à Lyon, en 1778, & un Convent général à Williemsbad, en 1782, pour introduire une réforme dans l'Ordre Maçonnique.

Le R. F. Afascia, préfet de Lorraine, a publié peu de temps après, contre les opérations de ce dernier Convent, un ouvrage qui a pour titre : *De Conventu Generali Latomorum apud aquas Wilhelminas, propè Hannauviam.*

Le R. F. Aberemo, chancelier-provincial de la ſeconde province, dite d'Auvergne, a rendu compte de cet ouvrage, contraire à la réforme, dans la ſéance du directoire général tenue à Lyon le 29 juin 1783. Le R. F. * * *. a été nommé, dans cette ſéance, pour examiner cet ouvrage, et il en a fait ſon rapport dans les ſéances du directoire préfectural de Lyon, des 11, 12 & 14 décembre ſuivant. Voici ce qui réſulte de ce rapport.

Un Prince a été nommé Grand-Maître général de l'Ordre, dans ledit Convent général, qu'il avoit convoqué. Dans ſa premiere lettre circulaire de convocation, il s'exprime en ces termes : « Les vrais » hyéroglyphes de la Maçonnerie ſont » relatifs à des choſes, ou, ſi l'on veut, » à des vérités & connoiſſances, qui, ſans » ſe trouver dans aucun ſyſtême d'une » ſcience quelconque, n'en ſont que plus » conſolantes, plus ſublimes, plus inva- » riables & plus anciennes que le reſte » des ſciences humaines. »

Le Prince, dans ſa ſeconde lettre circulaire, ajoute : « Je ne ſaurois, dans ce mo- » ment, en donner d'autres preuves que » ma propre conviction ; j'eſpere que ceux

» qui peuvent guider vos recherches avec
» sureté, ne manqueront pas de le faire
» au Convent. »

Personne ne donna pour lors aux Freres cette satisfaction ; quelques-uns s'en plaignirent, & le Prince leur dit dans une des séances du Convent : « Je ne me suis
» pas engagé de donner d'autres preuves
» de la vérité de mon opinion, que ma
» propre conviction. Si je devois vous
» nommer quelques-unes des vérités ou
» connoissances sublimes, qui, selon ma
» conviction, sont renfermées dans la
» Maçonnerie, j'aurois non-seulement à
» me reprocher une contradiction, puis-
» que je passerois les bornes que je me
» suis prescrites, sur cet objet, dans ma
» circulaire d'invitation, mais je man-
» querois peut-être à des devoirs qui
» doivent m'être sacrés.... Et d'après ces
» principes, vous conviendrez bien, mes
» Freres, que ce n'est pas à moi à être
» votre Instituteur. »

Ce Prince a encore dit : « Avant le
» Convent, la plupart des Provinces
» étoient inquiétées sur leur existence
» désunies & sans liens entre elles, diffé-
» rence de systêmes, méfiance générale :
» voilà le tableau de la position où nous

» étions, & l'on n'étoit pas ſans crainte
» fondée de voir chaque nation ſe ſéparer
» du grand tout, & chercher à créer un
» nouveau ſyſtême vrai ou chimérique,
» pouvant devenir la proie d'un ou plu-
» ſieurs faux prophetes. »

Le Frere Aſaſcia ſe glorifie de connoître preſque tous les ſecrets de l'Ordre, & d'avoir approfondi plus de douze ſyſtêmes différents, qui ſont reçus dans pluſieurs Provinces Maçonniques ; mais ce Frere, ainſi que les Loges de Franc-Maçons qui ont adopté ſon ouvrage, & qui en ont ordonné l'impreſſion, préferent le ſyſtême ſuivant.

Ils regardent l'Ordre Maçonnique, comme l'Ordre même des Templiers continué. Quelques Templiers échappés à la proſcription générale, ont conſervé & tranſmis les ſignes & autres inſtructions néceſſaires qui caractériſoient différents degrés de l'Ordre des Templiers. Ces Freres ſauvés lui ont donné la nouvelle dénomination d'Ordre Maçonnique, pour éviter les perſécutions auxquelles auroit pu donner lieu le premier nom devenu odieux.

Ils n'étoient pas tous initiés dans le véritable & dernier ſecret de l'Ordre des

Templiers, & n'ont pu communiquer que ce qu'ils en ſavoient. Il eſt à préſumer cependant qu'il s'en eſt trouvé dans le nombre quelques-uns de ceux qui avoient ce véritable ſecret ; mais que le danger extrême qu'il y auroit eu pour lors à le divulguer, les a déterminés de ne s'en ouvrir qu'à gens ſi ſûrs, ſi diſcrets & en ſi petit nombre, qu'il n'a pu tranſpirer.

Le Frere Afaſcia ſoutient que cette prétendue filiation ne peut inquiéter les Gouvernements, parce qu'ils regardent la Maçonnerie comme un joujou entre les mains d'un enfant, qui ne caſſe pas les vitres de la maiſon pendant qu'il s'amuſe. Ce Frere ſe récrie contre l'élection d'un Grand-Maître Général, & dit qu'il en exiſte peut-être un caché ; qu'il falloit s'en aſſurer avant d'en élire un autre ; qu'au reſte, celui qui a été élu dans le Convent de Williemsbad, ne peut être Grand-Maître que du régime réformé, puiſque les Loges Françoiſes non-réformées, les Loges Angloiſes & Pruſſiennes n'ont pas concouru au Convent général.

Il eſt à obſerver cependant qu'il y a eu des députés des Loges de Berlin au Convent général.

Les Freres de Weslard & de Francfort y ont proposé une école universelle d'ecclectisme par leur député & par leur lettre circulaire, où ils s'expriment ainsi : « Choisissons à la face du monde profane & » Maçon, la neutralité envers tous les » systêmes jusqu'ici connus, dont aucun » n'a été & ne peut être prouvé, c'est-à-» dire, liberté, égalité, indépendance. » Mais ce plan a été rejeté dans le Convent général, par la raison que si l'ecclectisme étoit la base de la Maçonnerie, il faudroit séparer les Maçons, & non les réunir.

Le systême du Frere Afascia a de même été rejeté dans ledit Convent.

Le F***, en faisant son rapport, dit à ce sujet : « Au lieu d'un systême chimé-» rique d'orgueil & d'ostentation de ré-» tablissement de l'Ordre des Templiers, » nous sommes revenu au but primitif » de l'ordre. La vraie bienfaisance, la » morale chrétienne la plus pure, & sa » direction envers l'Etre suprême, seule » source de tout bien & de toute félicité, » & à se rendre moins indignes de son » amour & de sa grace, en nous amé-» liorant nous-mêmes, & travaillant sur » les mêmes principes à améliorer nos

» freres. Le Préfet de Lorraine ne veut » pas, lui qui cherche la parole perdue, » il ne veut pas que la retrouvant sous » le grand nom de l'Eternel J. on dise » que chercher l'Architecte suprême de » l'univers, fait le vrai but du Maçon. » Il viendra un moment où les Maçons las, comme nous l'avons été, de ne chercher la vérité qu'à travers les illusions, viendront habiter nos temples.

Dans le neuvieme fait du compte rendu par le Frere Aberemo, dans la séance du 29 juin 1783, il dit : « Le Fere Asascia » a parlé avec affectation d'un livre qui » a pour titre : *Tableau naturel des rapports » qui existent entre Dieu, l'homme et l'uni- » vers*, dont il prétend qu'un Frere avoit » porté beaucoup d'exemplaires à Wil- » liemsbad. J'ignore quel étoit le Frere » fortuné qui étoit si bien approvisionné » d'un livre utile & recherché. N'en » estimons pas moins l'ouvrage dont il » est question; la censure du Frere Asascia » ne doit pas empêcher de le lire. »

Le F***, dans son rapport, approuve le jugement du Frere Aberemo sur cet ouvrage, & parle avec éloge d'un autre livre qui a pour titre : *Des Erreurs & de la Vérité*. Ces deux livres, dit-il, contien-

nent une partie des connoissances du systême prédominant.

La délibération du 14 décembre 1783, prise par le directoire préfectural, de concert avec le directoire provincial & le directoire prieural de Lyon, adopte le rapport fait par le Frere N***, & le compte rendu par le Frere Aberemo; le lave des soupçons répandus contre lui; déclare que les principes de ces deux Freres sont ceux de ces directoires; ce qu'il est important de ne pas perdre de vue en lisant cet ouvrage : il est ordonné que cette délibération, ce compte rendu & ce rapport, seront imprimés.

L'extrait de cette délibération est signé par le Frere *Andreas*, *à tribus lunis*, Chancelier de ladite préfecture; & comme sur sa démission le Frere *Joannes*, *à quatuor Polis*, a été nommé Chancelier : c'est ce dernier qui a signé la lettre circulaire d'envoi de ladite délibération.



2.

Les Franc-Maçons cherchent la vérité qui n'eſt pas connue. Ils s'occupent, pour la plupart, à ériger en ſon honneur un temple politique, dans lequel ils eſperent de réunir tous ſes amateurs. Leur but eſt d'offrir de concert à ſon auteur des ſacrifices dignes de lui. Le Grand-Maître de leur Ordre la connoît, diſent-ils ; mais ils le croient auſſi caché, auſſi difficile à découvrir, que cette vérité myſtérieuſe dont il doit être l'organe.

Quelques-uns la regardent comme un ſecret, comme une énigme impénétrable, dont le mot eſt impoſſible à trouver. Le Grand-Maître leur paroît une chimere. Ils croient cependant devoir continuer leur recherche, mais par forme de récréation, & pour fixer ſeulement la légéreté de l'imagination.

D'autres regardant toutes les vérités comme incertaines, ne veulent point de gêne, & ſont d'avis de laiſſer à chacun la liberté de penſer & d'agir.

Les hommes moins raisonnables, pour la plupart que des enfants, lorsqu'il s'agit de chercher la vérité, ne paroissent pas avoir une véritable intention de la découvrir. Ils mettent tant de légéreté, si peu d'intérêt dans leur recherche, qu'elle est infructueuse. *Semper discentes numquam ad veritatem pervenientes.*

Tous les Franc-Maçons dont nous venons de parler, s'accordent cependant à convenir du même auteur de la vérité; tous n'admettent dans leurs assemblées que ceux qui se disent Chrétiens. Ce n'est pas comme les Athéniens, au Dieu inconnu qu'ils ont dédié un autel; mais les Réformés pensent que son culte est inconnu. Ils cherchent quelle est la vraie maniere de l'honorer, de diriger sa morale. Il l'a probablement enseignée, selon eux, à quelques-uns de ses amis, par sa parole, qui est cachée ou perdue.

Il est cependant quelques Franc-Maçons qui paroissent croire qu'il est égal de se servir d'un culte plutôt que d'un autre, pour honorer la Divinité, puisqu'ils reçoivent indistinctement dans leurs Loges ceux qui professent les différentes religions de l'univers. Je ne garantis pas ce fait, mais il est donné pour constant

dans plusieurs discours prononcés dans les assemblées de quelques Loges de Franc-Maçons.

3.

QUE les premiers ne se rassurent pas sur leur zele à chercher quel est le seul hommage digne du vrai Dieu, s'ils ne reconnoissent aucune autorité fondée de sa part, pour fixer ce qu'ils doivent croire de ses attributs, de ses leçons, ce qu'ils doivent faire pour l'honorer, pour lui obéir, quel est le culte qu'il leur a prescrit. Ils ne seront bientôt d'accord que sur le nom qu'ils lui donnent. Chacun d'eux le défigurera tellement, qu'il y aura pour le moins autant de différence entre ce qu'ils entendront par cette dénomination uniforme, qu'entre ce que d'autres entendent par les différents noms sous lesquels ils le désignent.

Ceux qui lui donnent le même nom, le multiplieront en lui attribuant des qualités différentes, le plus souvent incompatibles. Ils auront entre eux plusieurs

Dieux, puiſque celui des uns ne ſera pas dans le fond le même que celui des autres. Ce ſera ſous le mot créateur, comme ſous celui créature, déſigner pluſieurs êtres.

Ils reconnoiſſent, pour la plupart, il eſt vrai, la néceſſité de ſe réunir, & d'établir des regles qui fixent leurs incertitudes, & font des démarches pour exécuter ce projet; mais d'autres ſentent l'impoſſibilité de ſoumettre tous les Maçons à des déciſions purement humaines & arbitraires, expoſées à varier, à changer de principes & de formes. Quand ce projet pourroit ſe réaliſer, que deviendroit le reſte du monde, le peuple ſur-tout qui en fait la plus nombreuſe partie? Une puiſſance divine ou humaine peut ſeule lui en impoſer; & jamais les Maçons ne pourroient parvenir à ce but néceſſaire, s'ils n'avoient, pour réuſſir, d'autres miracles que leurs hyéroglyphes, ou d'autres armes que leur raiſon incertaine.

Jeſus-Chriſt, qu'ils paroiſſent vouloir reconnoître, ne ſe conduiſit pas ainſi. Ce fut aux gens du peuple les plus pauvres, qu'il apprit les ſeules vérités qu'il importe de ſavoir; il ne dédaigna pas de les initier dans tous les ſecrets, dans tous les myſte-

res de la ſcience du ſalut, & il donna ce trait comme une preuve de ſa divinité: *Pauperes Evangeliſantur.*

La conduite des Franc-Maçons eſt directement contraire à la ſienne; ainſi leur miſſion ne vient pas de lui, & ne conduit pas à lui, comme ils ſe font l'illuſion de le croire. Quelques uns de leurs chefs ſont les faux prophetes, dont une partie des Nations Maçonniques eſt devenue la proie, comme leur Grand-Maître le prophétiſe, ſans reconnoître que ſa prophétie s'accomplit depuis long-temps.

Mais, diront-ils, dans tous les temps le peuple donna dans le fanatiſme ou la ſuperſtition. Pour ne pas en devenir les victimes, les gens inſtruits furent obligés de ne pas les combattre ouvertement, de voiler la vérité, et de ne la laiſſer voir à la multitude que peu-à-peu, par degrés, & ſelon que les eſprits y paroiſſoient diſpoſés. De-là, l'origine des initiations. Elles ſont de la plus haute antiquité, & remontent probablement juſqu'à l'origine du monde; elles furent même en uſage dans les plus beaux jours du Chriſtianiſme, & ſont la tige de celles des Franc-Maçons.

Les initiations furent néceſſaires, en effet, dans les temps où l'erreur & l'im-

posture triomphoient, & avoient la force en main pour se faire respecter. Ce n'est pas précisément de l'avoir craint, de ne pas l'avoir bravé, que les savants du paganisme sont repris par l'esprit de vérité dans les Epîtres de saint Paul, mais d'avoir retenu captive la vérité qu'ils ont connue, dans les circonstances mêmes où ils auroient pu la publier sans danger; de l'avoir subordonnée à leurs passions, à celles de leurs disciples & des grands du monde; de n'en avoir voulu voir & faire voir que ce qui n'étoit pas contraire à ces passions; de ne les avoir pas sacrifiés, comme ils le devoient, à la volonté de l'Etre suprême: *Non sicut Deum glorificaverunt.*

Quoique la Nation Juive fut dépositaire de la vérité, les Juifs charnels ne goûterent pas le sens spirituel des écritures; mais ils furent instruits de tout ce qui étoit nécessaire à leur bonheur éternel, & même à leur bien temporel. Il eût été peut-être imprudent de leur dévoiler à tous, ce qui regardoit l'abrogation de leur culte & l'établissement du nouveau. Ils étoient attachés à la gloire temporelle qui avoit illustré leur nation; ils auroient lapidé ceux qui se seroient efforcés de les convaincre que cette gloire devoit passer,

& ne dureroit pas jusqu'à la fin des siecles, comme ils le croyoient ; que celle du Messie, du Réparateur qu'ils attendoient, seroit purement spirituelle. D'ailleurs leur culte devoit être abrogé ; il leur suffisoit de savoir ce qu'il leur prescrivoit, sans être instruits de celui qui devoit lui être substitué.

Dans les lieux où régnoit l'idolâtrie, comme dans le temps des persécutions suscitées aux Chrétiens, ils étoient forcés de ne révéler les mysteres qu'à ceux dont ils avoient suffisamment éprouvé le zele & l'attachement à cette religion divine, & qui paroissoient dignes d'être admis à la profession du Christianisme : autrement ils auroient exposé les mysteres à la dérision & à la profanation, & il leur étoit défendu de donner aux chiens les choses saintes ; ou bien ils auroient été sans cesse trahis, & se seroient exposés témérairement contre la volonté de Dieu ; mais ceux à qui ces mysteres étoient révélés étoient indistinctement choisis dans la classe des riches, des savants, & dans celle des pauvres & des ignorants, & préférablement dans cette derniere, parce qu'elle est plus favorable à l'humilité & à la soumission qu'exige la foi de l'Eglise catholique.

Dans tous les lieux qui n'étoient pas le théatre de l'idolâtrie & de la persécution, comme dans ceux où elle a cessé, il a toujours été aussi facile aux ignorants qu'aux savants de connoître tous les mysteres de la Religion chrétienne, dont la connoissance est nécessaire au salut. Ils ont été enseignés à tous, & dans tous les temps, de la même maniere ; ce qui a été mystere pour les uns, l'a toujours été de même pour les autres. La pratique des conseils évangéliques avoit ses regles, mais elles étoient publiques, & chacun les suivoit à mesure qu'il s'y sentoit du goût & des dispositions. Il n'y a point, dit Bossuet, de traditions apostoliques, que celles qui sont reconnues par toute l'Eglise. La proposition contraire est erronée. Les prétendues traditions apostoliques secretes seroient un piege pour les fideles, & un moyen d'introduire toutes sortes de mauvaises doctrines. Cette décision est contraire à ce qu'avance l'Auteur du *Tableau naturel* au sujet des écrits de saint Basile & de la lettre d'Innocent ; la tradition n'étoit pas secrete, lors même qu'il y avoit des raisons pour ne pas la rédiger par écrit.

Les malheurs des croisades renouvelle-

rent les perſécutions, & rendirent encore néceſſaires les initiations ſecretes : on prétend que cette époque eſt celle de la Franc-Maçonnerie. Cette origine lui fait autant d'honneur que pourroit lui faire de tort celle des myſteres du paganiſme, ſur leſquels voudroient l'enter quelques Franc-Maçons peu délicats. Mais depuis que les croiſades ont ceſſé, les hérétiques ſeuls ont intérêt de continuer des aſſemblées ſecretes & myſtérieuſes dans les royaumes où l'on fait une profeſſion excluſive de la Religion catholique; & ce n'eſt que dans ceux où elle n'eſt pas la dominante, que les Catholiques peuvent juſtifier un uſage, dont beaucoup de gens peuvent abuſer en l'imitant.

Pourquoi les Franc-Maçons cherchent-ils la vérité cachée, la parole perdue, ſur-tout dès qu'ils conviennent dans la délibération ci-deſſus, en termes exprès : « Que la vraie Maçonnerie a » pour objet la Religion primitive perfec- » tionnée par le Chriſtianiſme, c'eſt-à- » dire, par la doctrine de Jeſus-Chriſt ?» On ne peut connoître cette doctrine, qu'autant qu'il l'a enſeignée à quelqu'un,& que l'enſeignement s'eſt perpétué publiquement juſqu'à nous; autrement il ſeroit

perdu pour toujours, & on le chercheroit en vain. Toute doctrine perdue qu'on retrouveroit, n'auroit plus l'authenticité suffisante ; il faudroit pour la faire recevoir, les mêmes merveilles qui ont démontré que celle-là venoit de Dieu ; & elles sont impossibles, les prophéties qui sont les plus convaincantes de toutes, & qui confirment toutes les autres, étant accomplies en Jesus-Christ : l'autorité qui perpétue sa doctrine, ne peut disparoître sans l'anéantir.

Il faut absolument un corps, une autorité, soit pour établir les loix religieuses, soit pour établir les loix civiles & politiques. Le Prince, Grand-Maître, prouve cette vérité, en cherchant à convaincre les Franc-Maçons de la nécessité de se réunir. « Différence de systêmes, méfiance » générale, on n'étoit pas sans crainte » fondée de voir chaque Nation Maçon- » nique se séparer du grand tout, & » chercher à créer un nouveau systême, » vrai ou chimérique, pouvant devenir » la proie d'un ou plusieurs faux Prophe- » tes. »

Il reconnoît l'existence d'un grand tout, d'un corps ayant un chef, & combien il est important aux Maçons de s'y tenir

unis, pour éviter l'anéantiſſement de leur Ordre : quel eſt ce grand tout ? C'eſt, ſelon lui, le nombre de Loges qui ſe ſont réunies ſous ſon régime réformé ; mais avant la réforme, ce régime n'étoit pas le grand tout : comment peut-il l'être devenu en ſe ſéparant des autres Loges avec leſquelles il formoit ce ſoi-diſant grand tout ? Quel eſt le nouveau ſyſtême qu'il établit ? Il eſt incertain ſi le ſyſtême nouveau que pourroient créer les nouveaux Prophetes, ſeroit vrai ou chimérique ; il n'eſt donc pas ſûr que celui de l'ancien grand tout ſoit vrai ; il n'eſt pas plus certain de la vérité du ſien, autrement il auroit aſſuré poſitivement que les faux Prophetes ne pouvoient en établir aucun qui fût vrai.

Les membres du régime réformé ne ſont pas en état de prononcer ſur le nouveau ſyſtême ; aucun d'eux ne le connoît, un petit nombre excepté ; ils doivent s'en rapporter à ce ſujet à la conviction du Grand-Maître, parce qu'il ſait tout par ſa ſcience occulte. Y croire & s'y ſoumettre ſans ſavoir en quoi elle conſiſte, c'eſt le caractere d'une obéiſſance aveugle, non-ſeulement ſur la miſſion, mais ſur la doctrine.

4.

DEUX livres, de l'aveu des Maçons, contiennent une partie des connoissances de ce systême prédominant. Ouvrons ces livres ; si nous n'apprenons pas tout, nous pourrons savoir au moins cette partie qu'ils contiennent.

On lit dans celui des *Erreurs & de la Vérité*, pages 3 & suivantes de la préface, ce qui suit : « L'on voit parmi les hom-
» mes une variété universelle de dogmes
» & de systêmes ... ; une multitude innom-
» brable de sectes philosophiques, politi-
» ques & religieuses ... ; malgré les efforts
» que leurs chefs font pour se former une
» doctrine stable...., ils ne peuvent jamais
» y parvenir....Leurs Instituteurs & leurs
» Observateurs montrent sans cesse à dé-
» couvert qu'ils n'ont ni la regle, ni la
» preuve du vrai.... Les principes dont je
» traite sont les seuls fondements de toute
» vérité ; c'est pour les avoir oubliés, que
» toutes les erreurs dévorent la terre, &
» qu'ainsi il faut qu'on les y ait presque

» généralement reconnues, puiſque l'igno-
» rance & l'incertitude y ſont comme
» univerſelles. ... Quoique la lumiere ſoit
» faite pour tous les yeux, tous ne ſont
» pas faits pour la voir dans ſon éclat.
» C'eſt pour cela que le petit nombre
» des hommes, dépoſitaires des vérités
» que j'annonce, *eſt voué à la prudence &*
» *à la diſcrétion*, *par les engagements les*
» *plus formels* : auſſi me ſuis-je promis
» d'uſer de beaucoup de réſerve dans cet
» écrit, & de m'y envelopper d'un voile
» que les yeux les moins ordinaires ne
» pourront pas toujours percer, d'autant
» que j'y parle quelquefois de toute autre
» choſe, que ce dont je parois traiter.»

Page 208 de la quatrieme diviſion.
« Tel eſt en partie le principe qui a formé
» les fauſſes Religions, & qui a *deſiguré*
» celle que toute la terre auroit dû ſui-
» vre. »

Pages 221 & ſuivantes, juſqu'à la page 262.

« Non-ſeulement je maintiens la néceſ-
» ſité d'un culte, mais je fais voir encore
» plus clairement la néceſſité d'un ſeul
» culte, puiſque c'eſt un ſeul chef ou
» une ſeule cauſe qui doit le diriger. On
» ne doit pas me demander quel eſt celui

» qui eſt le véritable culte ; mon but
» n'eſt pas de juger les cultes établis. Si
» la cauſe active & intelligente ne pou-
» voit jamais être connue ſenſiblement
» par l'homme, il ne pourroit jamais être
» ſûr de trouver le véritable culte ; il faut
» que l'homme puiſſe avoir la certitude
» dont nous parlons ; que ce ne ſoit pas
» l'homme qui la lui donne, & que cette
» cauſe elle-même offre clairement à l'in-
» telligence & aux yeux de l'homme les
» témoignages de ſon approbation, afin
» qu'il ait ſous la main des reſſources d'où
» il puiſſe recevoir des ſecours évidents ;
» mais ce n'eſt pas prouver que cette cauſe
» le faſſe. Je ne veux pas citer *ma propre*
» *expérience*, quelque confiance que j'y
» doive apporter. Je déſire qu'aucun de
» mes lecteurs ne me croie ſur ma parole,
» parce que, comme homme, je n'ai aucun
» droit à la confiance de mes ſemblables ;
» mais je ſerois au comble de ma joie, ſi
» chacun d'eux pouvoit prendre une aſſez
» grande idée de lui-même & de la cauſe
» qui veille ſur lui, pour eſpérer que par
» ſa perſévérance & ſes efforts, il lui ſe-
» roit poſſible de s'aſſurer de la vérité.....
» Rien ne m'empêchera donc d'aſſurer
» mes ſemblables, qu'il eſt en leur pou-

» voir de s'en assurer par eux-mêmes, & » cela d'un maniere qui ne leur laisse point » de doutes.... J'ai le bonheur d'avoir la » preuve, que la définition suivante des » mysteres auroit mieux valu; les myste» res ne sont que des *vérités voilées*, & » *non des vérités impénétrables*..... Je vou» drois que rien de moi ne fût ce que je » sais; car je ne trouve rien en moi qui » en soit digne; c'est pourquoi je ne puis » jamais m'exprimer sur ces objets que » par des symboles.... Si l'homme, par » lui-même, ne sauroit faire un pas vers » la source féconde de toutes les connois» sances, il peut être sûr d'y parvenir en » oubliant sa volonté, & laissant agir » celle de la cause active & intelligente, » qui doit seule agir par lui: » & p. 537:

« Que ne puis-je ici déposer le voile » dont je me couvre, & prononcer le » nom de cette cause bienfaisante; mais » le nom qui feroit le mieux connoître » cet être ineffable, suffiroit, si je le pro» férois, pour que le plus grand nombre » dédaignât d'ajouter foi à ses vertus, & » se défiât de toute ma doctrine; ainsi le » désigner plus clairement, ce seroit éloi» gner le but que j'aurois de le faire con» noître. »

Page 544 « Après toutes les obſervations que j'ai préſentées à mes lecteurs
» ſur toutes les ſciences humaines, ils
» doivent m'en ſuppoſer au moins les
» premieres notions ; ils peuvent en outre, d'après la réſerve marquée qui regne
» dans cet écrit, & d'après les voiles qui y
» ſont répandus, préſumer que probablement j'aurois plus à leur dire que ce
» qu'ils y ont vu, & plus que ce qui eſt
» connu généralement parmi eux.

» Quoique j'aie eu le bonheur d'être
» conduit plus loin qu'eux dans la carriere
» de la vérité, loin de m'en enorgueillir
» & de croire que je ſache quelque choſe,
» je leur avoue hautement mon ignorance ; & pour prévenir leur ſoupçon ſur
» la ſincérité de cet aveu, j'ajouterai qu'il
» me ſeroit impoſſible de m'abuſer moi-même là-deſſus, car j'ai la preuve que
» je ne ſais rien.

» Si l'homme régloit mieux ſa volonté,
» & ſe diſoit dans le ſecret de ſon cœur :
» Il y a une vérité, mais je puis m'adreſſer
» mieux qu'à des hommes pour la connoître ; il pourroit s'en convaincre tous
» les jours de ſa vie. »

Page 4--262 & 263.

« Nous ne pouvons que mépriſer cette

» multitude

» multitude de religions & de cultes en usa-
» ge parmi les nations, en observant cette
» variété qui les défigure, & cette oppo-
» sition qui en découvre la fausseté; mais
» lorsque nous ne perdrons pas de vue que
» cette différence & ces bizarreries ne
» portent que sur le sensible, lorsque nous
» nous rappellerons que l'homme, par la
» pensée étant l'image & la similitude du
» premier être pensant, apporte avec lui
» toutes ses loix, nous reconnoîtrons
» alors que sa Religion naît avec lui-mê-
» me; que loin qu'elle ait été en lui une
» suite de l'exemple, du caprice, de l'igno-
» rance & de la frayeur qu'ont pu lui ins-
» pirer les catastrophes de la nature, ce
» sont au contraire toutes ces causes qui
» l'ont si souvent défigurée, & qui ont
» amené l'homme à se défier du seul re-
» mede qu'il eût à ses maux.

» Nous reconnoîtrons bien mieux en-
» core qu'il sera toujours sûr de trouver
» un point de réunion qui lui soit com-
» mun avec ses semblables, quand il por-
» tera les yeux vers cette source, & vers
» la seule lumiere qui doit l'y conduire;
» telles sont les idées que nous devons avoir
» de la véritable Religion de l'homme, &
» de toutes celles qui ont usurpé ce nom
» sur la terre. »

5.

L'AUTEUR du *Tableau naturel*, division 20, pag. 192 & ſuivantes, voyant que le livre des *Erreurs & de la Vérité* n'avoit pas été proſcrit, a haſardé de parler plus ouvertement, en avertiſſant néanmoins que s'il eſt des vérités que l'on doit divulguer, il en eſt beaucoup auſſi qu'on doit taire. « L'expérience s'unit à la raiſon, dit-il, » pour engager à la réſerve en montrant » les maux inévitables, qui, dans tous » les temps, ſont provenus de la publici- » té.... Parmi les inſtitutions ſavantes & » plus célebres, il n'en eſt aucune qui n'ait » couvert la ſcience du voile des myſteres. » Prenons-en pour exemple le *Judaïſme &* » *le Chriſtianiſme*..... Nous voyons par la » lettre d'Innocent premier à l'Evêque » Décenſius, & par les écrits de Baſile » de Céſarée, que le Chriſtianiſme poſ- » ſede des choſes de grande force & de » grand poids, qui ne ſont pas & ne ſau- » roient jamais être écrites.

» Tant que ces choſes ne furent con-

» nues que de ceux qui devoient en être
» les dépositaires, le Christianisme jouit
» de la paix ; mais quand les Empereurs
» Chrétiens désirerent d'être initiés à ses
» mysteres, &c. l'obscurcissement devint
» presque universel sur tous les objets de
» la doctrine & du culte, parce que les
» plus sublimes vérités du Christianisme
» ne pouvoient être bien connues que d'un
» petit nombre de fideles, & que ceux
» qui ne faisoient que les entrevoir, étoient
» exposés à des interprétations fausses &
» contradictoires ; aussi à peine Constantin
» eut-il adopté le Christianisme, que les
» Conciles généraux commencerent ; &
» ce temps peut être regardé comme la
» premiere époque de la décadence des
» *vertus & des lumieres* parmi les Chré-
» tiens, &c. &c.

» Ceux des chefs spirituels qui se pré-
» serverent de la corruption, gémissant
» sur les égarements de la multitude,
» s'efforcerent, par l'enseignement &
» l'exemple, de conserver chez les hom-
» mes le zele, les vertus & la vérité ; mais
» ce fut en vain ; le monstre qui avoit
» déjà reçu la naissance, étoit trop favo-
» rable aux désirs ambitieux de ses parti-
» sans, pour qu'ils ne prissent pas soin

» de le fortifier. Jeune encore ſous les » premiers Empereurs Grecs, il ne porta » que des coups foibles, tels que les en- » trepriſes de Simmaque contre l'Empe- » reur Anaſtaſe; mais, &c.

» Le fils de Charlemagne, dont le pere » avoit vu le Pape à ſes pieds, fut aux » pieds du Pape, &c. Seconde époque » dans laquelle les égarements vinrent de » la part des chefs, &c.

» Les hommes groſſiers voyant les dé- » ſordres de ceux qui profeſſoient les dog- » mes ſacrés, ne ſe contenterent pas de » ſuſpecter leurs maîtres; ils porterent » l'imprudence juſqu'à ſuſpecter les dog- » mes, &c. Troiſieme époque dans la- » quelle les égarements vinrent de la part » des membres, &c.

» Mais des malheurs d'un autre » genre ſe ſont mêlés à ces erreurs d'au- » tant qu'on a vu à la fois la croyance » des choſes vraies & la crédulité crimi- » nelle confondues & proſcrites; ce qui a » enhardi les ouvriers mauvais, & fait » taire de plus en plus les ouvriers légi- » times.

» Alors ceux des chefs ſpirituels, qui » avoient conſervé le dépôt dans ſa pureté, » n'auroient pas été entendus, s'ils avoient

» voulu diriger la pensée de l'homme vers
» la hauteur de ce sacerdoce ineffable, qui
» l'approche de la Divinité, & s'ils eussent
» voulu l'engager à la recherche des scien-
» ces divines, &c.

» Nous avons vu quelle a été l'ori-
» gine du Christianisme, la progression
» du désordre & celui qu'a produit la
» trop facile publicité des choses, qui ne
» peuvent être bien conçues par la mul-
» titude, ni cesser d'être secretes sans
» qu'elles soient exposées à être mal com-
» prises ou mal interprétées. Quelle est
» donc la route que l'homme doit prendre
» pour sortir de cet état désordonné &
» dévoué à l'incertitude? C'est celle qu'il
» découvriroit presque sans efforts, s'il
» tournoit ses regards sur lui-même, &c.

» Nous suivrions les traces de la vérité
» dans toutes les institutions religieu-
» ses, &c.

» Nous rallierions dans notre pensée
» les vérités éparses, mais impérissables,
» qui percent à travers de toutes les doc-
» trines & de toutes les sectes; nous éle-
» vant ainsi de vérités en vérités, nous
» remonterions jusqu'à la hauteur du type
» universel, flambeau vivant de toutes
» les pensées & de toutes les actions; mais

» ô homme ! lorſque tu ſeras arrivé à cet
» heureux terme, ſi tu es ſage, tu *garderas*
» *la ſcience dans ton cœur.*

Et page 167 & ſuivantes : Sans la
» dépravation ou la foibleſſe de notre
» volonté, nous ne ſerions ſéparés qu'en
» apparence de tous les agents ſalutaires
» dont les bienfaits ſont conſacrés dans les
» différentes traditions, & nous ſerions
» près d'eux en réalité. Les Livres ſeroient
» inutiles ſi nous étions ſages ; car les
» Livres ne ſont que des recueils de pen-
» ſées, & nous vivons au milieu des penſées.

» En effet, ſi tout eſt eſſentiellement
» lié, inſéparable, indiviſible, comme
» provenant de l'eſſence divine, &c. il
» eſt évident que l'homme ne pou-
» vant anéantir ni changer ſa propre na-
» ture, qui le lie néceſſairement à l'unité
» univerſelle, eſt ſans ceſſe au milieu de
» toutes les vertus divines, envoyées dans
» le temps ; qu'il en eſt environné ; qu'il
» ne peut faire un pas, un mouvement
» ſans communiquer avec elles ; qu'il ne
» peut agir, penſer, parler dans la ſolitude
» la plus profonde ſans les avoir pour té-
» moins, ſans en être vu, entendu,
» touché ; & que s'il n'y avoit entre elles
» & lui le fruit de ſa volonté lâche & cor-

» rompue, il les connoîtroit aussi aisément
» qu'elles le connoissent, *auroit sur elles les*
» *mêmes droits qu'elles ont sur lui*; & ce n'est
» point aller trop loin que d'assurer qu'il
» pourroit étendre ses privileges jusqu'à
» connoître *visiblement Fohi*, *Moïse*, *le*
» *régénérateur universel lui-même*. . . . .

» Quelle raison pourroit même nous empêcher de croire que sans notre volonté
» corrompue nous aurions de *pareils droits*
» *sur les grands faits & sur les grandes actions*
» *à venir?* Si notre nature nous appelle à
» partager les propriétés de l'unité, ne
» devons-nous pas comme elle embrasser
» tous les espaces & tous les temps, puisque nous sommes comme elle au-dessus
» de tout ce qui est passager & temporel?

» Oui, s'il est vrai que dans notre
» essence nous soyons liés à l'unité d'une
» maniere inséparable, nous devons l'être
» dans tous les faits qui lui sont propres;
» dans ceux qui ont existés avant le temps;
» dans ceux qui ont existés depuis le commencement des temps, &c.; dans ceux
» qui existeront jusqu'à la fin des temps;
» dans ceux mêmes qui auront lieu après
» la dissolution des choses : car nous ne
» tiendrions plus à l'unité si nos droits

» étoient partiels, &c. Tous les hommes
» sont des *Prophetes par leur nature*; c'est
» leur foiblesse & leur imperfection, qui
» les empêchent d'en manifester les pri-
» vileges, &c. Enfin les deux mondes sont
» remplis de trésors nés & à naître, qui
» se manifestent *au gré de l'homme* quand
» il est sage, &c. quand il a une raison
» convenable, & cette raison est la pureté
» des désirs de l'homme, &c. qui à tout
» instant a le pouvoir de s'instruire & de
» prier efficacement son Dieu .... Si les
» hommes vouloient être heureux, il ne
» leur seroit pas difficile, ils *n'auroient*
» *qu'à parler*, &c.

» Portez vos regards sur ces vertus
» éparses & subdivisées de tous les êtres
» d'un autre ordre qui ont été les pré-
» décesseurs de l'époque de l'intelligence,
» comme en étant les agents & les mi-
» nistres. Tâchez, en mettant constam-
» ment à profit les pensés qu'ils vous
» envoient, de vous rendre assez analo-
» gue à eux pour opérer le *rapprochement*
» *de leur essence & de la vôtre*; par cette
» union ils vous convaincront de nouveau
» & physiquement, que vous êtes destinés
» à les contempler dans leur ensemble &
» dans leur unité, page 236. Ils doivent

» nous faire connoître que si nous ne
» fermions aucun de nos canaux immaté-
» riels, nous verrions notre base s'étendre
» à une distance immense, & acquérir
» peut-être assez détendue *pour couvrir*
» *l'univers entier.*

» Vous pouvez vous élever comme eux
» avec sécurité & avec une véritable lu-
» miere jusqu'à cette unité universelle,
» dont l'agent, qui en est dépositaire,
» peut produire en vous, comme il le fait
» en eux, la force & la paix qui lui sont
» propres, &c. Il deviendra le mobile de
» tous les mouvements de votre être, lors-
» que vos facultés disposées par vos désirs
» auront recouvert le degré de pureté
» nécessaire. Pages 240 & 241.

6.

LES Auteurs de ces deux Livres si vantés par les Maçons, s'accordent à proscrire l'autorité de l'Eglise catholique, & surtout celle de son chef, comme il est aisé d'en juger par les passages de ces Livres qui sont transcrits ci-dessus. Ils substituent à cette autorité respectable la raison parti-

culiere de chacun, ſous prétexte que tous les hommes peuvent tout connoître & tout pouvoir en s'uniſſant à la toute-puiſſance par leur volonté.

Ils aſſurent que la lumiere de cette Egliſe eſt éclipſée; que les ouvriers mauvais ont été enhardis, tandis que les ouvriers légitimes, qui ont conſervé le dépôt de cette lumiere dans toute ſa pureté, ont été de plus en plus forcés de ſe taire, & n'auroient pas été entendus s'ils avoient parlé.

Le chef de l'Egliſe & ſes coopérateurs n'ont jamais ceſſé de parler & d'enſeigner publiquement : il n'eſt donc pas poſſible de fermer les yeux ſur la conſéquence ſecrete, & la prétendue ſcience que les Auteurs & les enthouſiaſtes de ces ouvrages gardent, diſent-ils, dans leur cœur.

Ils auroient dû, pour leur honneur, y renfermer de même le ſecret qu'ils publient, & dont ils ſe ſont ſervi pour converſer avec les intelligences ſupérieures. Comment ont-ils aſſez peu reſpecté leur raiſon, ou aſſez mal préſumé de celle des autres, pour entreprendre de créer une nouvelle ſecte d'Illuminés dans le ſiecle de la philoſophie, où l'on fait gloire de rejeter les révélations & les faits ſur-

naturels les mieux conſtatés, dans la crainte de paroître donner dans une crédulité puérile? S'ils ſont raiſonnables & de bonne foi, comme on doit charitablement le préſumer, ils ſont les dupes de l'eſprit d'erreur qui réuſſit à perſuader aux hommes des derniers ſiecles, comme à ceux des premiers, qu'ils peuvent devenir des Dieux. *Eritis ſicut Dii*; il les ſéduit ſous l'eſpoir d'obtenir par la ſeule vertu de leurs déſirs & de leurs efforts une puiſſance & une intelligence ſans bornes.

La tentation eſt plus ſubtile que celle à laquelle ſuccomberent les auteurs du genre humain. Il leur fut inſinué qu'ils ſauroient tout ce qu'ils ignoroient par la vertu d'un ſeul fruit, au lieu qu'il s'agit dans celle-là de chercher la ſcience en détachant ſon intelligence de tout ce qui eſt ſenſible pour l'élever juſqu'aux choſes intellectuelles, les plus ſecretes, & pénétrer ainſi par la ſeule force de la volonté dans l'intelligence infinie.

La premiere avoit un fruit pour ſigne ſenſible, au lieu que la derniere eſt inviſible; elles ſont au fond les mêmes, puiſque dans toutes les deux c'eſt la volonté qui déſire & s'efforce de connoître ce qui paſſe la portée des intelligences bornées,

pendant qu'elles ſont renfermées dans un corps mortel, & qui veut étendre les bornes qui leur ſont preſcrites par des moyens contraires à la volonté de Dieu, qu'il fait connoître par ſa parole.

Elle avoit fait aux premiers humains le commandement de ne pas manger du fruit défendu, comme elle a fait depuis aux hommes d'autres commandements, ſoit dans l'ancien, ſoit dans le nouveau teſtament. Le plus eſſentiel de ces commandements, eſt celui qui preſcrit l'obéiſſance à l'Egliſe catholique. L'eſprit d'erreur ſeul peut ſuggérer la déſobéiſſance; elle eſt le ſigne infaillible qui le fait connoître, quelque ſophiſme qu'il emploie, quelque forme qu'il emprunte, en faiſant parler les ſerpents & les morts; quelque prodige qu'il opere, en tranſportant même ceux ſur leſquels il a du pouvoir, ſur les édifices les plus élevés, ſur des montagnes & ailleurs, ou même dans d'autres mondes, & leur manifeſtant des choſes qu'il eſt impoſſible à l'homme de ſavoir d'une maniere naturelle. Il réuſſit à leur perſuader que la déſobéiſſance eſt une vertu utile à l'humanité, lorſqu'il a fait naître le déſir de ſatisfaire la curioſité relative aux choſes ſurnaturelles; mais il n'em-

ploie ordinairement cette tentation que contre ceux ſur leſquels il a épuiſé celle des autres plaiſirs de l'eſprit ou des ſens ; quelquefois cependant il fait jouer en même temps toutes ſes batteries.

La révélation, qui eſt la parole extérieure de Dieu, écrite ou non écrite, ne peut pas être interprétée par la penſée & la parole particuliere de chacun ; mais par cette Egliſe qu'il a choiſie pour ſon interprete. *Omnis Prophetia ſcripturæ propria interpretatione non fit ; nos autem ſenſum Chriſti habemus.* C'eſt déſobéir à Dieu que de l'entreprendre par ſes propres lumieres ſous le faux prétexte que ſa parole eſt perdue, & qu'il a délaiſſé le genre humain au point qu'il n'y a plus de chefs ſpirituels, légitimes & viſibles, pour la faire connoître & l'interpréter.

On penſe avoir les meilleures intentions, ſuivre la raiſon & rectifier celle des autres, tandis qu'on eſt tellement aveuglé par l'orgueil, qu'on donne dans des abſurdités auſſi groſſieres, auſſi contraires à la raiſon ſur le dogme que celles des Païens, & ſur la morale que celles des Publicains qui exiſtoient du temps de Jeſus-Chriſt : on doit leur être aſſimilé, comme il le preſcrit dès qu'on n'eſt pas

ſoumis à ſon Egliſe ; on eſt alors livré à ſon eſprit particulier & expoſé à tous les écarts de ces auteurs ; & c'eſt le ſort de tous ceux qui n'ont pas pour guide une autorité ſoutenue par Dieu même. *Siquis non audierit Eccleſiam, ſit tibi ſicut ethnicus et publicanus.*

Il ſuffit, pour mériter ce traitement ordonné par Jeſus-Chriſt, de ne pas adopter les déciſions de l'Egliſe, d'en rejeter une partie, ou même une ſeule, de ne pas les reconnoître intérieurement & ſincérement comme véritables, de leur préférer les maximes du monde, qui ſont contraires à celles de l'Evangile & aux regles de l'Egliſe.

La ſcience & la puiſſance ſans bornes ſont l'objet des déſirs des hommes ; mais ſi elles pouvoient leur procurer quelques plaiſirs ſur la terre, leur poſſeſſion ſeroit ſans doute contraire à leur intérêt éternel ; puiſque la volonté de Dieu paroît être de les en priver & de leur en interdire même le déſir. Sa ſageſſe les conduit à la perfection par ce renoncement, & non comme le diſent ces auteurs, en faiſant dépendre de leur volonté la connoiſſance de l'avenir, du paſſé, de tout ce qui eſt ou peut être dans l'univers.

Lorſqu'elle a jugé les révélations néceſſaires, ſoit pour préparer les voies à l'établiſſement de ſon Egliſe, ſoit pour l'opérer, elle a pris les meſures les plus ſages pour garantir de la préſomption ceux qu'elle jugeoit à propos de choiſir pour ſes Prophetes. Chacun d'eux n'a connu qu'une partie des objets de ces révélations; le plus ſouvent ils les ont eu ſans y rien comprendre, & elle en a ſuſcité d'autres pour les interpréter dans le même temps, ou dans des temps plus reculés, ſelon qu'il étoit plus convenable.

Ceux à qui fut accordé le don de prophétie ou celui des miracles, ne purent obtenir, nonobſtant la pureté de leurs déſirs, que les tréſors des deux mondes leur fuſſent manifeſtés, pour me ſervir des expreſſions du Tableau naturel. Ils n'eurent pas quelquefois ce qui étoit néceſſaire à leur ſubſiſtance; ſouvent ils furent en apparence les plus malheureux des hommes, comme Saint Paul, qui fut de plus éprouvé par une tentation importune, pour empêcher que la grandeur de ſes révélations ne lui donnât de l'orgueil.

S'il fut néceſſaire d'élever David ſur le trône pour figurer la royauté de Jeſus-Chriſt, il fut humilié par des foibleſſes

& des revers ; ſi Salomon, pour être la figure du Meſſie dans ſa gloire, dût être comblé conſtamment de proſpérités, de richeſſes & de ſciences, elles le corrompirent tellement, qu'il eſt très-incertain ſi ſon bonheur temporel n'a pas été un obſtacle à ſon éternelle félicité.

7.

On trompe les hommes en leur enſeignant que chacun d'eux, en élevant ſon eſprit par l'effort de ſa volonté, peut connoître toutes les raiſons de la ſageſſe infinie, & voir dans les tréſors de l'intelligence ſans bornes tout ce qu'elle a fait, tout ce qu'elle doit faire encore pour l'accompliſſement de ce que ces auteurs appellent *le grand œuvre*. C'eſt une illuſion qui tend à faire perdre la raiſon, ou du moins à détourner chacun en particulier de ce que la providence exige de lui, qui peut l'empêcher de s'y borner, & le porter à ſe livrer à des déſirs vaſtes & chimériques, contraires à l'ordre & à ſes obligations particulieres. Son devoir eſt non de tout ſavoir, mais de réprimer ſa

curiosité, de ne pas perdre son temps à s'instruire de ce que Dieu veut qu'il ignore dans l'état où il l'a placé, & à s'efforcer de voir dans son imagination des esprits ou des morts, au lieu de rendre aux vivants les services qui dépendent de lui. Ces auteurs en se couvrant de leur style énigmatique, diront-ils que leurs expressions ont un autre sens? Ils trompent alors une partie de leurs sectateurs, qui les interpretent selon celui qu'elles présentent naturellement, qui se conduisent en conséquence, & dont il faut déssiller les yeux.

Le Magnétisme conduit aux mêmes dangers & souvent aux mêmes erreurs; les actes d'humanité qu'on croit faire en magnétisant, sont non-seulement inutiles, mais dangereux. La théorie magnétique est inintelligible; les maîtres ne la comprennent pas mieux que les disciples. Il est impossible de raisonner juste sur l'existence d'un fluide qui échappe aux sens & aux microscopes, sur ses propriétés, & encore moins de le diriger à volonté; il n'est donc possible que d'aller en tâtonnant, & de s'exposer à faire indistinctement du mal ou du bien. Les opérations du Magnétisme donnent des

crises qui sont dans le premier degré des mouvements & des sentiments presqu'imperceptibles, & dans les derniers degrés des convulsions, &c. Les mêmes effets ont été produits dans toutes les circonstances, où les imaginations ont été frappées depuis l'origine des siecles, suivant la disposition des sujets & des opinions.

A toutes ces époques on a tenté de prouver que l'imagination n'étoit pas la seule cause de ces opérations, parce qu'elles étoient produites sur des animaux, des enfants & d'autres sujets sur lesquels l'imagination ne paroissoit avoir aucune influence; mais ou les bornes de son empire ne sont pas connues, ou l'on s'est fait illusion sur les circonstances de ces différents états. L'état des convulsionnaires a toujours paru monstrueux; aussi tous ceux qui dans les différents âges ont cru y reconnoître les opérations de la Divinité, sont revenus tôt ou tard de leur crédulité, & ont fini par en rougir aux yeux de la raison; le temps qui diminue la vivacité des passions, a éteint peu-à-peu leur enthousiasme, & leur a permis de voir les choses de sang-froid; quelque intéressés qu'ils aient été à perpétuer leur erreur par l'imposture, les

crédules humains ont fini par cesser d'être leurs dupes ; malheureusement ç'a presque toujours été, pour donner à leur curiosité de nouveaux aliments. Leur esprit fait pour s'élever au-dessus de la sphere corporelle est avide du merveilleux.

La raison se perfectionne par des expériences réitérées ; le monde a été si souvent bercé par des convulsionnaires, qu'ils sont universellement reconnus, par la plus saine partie du genre humain, pour n'être ni dans l'ordre naturel, ni dans l'ordre surnaturel. Jamais le désordre ne produira l'ordre, ne rendra la santé ; ce n'est pas le but de l'auteur de la nature, il a mis à notre portée d'autres moyens certains de rétablir, lorsqu'il est possible, léquilibre entre les solides & les fluides sensibles, ce qui remet dans l'ordre en même temps les fluides subtils & les sensations.

Pour exercer le Magnétisme sans danger, il faut, de l'aveu de ses chefs, être médecins. Ainsi, ceux qui ne le sont pas feroient mieux de s'en abstenir, & ceux qui le sont doivent se borner à faire des progrès dans l'art de la Médecine, dont les principes utiles ne sont pas un mystere, & ne peuvent être suspects ; ils ont été constamment & unanimement approuvés

dans tous les fiecles. Il y a dans les fciences naturelles & furnaturelles des myfteres impénétrables, dont les fourbes abufent pour nuire ; s'enfuit-il qu'elles n'enfeignent pas d'une maniere claire & fûre tout ce qui eft néceffaire à l'ame & au corps ? Si les Médecins ont été fi fouvent les fujets de la fatire, c'eft parce qu'il s'en trouve beaucoup qui portent ce nom fans en être dignes, qui en exercent la profeffion fans en être capables, qui font comme ceux du Magnétifme, un myftere de leur théorie, & qui refufent de la foumettre à des confultations publiques, parce qu'ils en fentent le foible & en foupçonnent le danger qu'ils craignent de laiffer pénétrer.

Ceux qui ne raifonnent pas font retomber fur l'art les erreurs de l'artifte ; par le même abus du raifonnement, les efprits fuperficiels mettent fur le compte de la religion les fautes de fes miniftres. Les gens fenfés ne penfent pas ainfi, mais ils ne donnent leur confiance qu'aux Médecins qui la méritent, qu'à ceux qui raffurent leur malade pour prévenir les dangereux effets d'une imagination frappée, qui ont de l'expérience & de la probité, qui n'emploient que les remedes de l'effet

desquels ils sont parfaitement sûrs, eu égard aux circonstances, & qui, plutôt que de rien donner au hasard, préferent de simplifier leur méthode.

L'imagination est certainement mise en jeu par le Magnétisme, ses plus zélés partisans en conviennent, & se plaignent même de ce qu'elle traverse leurs opérations. C'est leur faute ; ils s'occupent trop long-temps & trop fortement du même objet, & sur-tout de la santé dont les sujets qui ont le genre nerveux sensible, sont vivement affectés. Il n'est donc pas surprenant qu'ils éprouvent les mêmes crises auxquelles ils étoient sujets, & les nouvelles dont ils entendent parler, ou dont ils sont les témoins ; mais, dit-on, il n'est permis, par la société, d'établir des souscripteurs magnétiques, d'établir des traitements publics qu'à ceux des initiés en qui se trouve la prudence nécessaire, & on leur recommande expressément d'éviter de donner de fortes crises ; on fait imprimer cette prétendue recommandation, pour calmer les inquiétudes du public justement alarmé ; mais, d'un autre côté, les Eleves de Mesmer conviennent qu'il les a rassurés sur les crises les plus violentes & les plus extraordinaires ; qu'il

leur a dit de ne pas se laisser effrayer par ces états naturellement propres à causer de l'inquiétude & de l'effroi, parce qu'il en avoit vu de toutes les especes, & que jamais il n'étoit arrivé d'événement fâcheux. Il les a si bien persuadés, qu'ils ne craignent point du tout de voir des crises un peu fortes à leur bacquet; elles leur donnent la vogue, & ils croient s'attirer une grande réputation, en exagérant d'un air mystérieux la singularité de leurs effets. Ils mettent en mouvement l'imagination par le merveilleux qu'ils laissent entrevoir, & dont ils font cependant un mystere. L'amour-propre est de même flatté, dans les traitements particuliers, d'obtenir des effets sensibles, & la curiosité naturelle porte à produire des crises pour en suivre les accès.

Rien n'est plus dangereux, parce que rien n'est plus propre à exalter les têtes, & à leur donner une force qu'il est impossible d'évaluer, & dont Jean-Jacques Rousseau présentoit l'effet & le danger, quand il disoit qu'il deviendroit fou, s'il voyoit un miracle. Il confondoit les prestiges de l'erreur, propres à ébranler l'imagination, avec les merveilles du Tout-puissant, qui ne peuvent faire naître que l'admiration & le respect.

« Les convulsions, dit M. Bucham,
» ne sont familieres qu'aux fanatiques,
» & à ceux dont l'imagination est vive
» & exaltée. Ces especes d'insensés ne
» sont pas tous aux environs d'Ulm, où
» il s'en rend beaucoup tous les ans, &
» il ne faut pas être bien habile, pour
» voir dans ce prétendu mal l'effet ordi-
» naire d'une imagination déréglée : les
» convulsions en général sont les mala-
» dies qu'affectent le plus ordinairement
» ceux qui veulent en imposer. Il faut
» examiner attentivement si les malades
» ont quelques sujets de les feindre. Je
» n'ai pas trouvé de remede plus sûr, plus
» efficace & plus prompt pour dissiper
» les syncopes hystériques accompagnés
» de convulsions, que le bain des pieds
» dans l'eau plus chaude que le sang ;
» c'est-à-dire, au trente sixieme degré
» du thermometre de M. de Réaumur.»

Cela prouve que les convulsions sont causées par des engorgements au cerveau, qui se dissipent en attirant les humeurs aux extrémités opposées. Cette opinion est confirmée par ce qu'il dit ailleurs, que la disposition épileptique peut être rappellée par tout ce qui peut distendre les vaisseaux du cerveau, & que leur cause

vient d'un amas d'eau, de ſang ou d'humeurs ſéreuſes dans le cerveau, &c.

« Dans toutes les eſpeces de convul-
» ſions, on a vu, dit M. Lieutaud, dans
» le cerveau des inondations, & tous les
» vaiſſeaux engorgés, la ſuppuration, la
» pourriture, &c. On croit avoir remar-
» qué que la moëlle de l'épine eſt le
» ſiege des convulſions, qui laiſſent la
» liberté des ſens & celle de la parole;
» on y a découvert tous les déſordres
» dont on vient de parler; mais les inon-
» dations entre ſes deux enveloppes ſont
» les plus ordinaires: on a enfin trouvé
» les vertebres cariés. Il n'y a pas long-
» temps, ajoute-t-il, qu'une de ces eſpeces
» de convulſions ſe montra au milieu de
» Paris, où elle ſeroit encore, ſi les or-
» dres du Roi ne l'avoient fait ceſſer;
» car elle eſt plus du reſſort de la police,
» que de la médecine.... ; elle eſt fami-
» liere aux fanatiques & aux enthouſiaſ-
» tes; on peut mettre dans la même
» claſſe les prétendues poſſeſſions..., qui
» qui ne feroient pas fortune dans le ſiecle
» éclairé. Sa lumiere commenceroit-elle
» à s'affoiblir? Les convulſions décrites
» par cet Auteur reſſemblent parfaite-
» ment aux criſes du magnétiſme. »

Il eſt inconcevable qu'on puiſſe ſe faire une eſpece de jeu d'ébranler l'imagination par le merveilleux prétendu caché ſous l'appareil magnétique, au point de mettre les magnétiſés dans les états de catalepſie, de ſomnambules & de convulſions de toute eſpece, tandis qu'il en réſulte infailliblement les effets redoutables dont on vient de parler ; il eſt impoſſible que les ſujets qui s'y prêtent ne s'en reſſentent tôt ou tard. On peut dire avec vérité de cette méthode dangereuſe de guérir, que le remede eſt pire que le mal. Heureuſement la confiance au magnétiſme animal n'eſt pas aſſez grande pour renverſer toutes les têtes : s'il étoit poſſible qu'elle pût le devenir, il faudroit le proſcrire bien vîte. On ne l'a pas fait, parce qu'on a été convaincu qu'elle iroit toujours en diminuant. Les effervescences exceſſives de l'imagination ſont très-épidémiques. On a vu des contrées entieres être attaquées de cette épidémie.

Les effets cités comme n'étant pas le produit de l'imagination, n'ont pas été vérifiés par pluſieurs témoins non prévenus : il peut d'ailleurs arriver très-aiſément que des perſonnes imaginant qu'on peut les magnétiſer, éprouvent quelquefois

des effets produits de leur imagination dans le moment qu'on les magnétiſe, ſans qu'elles le ſachent ; il eſt reconnu qu'elles ſe ſont très-ſouvent trompées ; elles éprouvoient des effets lorſqu'on ne les magnétiſoit pas, & n'en éprouvoient pas dans le cas contraire ; mais à ſuppoſer que le magnétiſme en produiſe, l'imagination les augmente toujours, & les rend dangereux.

Les cures qui s'operent par le magnétiſme, peuvent être l'effet des remedes ordinaires, ajoutés à l'opération magnétique ou celui de la nature, qui guériroit encore mieux, ſi ſon activité bienfaiſante n'étoit pas ſouvent contrariée. On ne tient pas regiſtre de ceux qui ſont victimes de cette nouvelle méthode ; & il eſt impoſſible de connoître ceux à qui elle a donné ou donnera un germe de différentes maladies & de mort, tandis qu'on a grand ſoin de publier & d'exagérer quelques ſoulagements fortuits, qui ne ſont peut-être pas dus au Magnétiſme ; il a peu de guériſon complete à produire.

Pluſieurs maux différents guériſſent à la longue ſans remede ; mais il périt un nombre infiniment plus conſidérable de

malades, pour négliger trop long-temps les ſecours de la médecine, ou pour ne pas ſuivre exactement ſes préceptes, & ſouvent pour les contrarier, en n'obſervant pas le régime qu'elle preſcrit, ou en faiſant clandeſtinement des remedes empiriques. Toutes ſes parties continueroient d'être très-néceſſaires, quand même le Magnétiſme ſeroit auſſi utile qu'il eſt dangereux. C'eſt être imprudent que de s'expoſer au ſommeil inquiet qu'il produit & qui n'eſt pas naturel, ainſi qu'à ſes autres effets, même inſenſibles; ils ſont le commencement des obſtructions & des déſordres qu'elles cauſent.

On a reproché aux Commiſſaires qui l'ont condamné, de n'avoir pas fait un aſſez grand nombre d'expériences avant de juger; c'eſt prétendre que des gens qui ſe ſont adonnés toute leur vie, avec le plus grand ſuccès, à l'étude de la Phyſique, de la Médecine, &c. doivent mettre autant de temps qu'un écolier à l'examen d'une queſtion de Phyſique ou de Médecine, de l'eſpece de celle du Magnétiſme, pour en juger ſainement. Un Magiſtrat conſommé dans la connoiſſance des loix & de la pratique, ſaiſit en peu de temps le vrai point de vue d'une

affaire, & la tire du chaos où l'avoit plongé la ſubtilité de la chicane.

Mais le Magnétiſme, publient ſes partiſans, eſt au moins utile pour rétablir les mœurs en agiſſant ſur les habitudes phyſiques. Ce moyen eſt plus ſûr pour produire cet effet, que celui d'agir ſur les habitudes morales, ſuivant l'Auteur des *Conſidérations ſur le Magnétiſme*. Ce dernier moyen n'eſt praticable, ſelon lui, qu'en heurtant de front l'amour-propre. Il prétend qu'il faut le laiſſer dormir tranquillement, & qu'il y a le plus grand inconvénient à l'éveiller & à l'avertir de ſes forces. Il le confond avec l'amour profane, dont ſaint Paul défend de parler. Il eſt même dangereux d'y penſer; & il faut bien ſe garder de le réveiller dans les cœurs; mais c'eſt en vain qu'on voudroit laiſſer dormir l'amour-propre.

Rien de plus imprudent que de ſe repoſer ſur ſa tranquillité apparente. Il n'eſt jamais plus dangereux que lorſqu'il le paroît moins. Une vigilance continuelle eſt néceſſaire pour appercevoir tous ſes mouvements, éventer ſes motifs & ſes deſſeins, réparer ſans ceſſe ſes ravages, en prévenir de nouveaux.

Comment les habitudes phyſiques,

effets du Magnétiſme, pourroient-elles guérir les maux de l'ame ? Les conſtitutions ſaines ne reſſentent pas ſes effets, de l'aveu même de ſes partiſans. Ils ne pourront pas dire que la ſanté du corps eſt inſéparable de celle de l'ame, *mens ſana in corpore ſano*. C'eſt le vœu qu'ont fait dans tous les temps ceux qui cherchoient le bonheur ſur la terre ; mais ce déſir, preſque toujours infructueux, eſt la preuve que rien n'eſt plus rare.

Tous les biens du temps, comme la ſanté parfaite, ſont le plus ſouvent un obſtacle à la perfection de l'ame. Ils lui procurent des plaiſirs, dont il lui eſt bien difficile de ſe détacher, pour ne déſirer que le bonheur éternel, & en faire le principe de tous ſes mouvements. Il eſt plus aiſé d'être raiſonnable dans les privations, que dans la jouiſſance. *Virtus in infirmitate perficitur.*

Un Docteur de la Faculté de Médecine, dans un Mémoire fait contre elle, dit que le Magnétiſme ſuppoſe les mœurs, & non qu'il les rétablit. La doctrine magnétique, ſelon lui, marie les vertus civiles & religieuſes avec la ſanté, & fait de la pureté du cœur un moyen de conſervation phyſique. La puiſſance du Magné-

tisme, cette faculté conservatrice, est liée, dit-il, avec une ame bienfaisante & un cœur pur. Il lui seroit bien difficile de prouver cette assertion par l'expérience, qu'il paroît vouloir en tout prendre pour guide.

Ce sont les meilleures constitutions physiques qui ont paru jusqu'ici avoir la plus grande vertu magnétique, sans aucun rapport à l'ordre moral. Il seroit bientôt détruit, si les désirs & la conjecture de ce Docteur étoient réalisés ; la distinction des bons & des méchants seroit évidente & sensible, ce qui porteroit atteinte à la liberté. Pour prévenir ce danger, le don des miracles dépend plutôt de la foi que de la charité. Ce don est extrêmement rare, tandis que tout le monde a plus ou moins la vertu magnétique.

Je n'entends pas décider l'espece particuliere du procès que ce Docteur intente à la Faculté ; mais il paroît donner trop d'extension aux principes sur lesquels il fonde ses prétentions. Le progrès des connoissances humaines peut être retardé par les entraves des réglements de police destinés à le favoriser ; ceux qui paroissoient d'abord utiles, peuvent devenir dangereux par la suite ; mais le bon ordre

& la ſubordination exigent que les membres de chaque corps, comme les ſujets de chaque état, ſe ſoumettent à ces réglements & à la police, ſoit générale, ſoit particuliere.

La ſubordination peut conduire au deſpotiſme ; mais celui des corps particuliers n'expoſe pas à beaucoup de dangers. Ils ſont prévenus ou arrêtés par le recours à l'autorité ſupérieure. Elle choiſit toujours pour guider ſes déciſions, des experts inſtruits dans les ſciences ou dans les arts ſur leſquels il s'agit de prononcer ; elle courroit riſque de porter un faux jugement, ſi elle s'écartoit de leur rapport, à moins qu'il ne parût évidemment contraire au bien public ; elle peut le faire réitérer en cas de ſuſpicion ; l'avis du corps entier eſt ordinairement le plus ſûr, lorſqu'on a ſoin d'écarter de la délibération les membres qui ſont dans le cas d'être récuſés. On avoit d'abord regardé les eaux-de-vie de ghennes comme dangereuſes pour les plaies ; elles avoient été défendues. L'erreur de ce préjugé ayant été depuis reconnue, elles ont été tolérées ; mais combien d'autres choſes véritablement nuiſibles ont été défendues avec raiſon. N'eſt-il pas plus avantageux à la

ſociété, que la police ait le pouvoir d'empêcher quelques biens avec beaucoup de maux, que d'être privée du droit d'arrêter le cours de ces derniers, parce qu'il ſe trouve inſéparable de la faculté d'en abuſer ?

La liberté indéfinie de l'eſprit particulier conduit à tous les déſordres & ne peut produire aucun bien, pas même celui qu'elle fait entrevoir ; elle tend à l'anarchie. Il eſt dangereux de rendre le public juge de tout ; on ne doit prononcer que ſur ce qu'on connoît, & le public éclairé, c'eſt-à-dire les gens de l'art, ſont ſeuls compétents pour décider chacun dans leur partie. Il eſt au moins inutile d'en inſtruire les autres ; c'eſt toujours un temps perdu qui ſeroit utilement employé à l'étude des devoirs impoſés à chacun dans ſon état. La publicité fomente la curioſité naturelle & conduit la multitude à de dangereux préjugés.

Il ſe forme alors une opinion publique, fauſſe ſur la plupart des objets, parce qu'elle eſt le réſultat du plus grand nombre des voix de ceux qui compoſent la ſociété, dont aucun n'eſt en état de décider de tout ; c'eſt le plaiſir ou l'intérêt, & non la ſcience, qui forme l'opinion ; & comme elle eſt la plus puiſſante des loix, il ne

faut pas être surpris s'il y a tant d'erreurs & d'abus.

Le Magnétisme dût-il être utile à la santé du corps, ne peut pas l'être à celle de l'ame; il lui est contraire en donnant trop d'empire à l'imagination sur elle, ce qui la rend d'une foiblesse qu'elle doit éviter comme le plus grand danger qu'elle puisse courir, après les vices qui causent ses maladies & sa mort.

Comment quelques partisans du Magnétisme n'ont-ils pas craint de passer pour des esprits affoiblis par l'imagination, en assurant que rien n'est imperméable à la vertu magnétique, pas même l'ame, le corps, les murs les plus épais, qu'il est possible de deviner les pensées des autres; combien de temps ou de convulsions il faut pour faire disparoître les différentes maladies; qu'il suffit, soit pour connoître, soit pour guérir celle des personnes de différents sexes, de mettre le doigt sur leur mal, de les endormir, &c. &c.? C'est une crédulité du même genre qui a fait imprimer dans la traduction des charmes de l'Amour conjugal ce qui suit : « *Swedenborg a* » *prouvé*, dit-on, *en Angleterre, que la* » *bilocation est possible.* Le traducteur a

voulu parler ſans doute d'une poſſibilité naturelle ; il n'eſt pas douteux que la bilocation eſt poſſible d'une maniere ſurnaturelle, mais qui ne peut ni ſe prouver ni ſe comprendre.

La théorie du Magnétiſme ſera toujours inintelligible, comme le fluide, qui en eſt l'objet, eſt inviſible ; il eſt un myſtere de la nature impénétrable. S'il exiſte, & s'il eſt utile aux opérations de la nature, ſon auteur s'eſt réſervé le droit & le ſoin de le diriger immédiatement, & il n'a donné aux hommes que le pouvoir de le diriger médiatement par les aliments, les remedes & les autres moyens naturels & ſenſibles de conſerver la ſanté. Leurs ſens ſont ſuffiſants pour y pourvoir ; tenter de s'élever au-deſſus des ſens, de trouver des reſſources inconnues & d'abandonner celles dont l'expérience a couronné le ſuccès, c'eſt rendre les Médecins & les malades viſionnaires, illuminés ; c'eſt s'expoſer à donner, pour la recherche des vérités phyſiques, dans les mêmes abus & les mêmes excès que ceux qui renoncent à l'autorité viſible & extérieure, établie par l'auteur de la raiſon pour la diriger. Ils confient la conduite & la direction de cette divine lumiere à l'imagination toujours impé-

tueuſe, témeraire, imprudente. Ils préſument vainement de trouver ainſi la vérité & de la montrer aux autres, & s'expoſent au danger de Phaéton en l'imitant.

Swedenborg, dans ſa nouvelle Jéruſalem, ne ceſſe de répéter qu'il faut être illuminé pour cet effet; ainſi c'eſt parler comme lui, que d'aſſurer qu'on entreprend d'en renouveller la ſecte.

Il ne faut pas être ſurpris ſi les partiſans du Magnétiſme & ceux du Livre des erreurs ſe ſont rapprochés, réunis & ont produits les mêmes effets, en allant les uns à la recherche du phyſique, les autres à celle du métaphyſique. L'imagination qu'ils ont pris pour guide les uns & les autres, ne pouvoit produire que les mêmes réſultats, que des effets imaginaires; mais ils ſont auſſi contraires à la ſanté qu'à la raiſon; ainſi toutes ces belles découvertes doivent retomber dans le néant, comme elles y ſont déjà tombées ſi ſouvent. Si le Magnétiſme ou l'illumination avoient eu quelque avantage réel, il auroit été permanent; il n'eſt pas de ſiecle où les différents peuples n'aient fait des eſſais plus ou moins publics de ces deux ſecrets. La confiance publique, & par conſéquent l'imagination, ſu-

rent toujours la meſure de leur triomphe ou du diſcrédit dans lequel ils tomberent ; mais alors ils furent cultivés en particulier juſqu'au moment favorable à une nouvelle irruption.

Il eſt eſſentiel de ne pas frapper l'imagination & la mémoire de ceux ſur-tout qui ont le genre nerveux irritable, par le récit ou la vue des états dont on vient de parler ; la pente à l'imitation peut ſeule les faire naître ; ils impriment dans le cerveau des traces, & y produiſent des mouvements qui ſe communiquent aux muſcles ; ces derniers en font la répétition, ſouvent ſans le concours de la volonté. Dans certains ſujets elle s'y prête cependant, lorſqu'elle eſt déterminée par le déſir d'obtenir la ſanté, des applaudiſſements, ou quelqu'autre avantage : dans d'autres ſujets, le déſir de ne pas éprouver ces effets les accélere, en augmentant le mouvement des muſcles, au lieu de le calmer. Les actes des paſſions vives exprimés par certaines perſonnes, ſont auſſi-tôt répétés par ceux qui les voient.

Cette agitation pourroit, par haſard, concourir avec des circonſtances propres à favoriſer la guériſon de certains maux ; mais elle doit faire ordinairement plus de

mal que de bien ; ce qui le prouve, c'eſt que la crainte ſeule, réunie au danger de périr dans un incendie, a fait beaucoup de victimes, quoique, dans le nombre innombrable de cas pareils, un ou deux paralytiques aient été guéris par les efforts de la volonté, pour éviter les ſuites de cette terreur.

Une épilepſie & pluſieurs maux ſemblables, ont été ſouvent produits par les ſuites d'une commotion trop forte donnée à l'imagination, & par elle renvoyée à toute la machine. Perſiſtez conſtamment, comme au bacquet, à l'ébranler pendant tout le temps qu'exigeront ſes caprices, ſans vous laſſer, ni vous laiſſer effrayer par aucun des effets de toute eſpece qu'elle eſt capable de produire ; c'eſt ce que recommandent les maîtres du Magnétiſme à leurs éleves ; elle montrera des alternatives de mal plus ou moins ſenſibles. En s'arrêtant enfin à celle qui laiſſera les malades dans l'état le moins agité, il paroîtra une eſpece de bien-être, ſur-tout s'il eſt moins pénible que la ſituation antérieure au premier ébranlement cauſé par le Magnétiſme. Toutes les ſituations de cette eſpece ſont produites par quelque ébranlement ſemblable, dont on ignore

la premiere cauſe, & que l'habitude a entretenu ou augmenté.

Une des principales, ſans contredit, eſt le progrès du luxe, qui tend trop le reſſort des paſſions, qui en préſente les objets ſous toutes les formes poſſibles, & fait éprouver des alternatives trop extrêmes de déſirs, de jouiſſances, de privations & de chagrins, à la claſſe de citoyens qui eſt preſque généralement affectée des maux de nerfs; on en éviteroit une partie, s'il y avoit moins de diſtance dans les fortunes, & plus dans les états.

On voit produire exactement les mêmes effets par des ſyſtêmes magnétiques diamétralement oppoſés, puiſqu'ils ſont fondés, les uns ſur une action phyſique, les autres ſur un prétendu pouvoir métaphyſique. Tous influent également ſur l'imagination, & par elle ſur le phyſique: rien ne démontre mieux qu'elle eſt la ſeule cauſe de tous ces effets. Ces ſyſtêmes ſe réuniſſent en un point qui confirme cette conſéquence; c'eſt qu'un premier ébranlement doit précéder pour faciliter les opérations à une certaine diſtance, & les rendre plus merveilleuſes. De tout ceci que conclure? Que ſi les opérations magnétiques peuvent être tolérées, ce ne

peut être que ſur des maux incurables, & non ſur ceux que la médecine ordinaire, ou la patience ſeule ſont aſſurées de guérir; encore faudroit-il alors que la police pût prendre les meſures les mieux concertées pour laiſſer ignorer aux autres citoyens les effets magnétiques; mais cela paroît impoſſible.

Il n'eſt point indifférent de rendre les fibres plus flexibles & plus ſuſceptibles d'être miſes en mouvement par la plus légere cauſe, en procurant ſouvent ces états, en préſentant même à l'imagination la poſſibilité de les produire à volonté. Tous peuvent être frappés, les enfants comme les grandes perſonnes; & tels qui ne l'auroient pas été pendant une année d'aſſiduité au bacquet, en peuvent devenir ſuſceptibles par un plus long ſéjour. Qui ſait combien il faut de petites ſecouſſes dans certains cerveaux, pour en produire une grande, pour rendre le genre nerveux plus irritable qu'il ne l'étoit dans ſon état naturel?

Si ceux qui l'ont monté ſur ce ton ont quelques ſens plus étendus, ils paient bien cher ce foible avantage. C'eſt une erreur que de penſer pouvoir guérir leurs maux de nerfs, en donnant de fortes ſecouſſes à

leur imagination. Il eſt poſſible cependant de leur procurer une eſpece de ſoulagement & un bien-être paſſager, & de donner quelque repos aux fibres où ſont les traces des idées, ſources de leurs maux, en ébranlant d'autres fibres où ſont les traces de quelqu'autre affection vive, & en la faiſant naître. On peut les frapper fortement, par exemple, par l'eſpérance de guérir, tandis que leur plus grand mal eſt la crainte du contraire ; mais les Médecins ordinaires peuvent produire cet effet, ſans expoſer à d'autres ébranlements & à des convulſions. Toutes les criſes magnétiques ne procurent d'ordinaire qu'un ſoulagement paſſager, & jettent ſouvent dans d'autres maux plus dangereux par leur ſuite, quoiqu'ils le paroiſſent moins.

Le moyen indiqué par la nature pour guérir les maux de nerfs, eſt d'éviter tout ce qui peut frapper l'imagination, d'abandonner pour long-temps toute occupation & contention d'eſprit, de ſe livrer uniquement, ou le plus qu'il eſt poſſible, à l'exercice : on n'en fait jamais aſſez ; auſſi n'en retire-t-on pas l'effet naturel qu'il doit produire. S'écarter de ce moyen & y ſubſtituer le Magnétiſme, c'eſt jeter les ſujets dans des états qui ne ſont pas natu-

rels & dans l'ordre, & qui ſont plus ou moins approchant de ceux dont on vient de parler.

8.

TOUTE cette digreſſion ſur le Magnétiſme a eu pour but de faire connoître la nature & les dangers de ces différents états, pour en détourner ceux qui s'y engagent : de ce nombre ſont les partiſans des livres ci-deſſus cités. Ils tâchent par les efforts de leurs volontés, de s'élever au-deſſus de tout ce qui eſt ſenſible. Ils croient voir le préſent & l'avenir, les eſprits & Dieu même, converſer avec eux, ſe tranſporter dans le ciel, aux enfers & par-tout où l'imagination peut atteindre, comme Swedenborg. Guidé par les mêmes pincipes que les Auteurs de ces livres, il s'eſt imaginé avoir fait le voyage de tous ces lieux inviſibles, & en a fait la deſcription.

L'enthouſiaſme qui doit être le fruit d'un merveilleux de cette eſpece, donne à l'ame une force, une énergie extraordinaires. Il n'eſt pas ſurprenant qu'elle grave

fortement dans l'imagination ce qu'elle désire avec tant d'ardeur : ces personnes croient être réveillées, tandis qu'elles sont dans un état de sommeil ; & à leur réveil, elles sont convaincues qu'elles ont entendu, éprouvé & vu réellement ce qui n'est que l'effet de leur illusion & de leurs songes. Leur présomption mérite bien d'être humiliée par une persuasion si contraire à la vraisemblance, qu'elle passe aux yeux de tous les gens sensés pour un genre de folie.

Ce seroit une humiliation encore plus grande, une punition terrible, si elles éprouvoient réellement des faits bien constatés, qui fussent au-dessus des forces connues de la nature. Il n'est pas à présumer que l'esprit d'erreur ait le pouvoir d'en renverser les loix ; mais il les connoît mieux que les hommes, & peut se procurer par cette connoissance un pouvoir étonnant ; ses opérations doivent avoir, par cette raison, quelque analogie avec le trouble qu'excitent les passions extrêmes : aussi ses organes, comme les Sybilles, les Energumenes, &c. ont-ils toujours été dans des états si ressemblants à ceux que procure l'irritation naturelle du genre nerveux, qu'il a été dans tous les temps très-difficile

de les distinguer : c'est ce qui a fait tant de fourbes & de dupes.

Dans cette supposition, ces personnes seroient livrées au pouvoir de l'esprit d'erreur, ou par une volonté particuliere du Tout-Puissant, ou par une suite des loix générales. Leur orgueil auroit été poussé au point auquel est attachée, suivant ces loix, cette dépendance funeste, même depuis la loi de grace. Peu de temps après cette époque les puissances des ténebres ont été enchaînées presque dans tous les cas, jusqu'au temps où, suivant ces mêmes loix, elles doivent reprendre l'empire qu'elles avoient anciennement sur la terre : de prétendus inspirés, même parmi des gens instruits, voudroient-ils leur offrir de nouveau cet empire, & en devenir les précurseurs ?

Ce ne peut pas être l'esprit de vérité qui fait éprouver à ces personnes les effets qu'elles publient, dès qu'ils ne leur inspire pas une soumission parfaite à l'Eglise catholique fondée par Jesus-Christ. Il ne peut pas être contraire à lui-même, & détruire son ouvrage, qui doit durer jusqu'à la fin des siecles, suivant sa promesse. Ce n'est donc pas lui qui a inspiré à Swedenborg les erreurs & les contra-

dictions innombrables de ſes ouvrages. Ils ſont non-ſeulement contraires aux déciſions de l'Egliſe catholique, mais à celles de toutes les ſectes chrétiennes ; auſſi ont-ils été condamnés par les miniſtres de ſa ſecte, quoiqu'il ait employé le ſecours des puiſſances pour le leur faire approuver & pour en prévenir la condamnation. Par une ignorance qui n'eſt pas excuſable dans un auteur qui entreprend de juger un corps auſſi reſpectable que l'Egliſe catholique, il lui impute le contraire de ce qu'elle enſeigne publiquement, & elle a été juſtifiée, ſur une partie de ces imputations, par ſon traducteur.

Les vaſtes connoiſſances & la vie réguliere de Swedenborg ont paru à l'eſprit des ténebres propres à donner du poids à ſes erreurs & à les faire adopter par pluſieurs. Toutes les mauvaiſes penſées viennent de cet eſprit, comme toutes les bonnes viennent de Dieu ; ainſi quand cet auteur n'auroit éprouvé rien qui fût au-deſſus de ſes forces naturelles, ſes ouvrages ſont le fruit de l'eſprit d'erreur.

L'éloge de SWedenborg a été prononcé au nom de l'Académie des ſciences de Stokholm, dans la grande ſalle de la maiſon des Nobles, le 7 Octobre 1772.

Il y eſt peint comme rempli de probité, ſincere, aimant Dieu & les hommes. L'amour de Dieu ne peut pas ſe concilier cependant avec la déſobéiſſance à ſes volontés, qui eſt bien caractériſée dans les écrits & la croyance de cet auteur ; mais il y a deux amours de Dieu, l'un ſurnaturel, que lui ſeul peut donner, qui eſt fondé ſur la vérité, & par conſéquent ſur la foi de l'Egliſe catholique. Sans cette foi point de véritable amour de Dieu, point d'amour du prochain & de ſoi-même, utile au ſalut. Ils doivent néceſſairement être conformes à la parole de Dieu, par laquelle il donne la connoiſſance de la vérité & de ſa volonté, pour qu'il ſoit poſſible de l'accomplir. On ne peut croire & enſeigner perſévéramment juſqu'à la mort des erreurs contraires à la parole & à la volonté de Dieu, & avoir ſon amour, c'eſt-à-dire la charité, qui rend agréable à ſes yeux & qui juſtifie. Le premier degré pour conduire à la juſtification, eſt la foi en Dieu, Rénumérateur. Le ſecond eſt la foi en Dieu, Rédempteur, & depuis ſa venue, la foi de l'Egliſe catholique, la ſeule véritable. Sans elle on ne croit pas en Jeſus-Chriſt, ou l'on y croit mal : une foi fauſſe n'eſt pas la véritable,

comme l'erreur n'eſt pas la vérité. Point de véritable charité ſans cette vraie foi. Lorſqu'on ne l'a pas, l'on n'a pas bien prié. Dieu feroit un miracle pour l'accorder à une priere véritable, perſévérante, qui eſt toujours au pouvoir des hommes : ſuivant le ſentiment des Ecoles, ils ne prient pas, ou ils ne prient pas aſſez. Les Peres de l'Egliſe avoient raiſon de dire ſimplement : *hors de l'Egliſe, point de ſalut*. Dira-t-on que la priere parfaite n'eſt pas au pouvoir de tous? Il ont du moins celui de demander le don de bien prier, & Dieu ne refuſe rien à la priere en exécution de ſa promeſſe, qui eſt une ſuite de la volonté, du deſſein qu'il a de ſauver ceux qui le prieront avec perſévérance & ſincérité.

L'autre amour de Dieu eſt fondé ſur l'amour-propre : ce n'eſt pas Dieu qui plaît, lorſqu'on croit l'aimer ; mais le plaiſir que l'on trouve dans l'idée que l'on s'en forme. On ne ſe plaît pas dans les perfections qu'il a, mais dans celles qu'on lui ſuppoſe. On n'aime donc pas ſes perfections réelles, dès qu'on ne le connoît pas & qu'on n'a pas la foi de l'Egliſe catholique, par laquelle ſeule on peut les connoître : elle ne ſuffit pas ſans les œuvres

produites par la charité, comme dit Swedenborg; mais celle-ci ne peut exifter fans la vraie foi; fans elle on ne connoît pas & on ne peut pas aimer le vrai Dieu; on admire la peinture qu'on s'en fait; on la préfere à l'opinion que les autres en ont conçue; on s'applaudit de fa pénétration; il n'eft pas jufqu'aux ignorants qui ne fe louent eux-mêmes d'avoir préféré l'opinion qu'ils fuivent, quoiqu'elle ne vienne pas d'eux, à celle qu'ils ont rejetée; tous ne cherchent qu'à fe plaire dans leurs penfées, leur jugement & leur volonté: or on penfe toujours comme on veut, parce qu'on rejette les penfées qui déplaifent. Quelque vraies qu'elles puiffent être, elles paroiffent fauffes lorfqu'on le veut; c'eft faire de vains efforts, c'eft déplaire à Dieu loin de lui plaire & de l'aimer, que de chercher à le connoître & à le fervir autrement qu'il ne veut.

Les hommes n'ont donc qu'une idée erronée de la Divinité, lorfqu'ils en jugent comme il leur plaît. Ils s'en font cependant un portrait beau fous la plupart des points de vue, qui ne contrarient pas leurs plaifirs & leurs intérêts préfents; & c'eft fous ce dernier afpect qu'elle leur plaît, parce qu'il eft naturel

d'aimer ce qui paroît aimable. Ils penſent qu'elle approuve & ne blâme pas leurs plaiſirs, & qu'elle ne les en punira pas. Ils deviennent amoureux de l'idole de beauté qu'ils préſentent à leur eſprit, & peuvent éprouver dans ſa contemplation un plaiſir & une ſatisfaction naturels, & cependant ſupérieurs à ceux que leur font goûter les autres beautés & bontés morales ou phyſiques de l'univers. Ils peuvent même être tranſportés en penſant à cet être chimérique qu'ils ont forgé. C'eſt un raviſſement pareil qu'avoit éprouvé ſouvent Swedenborg, & qu'il décrit en pluſieurs endroits de ſes ouvrages. Il peut ſurpaſſer les plaiſirs connus; mais il eſt dans le cas de l'amour-propre qui le produit; il ne doit pas raſſurer, puiſqu'on peut abſolument l'éprouver ſans aimer véritablement Dieu. Il faut au contraire ſe défier de ce faux amour; il eſt très-propre à endormir dans une dangereuſe ſécurité, dans une paix trompeuſe; ce ſommeil conduit inſenſiblement à la mort éternelle, lorſque cet amour n'eſt fondé que ſur une foi fauſſe, parce qu'il eſt alors faux comme elle; il eſt cependant très-rare. Le Prince des ténebres eſt trop ennemi de la Divinité

pour

pour ne pas détourner les hommes même de ce faux amour de Dieu. S'il leur laiſſe ſuivre à cet égard leur inclination, c'eſt ordinairement lorſque l'amour de leur propre excellence, leur orgueil ſecret, eſt porté au point qu'il n'a pas à craindre que le plaiſir de contempler la Divinité lui enleve ſes victimes, & lorſquelles lui paroiſſent propres à étendre ſon empire, qui eſt celui de l'erreur.

Il n'y a de ſureté que dans la fuite des plaiſirs, même de ceux qui paroiſſent ſurnaturels. Notre devoir eſt de reconnoître que nous en ſommes indignes, & de nous en priver pour cette vie : nous ne ſavons pas quand ils ſont utiles ou dangereux pour notre ſalut ; par cette conduite nous évitons non-ſeulement leur danger ſpirituel, mais les maux phyſiques auxquels nous ſommes expoſés, lorſque nous recherchons ces ſortes de plaiſirs, & que nous nous y livrons. Comme ils ſont autant au-deſſus des autres, que l'Etre qui en eſt l'objet nous paroît ſurpaſſer en perfections, en beautés, en amabilités toutes les créatures, ils s'emparent de tout le cœur ; il s'y porte de toutes ſes forces, d'autant plus qu'il les regarde comme utiles & permis. La foible machine humaine ne

peut pas ſupporter les efforts naturels qu'elle fait pour ſe livrer à cet amour, à ce plaiſir, qui lui paroiſſent ſurnaturels. Elle ſe rend ſouvent inhabile à faire ce que Dieu demande de chacun dans l'état où il l'a placé. Si Swedenborg n'avoit donné dans cette illuſion, il auroit continué d'être utile à ſa patrie, & n'auroit pas perdu vingt années de ſa vie à ſe prêter à des viſions chimériques & dangereuſes, encore moins à répandre la contagion en les rendant publiques. L'eſprit d'orgueil lui a préſenté, comme à Saint Simeon Stylite, un chariot de feu pour le tranſporter, comme en étant digne, dans le ſéjour des eſprits, & il n'a pas eu, comme Saint Simeon, la prudence & l'humilité d'éviter le piege.

Dieu ſait bien donner des douceurs ſpirituelles quand elles ſont néceſſaires, lors même qu'on s'en croit indigne, qu'on ne les cherche pas, & qu'on ne s'y arrête pas. L'amour divin eſt alors un plaiſir délicieux par lui-même comme les aliments ſont agréables lors même qu'on ne cherche pas le plaiſir que leur goût procure, & qu'on ne penſe en les mangeant qu'à réparer ſes forces, comme la raiſon l'exige ; mais cet amour n'eſt pas en ce

cas un rafinement d'amour - propre ; il fait goûter un plaiſir ſublime & délicat, qui ſurpaſſe bien plus celui du faux amour de Dieu, que celui-ci n'eſt au-deſſus de tous les autres plaiſirs. Ce dernier n'a pour fondement que l'erreur & la concupiſcence ou l'amour-propre ; celui-là eſt toujours fondé ſur la vérité, ſur le renoncement à ſon propre ſens ; il ne ſe trouve que dans ceux qui profeſſent la foi catholique ; & ſes excès mêmes deviennent excuſables, parce que, quoiqu'il s'y mêle preſque toujours un peu d'amour-propre,& que nous y cherchions le plaiſir, c'eſt dans le vrai Dieu ; avantage qui ne ſe trouve que dans l'Egliſe catholique.

On peut ſe livrer ſans danger à l'amour effectif; il porte à faire ſans ceſſe tout ce qui plaît à cet Etre ſuprême, à éviter tout ce qui lui déplaît, à ménager ſa ſanté, non comme on veut, mais de la maniere qu'il le preſcrit, pour pouvoir ſe livrer, tout le temps qu'il le juge à propos, à l'exercice de cet amour ; il lui eſt auſſi agréable qu'il eſt utile à l'humanité. Ce n'eſt pas trop de la plus longue vie, puiſque ce ne ſeroit pas trop de l'éternité même pour faire des actes libres de charité. S'il y avoit quelque choſe à déſirer

dans l'éternité bienheureuſe, ce ſeroit d'être encore dans le temps pour employer tous ſes efforts à l'exercice de cet amour, pendant qu'on ne voit pas encore clairement que c'eſt la plus ſublime & la plus utile des occupations.

C'eſt un très-grand bonheur que d'être ſoumis à l'Egliſe catholique. Ses enfants n'ont point contribué à fixer les articles de la foi ni de la morale qu'elle leur enſeigne ; ils ne peuvent s'en glorifier ; ils connoiſſent, aiment & ſervent Dieu comme il leur ordonne par ſon Egliſe, & non comme l'exigent leurs paſſions. Il eſt impoſſible qu'ils ſe trompent ; leur humilité, la parfaite ſoumiſſion de leur eſprit enchaînent leur cœur & le tient auſſi dans cette ſoumiſſion, ſeule capable de les prémunir contre les paſſions & de plaire à Dieu. Le grand danger que l'on court en étant ſéparé de l'Egliſe, c'eſt d'être livré à ſon orgueil, à ſes plaiſirs, à ſon propre ſens & à tous les maux qui en ſont la ſuite.

Il y a lieu de préſumer que les viſions de Swedenborg ſont du moins en partie l'effet de ſon imagination déréglée, quoiqu'il ait vécu fort long-temps, & qu'il ait paru dans tout le reſte très-ſenſé. Bien

d'autres ont cru de même entendre des voix se transporter dans des régions éloignées, & ont eu des visions si ridicules, si évidemment contraires à la raison & à la vérité, que personne n'a pu si méprendre. Dans tout ce qui n'y avoit pas rapport, ils ont toujours donné, comme lui, des preuves d'intelligence & de raison, & ont poussé fort loin leur carriere ; ce qui doit être attribué au grand exercice qu'ils faisoient. Les traces de leurs rêveries étoient si profondes, leurs organes tellement viciés, qu'il n'a jamais été possible de les rétablir dans leur état naturel, ni de les faire revenir sur leurs erreurs ; elles s'étoient gravées profondément dans leur cerveau ; l'impression en étoit même plus forte que celle des choses les plus réelles.

Celles de Swedenborg sont de ce genre. La connoissance des choses cachées qu'il paroît avoir eue d'une maniere qui ne peut pas être naturelle, feroit penser qu'elle n'est pas uniquement l'effet de son imagination ; mais toutes les circonstances qui ont accompagné ces faits ou qui les ont précédés, ne sont pas assez connues pour qu'il soit possible d'asseoir un jugement à ce sujet; ce qui est certain, c'est qu'il étoit bien

convaincu qu'il avoit eu des apparitions réelles ; plusieurs endroits de ses ouvrages démontrent sa conviction à cet égard.

9.

Si c'étoit un esprit qui lui eût dicté, comme il le prétend, tout ce qu'il a écrit sans rature sous sa dictée, ce seroit un esprit sans raison, ou qui ne feindroit d'en être dépourvu que pour ne pas faire naître la défiance, pour cacher ses desseins & sa méchanceté. Son Traité des Secrets du Ciel laisse entrevoir beaucoup de finesse, & un plan de séduction ménagé avec le plus grand art, pour détruire les mœurs & la religion, sous le feint prétexte de les perfectionner. Ceci se trouvoit écrit long-temps avant que la traduction des charmes de l'Amour conjugal fût imprimée. Le traducteur de cet ouvrage paroît d'un avis contraire, en disant : la Doctrine de *Swedenborg peut passer pour être le fruit de la raison*. Ce n'est surement pas celle de Dieu, qui l'a fait connoître par Jesus-Christ & par son Eglise.

L'esprit d'erreur n'a jamais suscité dans le même temps & dans tant de lieux différents, un si grand nombre de prétendus inspirés, ou qui aspirent à le devenir, même parmi les gens instruits; il a sans doute des vues secretes, puisque, suivant l'écriture, il est le prince du monde, &, par une suite nécessaire, l'auteur de toutes les folies & de toutes les erreurs. Jamais il n'a fait publier, dans aucun siecle, tant d'ouvrages contre les mœurs, la religion, & sur-tout contre l'Eglise catholique. Ils sont tous écrits dans le même esprit; c'est donc le même qui les a suggérés; c'est lui qui dicta l'Alcoran à Mahomet, le plus célebre convulsionnaire qui ait paru dans le monde, où il a perpétué par l'ignorance la crédulité qu'il avoit établie par la force & non par la persuasion.

Cet esprit a reconnu qu'il est temps de changer de batterie; que la raison & les mœurs, quoique plus corrompues que jamais ont une apparence d'honnêteté qu'il faut ménager; que ce rafinement de corruption a gagné presque tous les peuples, graces à certains auteurs qui ont eu le talent de se faire lire par-tout, en saisissant bien le foible du cœur humain; ils ont favorisé

toutes les paſſions, pendant qu'ils ont raſſuré les eſprits par les mots de raiſon & d'humanité; ils les ſont ſubſtitués à toutes les vraies vertus qu'ils anéantiſſoient.

Cet eſprit ſéducteur a cru devoir prudemment s'accommoder au goût du ſiecle: il n'auroit pas réuſſi à corrompue les mœurs des hommes non policés auxquels il dicta ſes loix par Mahomet, en leur promettant pour récompenſe des plaiſirs purement ſpirituels dans l'autre vie; il n'oſeroit pas propoſer aujourd'hui ſans voile ceux du Paradis de Mahomet, parce que les oreilles modernes, un petit nombre excepté, ſont devenues d'une plus grande délicateſſe que les volontés. Il a imaginé de promettre par Swedenborg des mariages ſpirituels dans l'autre monde entre perſonnes de différent ſexe reſpectivement pourvues des plus beaux corps imaginables, douées de ſemblables organes des ſens, & propres aux mêmes fonctions que ceux dont ils ſe ſont dépouillés, avec leſquels ils voient, entendent, parlent, vont, courent, s'arrêtent, boivent, mangent, dorment, veillent, jouiſſent du plaiſir de l'union de deux cœurs dans le mariage comme ſur la terre. Je n'ajoute pas un mot au texte.

Cet eſprit s'eſt bien gardé de dire ſon ſecret au vieux Swedenborg, mort à 85 ans, & qui a eu ces révélations ſur la fin de ſa vie. On peut l'excuſer ſur ce que ſa vieilleſſe, la pureté de ſes mœurs & la régularité de ſa vie n'ont fournis à ſon imagination que des idées ſpirituelles, & en ont écarté toutes les conſéquences dangereuſes ; il a cru d'ailleurs qu'il avoit affaire à un bon eſprit, dont le malin avoit ſans doute emprunté la figure & la voix ; autrement il l'auroit bien reconnu, puiſqu'il lui avoit parlé très-ſouvent. Des entrevues auſſi étranges ne pouvoient troubler ſa vue à cauſe de la grande habitude qu'il en avoit contractée. Il a converſé, dit-il, pendant les dix-neuf dernieres années de ſa vie, avec plus de cent mille morts ou eſprits ; un an avec les uns, plus ou moins avec les autres. Il a été témoin de ces mariages ; car les morts reprennent des corps, dit-il, auſſi-tôt après la mort. On peut ſuppoſer que des dialogues avec tant d'êtres différents avoient fait une confuſion dans ſon eſprit & avoient brouillé ſes idées au point de lui faire prendre un eſprit pour un autre.

Il eſt inexcuſable d'offrir à la multi-

tude des palais, des richesses, la bonne chere, tous les attraits de la volupté sensible pour prix de la vertu. A-t-il pu ne pas réfléchir que des idées métaphysiques trop abstraites & trop spirituelles ne seroient pas saisies & goûtées par le grand nombre, qui ne pourroit voir & se promettre des plaisirs purement méthaphysiques & moraux dans l'union conjugale des deux sexes?

L'esprit inventeur de ces deux Paradis de Mahomet & de Swedenborg, a poussé la méchanceté jusqu'à suggérer & persuader qu'il avoit transporté sur la terre les dispositions toutes spirituelles du second. Dans cette persuasion des personnes des deux sexes pensent pouvoir être mises à l'abri du danger par des actes louables d'humanité, ne voient que ce qu'ils ont de sublime, en se laissant emporter par un zele qui mériteroit des éloges dans toute autre circonstance, & bravant la critique concourent ensemble au Magnétisme. Pendant qu'il sera de mode, ne seroit-il pas plus conforme à la décence publique & même à nos mœurs extérieures, que les femmes n'employassent pour se magnétiser d'autres moyens que les leurs, dès qu'elles font autant d'effet que les

hommes ? Leur permettroient - elles les opérations de la chirurgie, ſi elles étoient plus habiles qu'eux dans cet art ?

Les plus grands Saints avoient des corps caſſés de vieilleſſe, exténués par les veilles, les jeûnes, les pratiques les plus auſteres de la pénitence, la peau collée ſur les os ; ils ont cru, lors même qu'ils n'avoient qu'un ſouffle de vie, ne pouvoir conſerver la pureté des motifs qui les animoient, qu'en évitant de penſer aux perſonnes de différent ſexe, & d'avoir aucune liaiſon avec elles ſans une grande néceſſité, & ſans prendre alors les plus ſages précautions : ils ſe ſont tranſmis des uns aux autres, depuis le commencement du monde, cette regle de prudence, fruit de la malheureuſe expérience des hommes de tous les ſiecles. La crainte de faire quelque choſe qui fût contraire à la loi de Dieu, le déſir de lui plaire, les a portés à s'éloigner de tous les objets dangereux, convaincus que, qui aime le péril, y périra. Quoique très-charitables, ils ne ſe ſeroient pas prêtés aux opérations du Magnétiſme avec des perſonnes de différent ſexe.

L'eſprit de Swedenborg penſe bien différemment. Il aſſure que ceux-là ſe trompent, qui croient qu'il faut tour-

menter leur corps de différentes façons, dans l'idée que c'eſt la vraie maniere d'émouſſer l'aiguillon de la chair, & de ſubjuguer la concupiſcence ; qu'il faut renoncer au monde, aux honneurs, aux richeſſes, ſe dépouiller de toute affection de la chair & du ſang, ſe livrer à des méditations continuelles ſur Dieu, ſur la vie éternelle ; paſſer tout ſon temps à prier, à lire l'écriture ſainte, ou d'autres livres de piété : ceux qui renoncent au monde de cette maniere, dit-il, & qui vivent ainſi de l'eſprit, menent une vie triſte, qu'ils continueront de mener dans l'autre monde, & qui n'eſt pas compatible avec la joie céleſte. Il ajoute qu'il ne faut pas avoir un trop grand déſir de la ſainteté, vivre en Saint pour être réputé tel après ſa mort, & être invoqué comme tel ; qu'avec cette diſpoſition on ira en Enfer, quoiqu'on n'ait rien autre à ſe reprocher ; & cependant il paroît avoir affiché cette diſpoſition, en aſſurant ſurtout & en publiant que Dieu ſe communiquoit à lui, & lui révéloit les ſecrets des cœurs & de l'éternité, & qu'il parloit avec les eſprits ſans danger ; il s'enſuit qu'il étoit certain d'avoir une foi vive & véritable, & d'être embraſé de

l'amour de Dieu & du prochain, puiſqu'il dit en termes exprès, qu'il ſeroit très-dangereux de parler aux eſprits pour tout homme qui n'auroit pas ces diſpoſitions. Elles conſtituent la ſainteté ; & celui qui aſſure les avoir, ſe regarde comme un Saint, qui doit être regardé comme tel pendant ſa vie & après ſa mort. Il ſe contredit ainſi par-tout. L'Evangile preſcrit de renoncer à ſoi-même & au monde, & d'aſpirer à la ſainteté : *ſancti eſtote*. Cet eſprit prêche de s'aimer & d'aimer le monde, & de ne pas déſirer la ſainteté.

Le délire de ce ſiecle eſt pouſſé trop loin pour pouvoir durer. On reconnoîtra ſans doute, mais trop tard pour pluſieurs, qu'il faut rétablir l'ordre, & faire ceſſer la liberté indéfinie de la preſſe. Elle eſt contraire au bien général, à la ſoumiſſion due à l'autorité ſpirituelle & temporelle ; elle ôte à Dieu beaucoup de vrais enfants, à l'état pluſieurs bons ſujets ; elle rend inutile à la patrie & malheureuſe la jeuneſſe, en la livrant à la licence des paſſions, ſans la contenir par le frein de la Religion. Si l'on tolere tant de mauvais livres, tant de blaſphêmes, tant de principes deſtructeurs, que ſera donc la race future ? Les jeunes gens en ſont imbus

par une ſuite de la tolérance, & les gravent profondément dans leur eſprit, parce qu'ils ſont favorables au plaiſir, & n'y laiſſent point entrer les maximes contraires; la génération actuelle a du moins à combattre les bons principes qu'elle a reçus. Tous les plans d'éducation ſont inutiles, ſi l'on n'adopte pas celui qui ſupprime tous les mauvais livres ſans exception. Il peut ſuppléer à tous les autres.

Les erreurs de Swedenborg ſur la morale, ne lui ont pas permis de voir qu'il eſt très-difficile de ſe modérer dans la jouiſſance des plaiſirs, & de ne pas en abuſer. Les forces de l'ame, en mal comme en bien, augmentent comme celles du corps, à meſure qu'on les exerce. Les ſages de tous les ſiecles ont décidé, qu'il eſt plus prudent de ſe priver des plaiſirs. Ils avoient reconnu les fautes énormes qu'ils font commettre; elles vont en augmentant, ſelon que les actes de jouiſſance ſe multiplient. L'habitude des plaiſirs les rend beaucoup plus impérieux; on ne croit pas pouvoir s'en paſſer; mais quand on a reconnu cette poſſibilité par leur privation, on ne les cherche plus tant; on commence par ſentir qu'ils ne ſont pas abſolument néceſſaires; bientôt on les regarde comme

inutiles & dangereux ; on ceſſe de les déſirer ; on finit par n'y plus penſer. Comment cet Auteur n'a-t-il pas vu que s'occuper de l'eſpérance des plaiſirs ſenſuels, même pour l'éternité, c'eſt les avoir dans ſon cœur ; que, dès-lors, il devient impoſſible de s'en priver lorſque la raiſon l'ordonne ; que rien n'eſt plus propre à détruire les mœurs, & par contre-coup la religion. Lorſque les plaiſirs ſeront maîtres des volontés, elles ne pourront plus voir les principes de vertu qui les contrarient, & que Swedenborg leur aſſocie ; ils leur paroîtront faux ; elles y ſubſtitueront des maximes vicieuſes, qu'elles jugeront vraies, comme il veut ſubſtituer un nouveau culte à celui de ſa ſecte. Il entreprend de faire encore une réforme, après tant d'autres, dans la religion prétendue réformée.

Il préfere d'ailleurs la créature au créateur dans le culte d'amour qui lui eſt dû, & qui ne ſera rendu qu'à lui dans l'éternité, ou du moins il aſſocie chaque créature à ce culte, puiſque, dans ſon plan, chacune ſera très-occupée, & pourra l'être uniquement & ſans danger, de celle qui lui ſera unie par le mariage, quoique ni les uns, ni les autres ne doivent plus avoir beſoin de ces ſoins réciproques. Dieu

eſt le ſeul époux de toutes les ames & de tous les eſprits qui ſont dans le Ciel, parce qu'ils ne pourront s'unir qu'à lui par le plaiſir qu'ils prendront dans le ſien, & dans ſes perfections infinies. La ſeule choſe qui leur plaira dans les élus, ce ſera le plaiſir que Dieu prendra dans la puiſſance & l'intelligence avec leſquelles il les aura conduits au point de ne pouvoir ſe plaire que dans lui, dans ce qui lui plaît, ſans déſirer rien autre ; ce qui les rendra tous parfaitement heureux.

M. Nicole dit que dans le monde des eſprits, il n'y a plus de ſociété véritable, parce qu'ils n'ont plus de beſoins, ni de dépendance les uns des autres. Dans quelque nombre qu'ils ſoient, ils ſont dans une entiere ſéparation. Le bonheur de chacun conſtitue celui des autres. Ils s'entr'aiment d'un amour parfait ; mais cette union ou ſociété ſpirituelle des plaiſirs & volontés, n'interrompt point leur ſolitude. Cet Auteur dit ailleurs : il ne faut pas ſe tromper ſoi-même, ni étendre la concupiſcence juſques dans le Ciel, en y déſirant la jouiſſance des biens de la concupiſcence. Dieu ſera le ſeul partage des élus. Il ſera leur ſeule félicité. Leur unique joie ſera de le voir, de l'aimer, de lui être

assujettis ; de voir qu'il regne pleinement sur eux ; de n'avoir rien en eux qui s'oppose à sa justice. Voilà ce qui fera le fond de leur bonheur. Ils ne considéreront tout le reste que par rapport à ce bien essentiel.

Saint Augustin pense de même Gardons nous bien, dit-il, de nous promettre dans le Ciel des plaisirs semblables à ceux que nous goûtons sur la terre.... Bannissons de notre esprit ces pensées basses & charnelles. Préparons - nous à quelque chose d'ineffable. Purifions notre cœur de toutes les affections terrestres & séculieres. Nous verrons un objet qui nous rendra heureux, & ce seul objet nous suffira. Nous serons remplis des biens de votre maison ; mais quels sont les biens de cette maison? Nous imaginerons- nous un palais magnifique plein de toutes sortes de richesses, &c. ? Ces choses appartiennent à Babylone ; le bien de la maison de Dieu n'est pas de cette nature. Nous serons remplis, dit le Prophete, des biens de votre maison ; votre temple est saint ; il est admirable en justice. Voilà les biens de cette maison.

Swedenborg en fait au contraire une demeure qui ressemble à celle de la terre. Il y met des palais semblables à ceux des

puiſſances du ſiecle, mais plus riches, & les remplit de biens conformes à ceux que l'on a pu voir, & que l'on peut déſirer pour les maiſons de ſes amis, de ſes voiſins, des grands, & pour ſoi. S. Auguſtin dit préciſément dans les mêmes termes, qu'il faut s'en faire une idée toute différente, & ne pas en déſirer de cette eſpece.

Swedenborg croyoit à l'Evangile, & paroît l'avoir lu ſouvent. Comment n'a-t-il pas fait une attention plus ſérieuſe à la réponſe de Jeſus-Chriſt aux Juifs, qui lui demanderent à quel mari appartiendroit dans le Ciel la femme qui avoit épouſé ſucceſſivement les ſept freres ? Il répondit poſitivement : Dans le Ciel les bienheureux ne ſe marieront point ; mais ſeront comme les anges de Dieu. *Neque nubent, neque nubentur, ſederunt ſicut angeli Dei.*

En méditant cette réponſe avec un déſir ſincere d'en découvrir le vrai ſens, il auroit reconnu que ce n'étoit pas l'eſprit de Jeſus-Chriſt qui lui montroit le Paradis, uniquement peuplé de gens unis pour toujours par les liens du mariage. Il auroit encore reconnu que ce n'étoit pas l'eſprit de vérité qui le portoit à certifier qu'il n'y a point de purs eſprits ; que tous les anges

ont des corps ; qu'il y en a de mâles & de femelles ; qu'ils se marient, & qu'ils ont tous été des honmmes avant de devenir des anges. Il est dit positivement dans l'Evangile que les esprits n'ont ni chair, ni os : *Spiritus carnem & ossa non habent.* Swedenborg cite ce passage & le précédent en deux différents endroits de son ouvrage. Il leur donne un sens évidemment faux & forcé, que personne n'adoptera, puisqu'il est contraire, non-seulement aux décisions de l'Eglise catholique, mais à celles de toutes les autres sociétés chrétiennes, & même à la différence essentielle qui se trouve entre l'esprit & la matiere, que toutes les religions, tous les peuples du monde ont reconnu dans tous les temps.

Vainement fait-il une distinction entre le corps matériel que les hommes ont avant leur mort, & le corps spirituel qu'ils ont après, puisque les hommes même qui ont un corps spirituel, sont essentiellement autres que les anges & les esprits, avec la nature desquels les corps, même spirituels, sont incompatibles. Il a eu tant de difficultés à surmonter pour supposer un corps aux esprits, qu'il en donne un à Jesus-Christ tout différent de celui des anges,

dans l'explication qu'il fait de la réponse de ce divin Sauveur, qui distingue les hommes des esprits par la chair & les os. Il est ressuscité avec le même corps qu'il avoit sur la terre, & qui n'a point éprouvé de corruption. *Non dabis sanctum tuum videre corruptionem.*

En s'écartant de l'interprétation que Jesus-Christ donne par son Eglise des vérités qu'il a révélées, on commence par les affoiblir, on finit par les anéantir ; & comme elles sont le soutien de la religion & de la morale, c'est détruire celles-ci que d'en sapper le fondement. C'est surtout de cette maniere que j'impute à l'esprit, qui dicta les ouvrages de Swedenborg, d'avoir eu pour but principal cette destruction.

C'est un piege grossier & dangereux, que d'admettre des corps dont l'usage est très-matériel, pour toutes les fonctions corporelles, & ne devient spirituel que pour le mariage. Swedenborg, qui fait cette distinction subtile, semble en avoir senti le peu de vraisemblance, puisqu'il avance que les anges sont toujours habillés dans les cieux inférieurs, & qu'il n'a laissé nus que ceux du ciel le plus élevé. La perfection des anges des cieux inférieurs,

quelque grande qu'elle ſoit, ne lui a pas paru ſuffiſante pour y rendre cet état ſupportable.

La ſpiritualité des corps des anges des deux ſexes, n'a pu lui faire ſurmonter ſa délicateſſe en ce point ; elle devoit l'empêcher, à plus forte raiſon, d'aſſurer fauſſement qu'ils ſont mariés, ſur-tout dès qu'il vouloit avancer, n°. 401 & 402 des *Merveilles du Ciel*, que les hommes devenus anges éprouvent dans l'autre monde tout le vif des ſenſations agréables des nouveaux corps qu'ils ont acquis par la réſurrection ; que leurs plaiſirs ſont variés à peu près dans le goût de ceux des ſens du corps humain ; que chaque ſens a le ſien, ou en procure un particulier ; que celui du tact eſt le plus univerſel, le plus vif, & en même temps le plus délicat, &c. ; le reſte ne doit pas être tranſcrit. Suivant la traduction des charmes de l'Amour conjugal, les époux renouvellent dans le Ciel pendant quelques temps les terreſtres plaiſirs de la premiere jouiſſance.

Il n'eſt pas concevable qu'un homme auſſi éclairé dans les ſciences profanes, ait pu concevoir & mettre au jour tant d'idées puériles & contradictoires, & que le Traducteur de l'Amour conjugal ait

avancé qu'il eſt toujours grand, toujours élevé, toujours ſublime dans tout ce qu'il avance, & que l'unité de ſes principes ne s'eſt jamais ni contrariée, ni démentie dans tous ſes différents ouvrages : il ſe contredit en avançant que tous les eſprits ont été des hommes, & en convenant que chaque homme a auprès de lui & dans lui un bon & un mauvais eſprit, qui appartiennent au monde des eſprits, dont le premier lui ſuggere le bien, & l'autre le mal. Il eſt néceſſaire pour cela que les purs eſprits aient exiſté avant les hommes, ou bien que les premiers hommes n'aient point eu de ces eſprits près d'eux, ni dans eux ; mais s'ils ont pu s'en paſſer, pourquoi ſeroient-ils devenus néceſſaires à leurs deſcendants ?

Il faut s'en tenir à l'interprétation de l'Egliſe, toujours vraie, raiſonnable & jamais contradictoire, parce qu'elle eſt dictée par l'Eſprit ſaint. Elle reconnoît l'exiſtence des purs eſprits antérieure à celle des hommes, & ne donne ni corps, ni figure corporelle aux purs eſprits. Pour réprimer la curioſité humaine, & prévenir toute application fauſſe & dangereuſe, elle ne s'explique point ſur la forme qu'aura dans le Ciel, après le jugement

dernier, le corps des élus, dont Jesus-Christ est le chef; mais elle se borne à dire après lui qu'ils seront un en Dieu.

L'esprit qui a conduit la plume de Swedenborg, est sans doute le même qui répand sur la terre cette humanité nouvelle, qui craint tant de troubler le plus petit plaisir temporel des humains, & si peu de leur ravir le bonheur éternel. Dans la crainte que l'espoir du paradis voluptueux, qu'il leur laisse entrevoir dans l'autre monde, ne pût les gêner & les porter à se priver des plaisirs terrestres, il diminue dans leur esprit la crainte de l'Enfer, & le dispose de maniere « que » ceux qui y sont destinés, se précipitent » de plein gré dans l'abyme, où ils sont » d'abord bien accueillis, n'éprouvant » d'autre peine que celle de se prodiguer » sans mesure tout ce que la jalousie, le » mépris des autres, la moquerie la dé» rision, la raillerie, la colere, peuvent » enfanter de piquant, d'offensant, d'in» jurieux; de s'abandonner, pour la » plupart, à tout ce qui flatte & occupe » les sens; de voir les bons leur tourner » quelquefois le dos, & devenir invisi» bles en se tournant ainsi; enfin, de ne » pouvoir satisfaire l'envie qu'ils ont de

» nuire. La lumiere céleste ne leur fait
» sentir son pouvoir, que pour appaiser
» la trop grande effervescence de leurs
» passions cruelles. L'Etre suprême exerce
» ainsi sa bonté sur eux autant qu'il est
» possible, en mettant un frein aux saillies
» fougueuses de ceux qui veulent nuire
» aux autres, qui forment des attaques
» continuelles contre le Ciel, & font
» tous leurs efforts pour le détruire : au
» reste, ils ne souffrent que lorsqu'ils s'a-
» visent d'approcher du Ciel ; ce sont
» les expressions de l'Auteur. J'ai enten-
» du, dit-il, moi-même, les cris perçants
» d'un des méchants qui se plaisent dans
» les vapeurs de l'abyme, qui sont noires
» & fétides, parce que, dans le monde,
» ils ont mis leur plaisir dans le mal qui
» correspond à ces puantes odeurs. Frappé
» d'un petit souffle parfumé sorti du
» Ciel, il en ressentoit un cruel tour-
» ment, & paroissoit gai & tranquille,
» lorsque les vapeurs fétides de l'Enfer
» l'atteignoient ; aussi dès que les portes
» en sont ouvertes, ils s'y précipitent.
» Les hommes se laissent maîtriser dans
» le monde des esprits, comme dans celui-
» ci, par le goût & la passion, qui les
» flattent le plus ; ils trouvent bon & beau

» tout

» tout ce qui plaît : j'ai vu bien clairement » la répugnance que les méchants y » avoient à écouter les bons ; ils s'en- » fuyoient bien vîte pour ſe réunir à une » ſociété de leurs ſemblables ; & dès » qu'ils l'avoient trouvée, la joie renaiſ- » ſoit. »

Un Enfer où il y a du plaiſir, peut-il être capable d'arrêter les méchants, de contenir ſur-tout les gens du peuple ? Ils ne verront que le plaiſir qui s'y trouve, & non les peines que peut cauſer à ceux qui ſont accoutumés au rafinement des paſſions, la privation de leurs nuances ſubtiles & métaphyſiques. Ceux-là feront-ils effrayés par la menace d'être dans un lieu mal-propre, dès qu'il ſera de leur choix, conforme à leur goût, qu'ils le préféreront, & que, comme le dit Swedenborg, *les parfums de tout autre les feroient ſouffrir ?* Regarderont-ils comme un ſupplice la liberté de ſe dire des injures reſpectives, de ſe livrer à tout ce qui flatte leurs ſens, ſuivant leur inclination naturelle, ſans pouvoir en changer, & avec une ſociété par eux choiſie, & compoſée de gens qui auront préciſément les mêmes goûts ? car chacun n'y voit & n'y prend que la voie qui mene à la ſociété convenable à ſon

amour dominant. Croiroit-on leur faire de la peine en leur défendant, par exemple, de demeurer des journées entieres à faire leur toilette ? Ceux qui ont contracté cette habitude pénible & ennuyeuse pour toute autre, souffriroient-ils beaucoup de continuer à en faire leur principale occupation, dès qu'elle leur plairoit toujours ? Ne seroient-ils pas punis, au contraire, les uns & les autres, s'ils étoient forcés de se livrer à des plaisirs qui ne seroient pas de leur goût, & de ne pouvoir employer le temps à ce qui leur plairoit ?

L'Enfer de cet Auteur est un Paradis où regne l'amour dominant de chacun. Le ridicule de ces idées est si frappant, que je les ai cru plus propres à produire un bon effet qu'un mauvais; à faire sentir dans quelles absurdités l'esprit particulier jette tous ceux qui ne sont pas soumis à l'Eglise catholique; sans cela je ne les aurois pas transcrites. Auroit-on cru qu'il y auroit un siecle où des Chrétiens oseroient hasarder tant d'assertions dangereuses, parce qu'ils auroient lieu de compter sur la tolérance d'un grand nombre de leurs contemporains, & sur leur indifférence, oserai-je le dire ! non-seulement pour la religion, mais pour ce qui

tend à maintenir le bon ordre dans la société ?

Mahomet a conservé du moins un Enfer propre, non à réjouir les méchants, mais à les intimider, & à les empêcher, jusqu'à un certain point, de mal faire. Je rougis d'être obligé de me servir de sa doctrine, pour combattre celle que plusieurs Chrétiens de ce siecle osent enseigner par des écrits publics, ou approuver en louant ces ouvrages ; si celle de leurs peres, dans la foi, avoit ressemblé à la leur, il auroit été plus heureux pour l'univers de demeurer plongé dans les ténebres de l'idolâtrie. On y trouvoit encore quelques principes raisonnables : il semble que les prétendus Réformateurs de la Religion aient pris à tâche d'établir leur réforme sur les débris des mœurs & de la raison, qu'ils renversent sans pudeur.

10.

LEURS contradictions sont encore plus étonnantes que leurs erreurs. Swedenborg, ses partisans, les Auteurs du Livre

des *Erreurs & de la Vérité*, du *Tableau naturel*, &c., ſuivent les principes des Quakers, ſe croient inſpirés, enſeignent à tous les hommes qu'ils peuvent tous l'être, & devenir par conſéquent autant de nouveaux Quakers, & Swedenborg convient que ces principes ont conduit les Quakers à toutes les abominations. « Depuis leur » commencement (c'eſt lui qui parle) » ils ont toujours été de mal en pire, & » enfin dans des crimes horribles par ordre » de leur prétendu Saint-Eſprit ; mais ils » les tiennent cachés. »

N'eſt-ce pas exactement ce qui doit arriver à toutes les ſectes, qui croient pouvoir connoître la vérité, interpréter la parole de Dieu par l'eſprit particulier?

Il eſt toujours dirigé de même que les fauſſes inſpirations, par le plaiſir & l'intérêt, qui ſont les grands moteurs de chaque individu. Ils agitent tellement le cœur & l'imagination de ceux mêmes qui ſe croient de bonne foi, qu'ils ne s'apperçoivent pas des motifs qui les font agir.

Si Dieu faiſoit connoître directement par lui même ſes volontés à tous les hommes, leur obéiſſance ne ſeroit pas méri-

toire, parce que la crainte d'être punis en désobéissant, seroit trop forte pour leur laisser assez de liberté ; leur désobéissance seroit inexcusable. Ceux qui connoîtroient ses ordres d'une maniere aussi claire, & qui les violeroient, paroîtroient faire trop peu de cas de sa puissance. Ce seroit un crime irrémissible, comme celui des anges rebelles. Il seroit forcé de les punir de même sans miséricorde. Pour pouvoir en user envers les pécheurs, il est obligé de leur faire annoncer par une autre voie ses commandements. Leur infraction a pour lors le caractere de fragilité, & non celui d'une malice consommée.

Il est nécessaire que Dieu ne révele ses secrets qu'à ceux dont l'esprit & le cœur sont assez bien disposés pour n'être pas exposés à en abuser. La révélation de la loi naturelle & des desseins de Dieu, fut par lui faite au premier homme, par le canal duquel la premiere femme en fut instruite. Elle ne paroît avoir entendu la voix de Dieu que depuis sa désobéissance, ce qui l'a rendue plus excusable.

Les hommes reçoivent ainsi par la tradition, même avant l'âge de raison, la révélation de cette loi divine. Ils en re-

connoîssent la vérité à mesure qu'elle est gravée dans leurs cœurs plus profondément par cette lumiere intérieure qui les éclaire.

Dieu ne s'est ainsi manifesté par lui-même, dès le commencement du monde, qu'à un petit nombre de personnes, qui faisoient connoître aux autres ses volontés. Il est à présumer que, dès-lors, il y avoit un corps présidé par un chef, dépositaire & interprete de la révélation. Tous ceux qu'on appelloit, avant le déluge, enfants de Dieu, entroient sans doute dans la composition de ce corps, & lui donnoient des chefs. Cette dénomination prouve du moins qu'ils conservoient avec plus de soins, observoient & transmettoient avec plus de fidélité la loi de Dieu, dont ils étoient par ce moyen les organes. Ils suppléoient de cette maniere au corps dont nous parlons, à supposer qu'il n'existât pas.

Dieu ne se communique ordinairement d'une maniere sensible, qu'à ceux qui se reconnoissent indignes de cette communication, & qui la regardent comme absolument indépendante de leurs efforts. La présomption y fut toujours un obstacle insurmontable. C'est une illusion que

d'espérer cette faveur, & d'essayer de se mettre dans les états qui y ressemblent. Dieu l'a fait ordinairement à ceux à qui sa sagesse le juge à propos, & presque toujours dans les temps qu'ils n'y pensent pas. Il les éleve d'une maniere surnaturelle au-dessus des agitations & des commotions naturelles dont on vient de parler ; il les met dans un état d'assurance & de tranquillité, qui distingue ses opérations de celles de l'esprit d'erreur. S'il permet quelquefois que cet état soit précédé par le trouble, la crainte, l'étonnement, fruits de leurs foiblesses, &c., c'est pour mieux faire sentir ensuite sa présence par le calme qui suit, & que lui seul peut faire naître au plus fort de la tempête.

Swedenborg avoit ordinairement ses visions à la suite de ses méditations sur les choses spirituelles qui échauffoient son cerveau. Il se répandoit un brouillard sur ses yeux ; il tomboit dans l'état de cataleptique ou de somnambule ; ensuite il avoit des mouvements convulsifs, & son corps étoit dans une grande agitation.

Tels étoient les différents degrés par lesquels Swedenborg passoit dans le temps de ses visions, selon son témoignage & celui de ceux qui l'aidoient ensuite à chan-

ger de linge ; tels ſont ceux où paſſent, d'une maniere plus ou moins ſenſible, les magnétiſés ; car ceux qui n'ont pas des criſes, ont des envies de dormir, enſuite des malaiſes, des inquiétudes & de petites agitations. Tel ſera toujours l'effet de l'attention donnée trop long-temps & trop fortement au même objet : en un mot, de tout ce qui met en jeu l'imagination. L'eſprit de ténebres connoît ſans doute les moyens de la troubler d'une maniere encore plus forte, lorſqu'il en a la permiſſion.

Pour n'être pas la victime de l'erreur & des plaiſirs, il eſt néceſſaire de veiller ſans ceſſe ſur les volontés qu'ils font naître, de leur réſiſter, & de n'y conſentir que lorſqu'elles ſont conformes à la volonté de Dieu ; c'eſt-à-dire, à ce qu'enſeignent ſa raiſon & ſa ſageſſe éternelle, par la voix de l'Egliſe catholique ſon interprete. Les hommes ne ſentent que trop, par leur triſte expérience & par celle de tous les ſiecles, combien ils ſont foibles, quand il s'agit de réſiſter à ce qui leur plaît, puiſque c'eſt ordinairement pour ſuivre ce qui leur plaît le plus, qu'ils ſe privent de ce qui leur plaît le moins. Ils doivent prier celui qui eſt la ſource de

tous le plaisirs, de leur en faire trouver un plus grand dans ce qu'il leur ordonne, que dans ce qu'il leur défend, ou du moins de leur donner la force de préférer son plaisir à tous les autres.

Il a rendu son Eglise dépositaire de cette force ; il l'attache à ce qu'elle prescrit de croire & de pratiquer. Quoique ses décisions paroissent impuissantes par elles-mêmes ; quoiqu'il soit impossible de comprendre comment celles qu'elle donne sur le dogme sont conformes à la raison, il n'est pas raisonnable de refuser de s'y soumettre, puisque c'est refuser d'obéir à Dieu même. Celui dont les pensées & les volontés sont parfaitement conformes à celles de Dieu, qui lui sont annoncées par l'Eglise, adopte sincérement toutes ses décisions, au lieu de les combattre. Il met en usage tous les moyens qu'elle prescrit, comme ceux auxquels la grace divine est attachée. Il reçoit sans doute beaucoup de lumieres & de force ; mais pour connoître ses passions, les combattre, les vaincre, & non pour avoir des révélations ou faire des miracles. Il les croit réservés, par la sagesse infinie, pour les besoins pressants de l'Eglise, afin de la conserver, & non de la détruire.

Il ſait que leur manifeſtation trop fréquente en diminueroit le merveilleux & le fruit.

Il eſt bien éloigné de penſer qu'il lui ſuffit de vouloir, pour opérer ce qu'il veut, & même les plus grands prodiges. Il ſait que ſa volonté ne peut être exécutée pour les choſes contraires aux loix de la nature, que lorſqu'elle eſt conforme à celle de Dieu. Il ſuit l'inſtruction que Jeſus Chriſt a donnée contre cette eſpece de tentation. Il ne faut pas ſe jeter du haut d'une tour élevée, avec la volonté de ne point ſe faire de mal, dans la folle perſuaſion que le Créateur exécute toujours la volonté de ſa créature, parce qu'il veille à ſa conſervation. Jeſus-Chriſt le défend, parce que ce ſeroit tenter Dieu : c'eſt agir, par la même raiſon, contre cette défenſe, que d'imaginer pouvoir lever entiérement le voile qui couvre les myſteres de la foi ; connoître clairement toutes les vérités ſurnaturelles par les ſeules lumieres naturelles, ſans le ſecours de la révélation, & même en rejetant ſes déciſions & ſon autorité ; c'eſt ſe croire dépoſitaire de la toute-puiſſance de Dieu, renverſer l'ordre qu'il a établi contre ſa volonté ſans ſa participation.

Ce n'eſt pas à nous à lui preſcrire le temps & les circonſtances où les miracles ſont néceſſaires ; lui ſeul les connoît. Ce ſeroit une préſomption repréhenſible, que de prétendre en avoir la connoiſſance, lorſqu'il ne nous l'a pas donnée d'une maniere reconnue certaine, non par nous ſeuls, mais par ceux qu'il a propoſés pour nous faire connoître ſes volontés. Il nous eſt permis de lui demander des miracles, lorſqu'il nous paroiſſent néceſſaires pour notre bien ſpirituel, ou pour celui de nos freres ; mais ce doit être toujours ſous la condition qu'ils ſeront conformes à ſa volonté. Nous devons être convaincus qu'il peut en faire ; mais qu'il le refuſera, s'ils ſont contraires aux deſſeins de ſa ſageſſe éternelle. Il accorde toujours à la priere les ſecours néceſſaires au ſalut, qui ſont dans l'ordre ordinaire de la grace, & quelquefois même des ſecours extraordinaires, non pas toujours ceux que nous lui demandons, mais ceux qu'il juge le plus à propos.

Quoiqu'il s'écarte très-rarement des loix naturelles, c'eſt cependant lui qui conduit tout ; il eſt le maître de tous les événements ; il les prévoit & les dirige, comme le prouvent les faits de l'ancien

teſtament. Il fait connoître ſa volonté par des inſpirations ſecretes, quand il veut; & lors même que les Thaumaturges lui demandent des miracles ſans conditions, ils ont été affermis dans l'humilité par la providence, avant de les obtenir d'une maniere trop ſenſible; elle leur envoie des épreuves & des ſecours antérieurs, pour qu'ils ne ſoient pas expoſés à la tentation d'orgueil. Ils ſont encore très-rarement aſſurés par la raiſon, ſi les miracles ſont accordés à leur priere, à la foi des autres, ou à d'autres cauſes. C'eſt une raiſon qui rend le miniſtere des Saints comme celui des Anges, néceſſaire, dans bien des cas, au maintien de la liberté & de l'humilité. On renvoie, comme il eſt naturel & raiſonnable, le ſuccès à leur interceſſion, & non à l'état de perfection où l'on ſe trouve.

Le défaut de foi des habitants de Nazareth, qui empêcha Jeſus-Chriſt de faire des miracles dans cette ville, ce fut de douter ſi Dieu en pouvoit faire par le fils d'un artiſan. Les Nazaréens mettoient des bornes à la puiſſance de Dieu, en croyant qu'il ne pouvoit pas agir ſur toutes ſortes de ſujets; c'eſt ce crime que commettent ceux qui déſeſperent de leur ſalut, parce

qu'ils penſent que Dieu ne peut pas convertir, changer & ſauver de grands pécheurs.

L'erreur des habitants de cette ville venoit de l'orgueil, qui leur faiſoit regarder Jeſus-Chriſt comme bien au-deſſous d'eux ; elle les aveugla tellement, qu'ils fermerent les yeux à toutes les merveilles qu'il opéroit, & refuſerent de ſe rendre à la vérité connue ; ce péché contre le Saint-Eſprit les rendit indignes de voir des miracles. Tous ceux qui ont trop bonne opinion de leur jugement, y ſont expoſés ; ils ſe préviennent en ſa faveur, & les plus grandes merveilles ne peuvent les détromper ; ils réſiſtent à la volonté de Dieu, qui leur eſt clairement manifeſtée. C'eſt par cette raiſon qu'ils croient tout ce que diſent ceux en faveur deſquels ils ſe ſont prévenus, & qu'ils refuſent obſtinément d'écouter ceux contre leſquels ils ont conçu une injuſte prévention.

Tout ce qui n'eſt pas décidé comme article de foi par l'Egliſe, eſt du reſſort de la raiſon ; elle doit être ſoumiſe à la révélation dont Dieu ſe ſert pour la diriger ; mais lorſque Dieu ceſſe de parler par la révélation, il parle encore par la raiſon ;

on ne doit jamais s'en écarter, si ce n'est dans les cas où il décide le contraire par une révélation particuliere, expresse & authentique. C'est par la raison qu'il nous fait connoître que c'est lui qui parle extérieurement; elle nous conduit à la foi; elle en est aussi le supplément : ainsi croire sans une révélation particuliere, qu'on peut transporter une montagne d'un lieu dans un autre, & l'entreprendre, c'est une folie, c'est avoir des pensées & des volontés contraires à celles de Dieu, puisqu'elles sont contraires à la raison. Il faut faire le même raisonnement de tous les autres faits contraires aux loix de la nature, notamment de ceux dont parlent les Auteurs des livres ci-dessus cités ; & il faut ajouter à leur égard, que toute inspiration contraire à la doctrine & à la foi de l'Eglise, ne vient pas de Dieu, qui ne peut se contredire ; mais lorsque Dieu ordonne des choses extraordinaires, douter de l'exécution, c'est se défier de son pouvoir ; c'est n'avoir pas même le premier degré de la foi qui suffit pour être les instruments de sa puissance. Les merveilles seroient inutiles pour de telles gens ; ils n'y ajouteroient pas plus de foi qu'à leur possibilité ; elles ne serviroient

qu'à les rendre plus coupables, comme les habitants de Chorosain & de Bethsaïde, & c'est souvent une faveur que de les leur refuser.

Il est très-rare que Dieu fasse connoître ses volontés d'une maniere qui s'écarte de l'ordre ordinaire, soit de la grace, soit de la nature, parce que si cette merveille est quelquefois nécessaire, il seroit contraire au salut des hommes qu'il renversât trop souvent cet ordre; il leur dit par la raison qu'ils lui désobéissent lorsqu'ils désirent être éclairés & conduits par des voies extraordinaires, & sur-tout lorsqu'ils pensent, d'après ces Auteurs, qu'ils peuvent par leurs forces naturelles entrer dans ces voies, & les toutes parcourir; le miracle que la priere opere infailliblement lorsqu'elle est parfaite suivant la promesse de Jesus-Christ, c'est d'obtenir la grace sanctifiante, parce qu'il veut & ordonne qu'on la demande sans hésiter avec une ferme confiance de l'obtenir, fondée sur sa parole. Cette grace justifie, rend agréable à Dieu, réconcilie avec lui, & donne à chaque homme, armé du bouclier de la foi, l'empire sur tous ses ennemis dans la vaste étendue de sa nature corrompue; il

reçoit une nouvelle force surnaturelle, non pas celle qu'il demande, mais celle qui convient le mieux aux circonstances, pour lui faire éprouver véritablement le secours de Dieu, sans qu'il soit parfaitement assuré par la raison de celui qu'il a reçu. Dans beaucoup de cas & de sujets, la liberté seroit alors compromise, & il suffit d'être certain par la foi que la priere obtient toujours un effet surnaturel, que les forces de la nature réunies ne pourroient jamais opérer dans les mêmes circonstances. C'est un vrai miracle.

Il n'est pas moins grand ni moins étonnant que celui de transporter les montagnes, & c'est ce que Jesus-Christ a voulu faire comprendre en parlant de la vertu de la priere. Il est en effet également impossible, par les forces de la nature, & sans celles de la grace, de changer le cœur humain dans un moment, sans motifs naturels, & souvent contre tous ceux que suggere l'intérêt & les plaisirs.

La priere qui a pour objet les biens ou les maux temporels est utile, parce que le Tout-Puissant pour l'exaucer peut faire des miracles qui ne sont pas reconnus pour tels, lorsqu'il est inutile ou dangereux qu'ils le soient ; mais dans les cas même

où il ne ſort pas de l'ordre naturel ; il dirige par la médiation des intelligences créées, ou par quelques autres moyens naturels, les divers événements, comme il lui plaît ; il les fait ſervir au ſalut de ceux qui le prient; ou bien ſi l'on ſuppoſe ces événements dirigés par des loix générales, elles ont été ſubordonnées à la vertu de la priere, qui les modifie plus ou moins, ſelon les degrés de ſa perfection & de ſa ferveur ; quelle que ſoit la maniere d'opérer de la Divinité, elle attache, ſuivant ſa promeſſe, des ſecours à la priere.

Il n'eſt pas poſſible de ſavoir préciſément de quelle eſpece ils ſont dans les différentes circonſtances, parce qu'ils ſont ordinairement cachés, & qu'ils paroiſſent conformes aux loix naturelles, pour ne pas faire connoître ouvertement la marche de la providence, ce qui pourroit porter atteinte au libre arbitre : ils different en cela des miracles, qu'il fait pour manifeſter ſa puiſſance. Leur effet eſt contraire à l'ordre naturel ; il eſt très-ſenſible, parce qu'il doit être connu & qu'il ſuit immédiatement la cauſe ſeconde, par le moyen de laquelle il eſt produit. Les autres événements extraordinaires paroiſſent quel-

quefois miraculeux, quoiqu'ils ſoient le produit des grandes paſſions, des imaginations exaltées & qui fermentent; mais ils ſont l'effet du haſard plutôt que d'une volonté marquée, & ne ſurpaſſent jamais les forces de la nature.

Il n'eſt pas naturel & raiſonnable de croire ſans aucun doute pouvoir agir contre les loix naturelles; ainſi cette foi eſt un don de Dieu; mais il ne pourroit l'accorder à la priere, dans tous les cas, ſans expoſer le bonheur éternel de pluſieurs. Il ne la donne donc que dans les circonſtances où il juge à propos d'opérer par cette foi des prodiges plus ou moins frappants.

La priere obtient toujours au contraire la foi par laquelle on eſpere parfaitement & indubitablement d'obtenir les moyens de ſalut, parce qu'elle eſt dans l'ordre ordinaire de la grace, & qu'elle ne peut pas gêner la liberté.

En ſacrifiant ſon fils au bonheur des hommes, Dieu leur apprend qu'il les aime au point de tout leur accorder; auſſi fait-il des miracles lorſqu'ils ſont néceſſaires pour l'utilité de ſon Egliſe ou pour le bien ſpirituel de quelqu'un de ſes membres, pourvu que dans ce dernier cas ils

ne ſoient pas contraires au ſalut de quelqu'autre.

Cette derniere conſidération l'empêche le plus ſouvent d'en faire, & le détermine quelquefois à les laiſſer ignorer à ceux qui en éprouvent les ſalutaires effets, ou à leur inſpirer de tenir ſecretes ces faveurs, lorſqu'il juge à propos de leur en donner la connoiſſance : elle les pénetre ordinairement d'une ſi grande reconnoiſſance, qu'ils ne peuvent plus ſe plaire que dans ſa volonté.

Comme elle eſt toujours juſte & raiſonnable, ce plaiſir a la vertu de porter au bien & de détourner du mal ; il produiroit un effet contraire s'ils lui ſuppoſoient une raiſon contraire à ſa ſageſſe éternelle ; ils ſe plairoient alors, comme nous l'avons dit, dans un être créé par par leur imagination, & non dans l'être incréé.

Le plaiſir que l'on prend dans les créatures, & par conſéquent dans ce qui leur plaît, eſt dangereux, parce que leurs volontés ſont naturellement portées à préférer au bien général leur plaiſir particulier, & par conſéquent l'erreur & le mal.

C'eſt tenter Dieu que de lui demander des miracles ſans condition, que de penſer

qu'il en fera pour sauver du danger auquel on s'expose. C'est une illusion que d'en attendre les secours nécessaires au salut, sans daigner les lui demander, sous le faux prétexte qu'il sait ceux qu'il nous faut, puisque, suivant sa parole, il ne les accorde qu'à la priere, & que ceux qui ne prient pas ou qui prient rarement en sont plus ou moins privés.

Etre continuellement attentif aux besoins de l'homme, avoir sans cesse confiance aux promesses de Dieu, c'est veiller & prier, mais vivre dans un éternel oubli de sa puissance & de notre foiblesse, sans daigner y penser, sous le faux & spécieux prétexte qu'il s'en occupe pour nous; c'est une coupable indolence, qui nous livre évidemment sans défense, même naturelle, à toutes les passions, à tous les vices.

Si la raison nous dit que nous sommes coupables & foibles, & nous laisse dans le doute du pardon, la foi nous en assure; il ne faut pas séparer la raison de la foi, la défiance de soi, de la confiance en Dieu. On ne doit, dans aucune situation, douter de l'exécution de la promesse, de l'étendue infinie de la miséricorde; plus la foible raison aug-

mente la défiance, plus la foi doit ranimer la confiance, par la conviction de l'infaillibilité, qui est inséparable de la parole de Dieu.

Homme de peu de foi ! pourquoi doutez-vous ? Croyez au pouvoir de Jesus-Christ, & conséquemment à celui de son Eglise, qui exerce le sien en son absence ; servez-vous sans hésiter des armes toujours victorieuses qu'elle vous offre, & vous ne vous trouverez plus le même homme. Revêtu de la force du Tout-Puissant, dirigé par sa sagesse infaillible, vous ne goûterez plus que son bon plaisir ; tous les autres vous paroîtront insipides, vous seront indifférents ; dans quelque situation que vous soyez, certain qu'il l'a permise ou ordonnée, qu'il veut que vous soyez content, ou d'y rester ou d'en sortir, s'il le juge à propos, vous vous soumettrez à l'un ou à l'autre avec une résignation véritable. Vous ne le servirez pas autrement qu'il ne le prescrit ; vous ne chercherez que son plaisir dans ceux qu'il vous procure. Tranquille, parce qu'il le veut, au plus fort des tempêtes, vous ne paroîtrez plus conduit par une volonté qui vous soit propre, mais par la sienne.

Lorſque la préſence de la douleur ou l'abſence du plaiſir feront naître dans vous le déſir de voir changer cette maniere d'être, comme Jeſus-Chriſt l'éprouva pour votre inſtruction au jardin des Olives, ce ſera toujours ſous la condition que ce changement ſera conforme à ſa volonté. Dès qu'elle vous ſera connue, vous ſerez content, comme Jeſus, qu'il n'ait pas lieu, & ſoutiendrez, à ſon exemple, la douleur ou la perte du plaiſir avec la fermeté, le ſang froid & la tranquillité qu'il a droit d'attendre d'un ſerviteur courageux & fidele.

Ce courage, cette force ne ſont pas, dites-vous, dans la nature; mais l'hiſtoire des nations nous en fournit plus d'un exemple, qui n'ont été produits que par des vues humaines, par l'amour d'une gloire éphémere, ou même par des motifs ſurnaturels en apparence; mais qui étoient l'effet de certains motifs naturels & ſecrets. L'homme fait rarement, il eſt vrai, des choſes pénibles, préciſément parce qu'elles plaiſent à Dieu, tandis qu'il en fait ſans ceſſe de plus pénibles pour ſe plaire à lui-même, & pour plaire au monde, préférant l'erreur à la raiſon.

Cette inconſéquence vient de ce que

les Auteurs du genre humain ont présumé pouvoir, sans le secours de Dieu, conserver la force de vouloir lui plaire, connoître & pratiquer le bien ; comme si cette conservation n'étoit pas au pouvoir du Créateur, ainsi que la création, & comme si l'un étoit plus aisé que l'autre, & pouvoit être l'apanage de la créature! Pour que cette vérité fût démontrée par l'expérience, il a été nécessaire que cette présomption fût punie dans eux & dans leurs descendants, par la perte de cette force, & qu'ils fussent assujettis aux plaisirs des sens. Les auteurs du genre humain eurent la foiblesse de succomber à la tentation de manger une pomme; quelle humiliation! Elle suppose que l'orgueil l'avoit précédé, comme dans S. Pierre, qui fut intimidé par une servante, pour avoir trop présumé de lui-même. Leur foiblesse à rendu nécessaire l'assujettissement de la volonté aux premiers mouvements, parce qu'elle n'avoit plus la force d'obéir à la raison, aussi-tôt qu'il falloit pourvoir à la sureté de son être ; elle est encore trop foible pour juger même avec réflexion de ce qui est conforme à la volonté de Dieu, pour s'y plaire sur-tout ; elle est enchaînée par les plaisirs : pour la tirer

de cet esclavage, il faut que Dieu l'éclaire, la fortifie & l'éleve vers lui. La preuve de cette impuissance est démontrée par l'indifférence pour Dieu du plus grand nombre des hommes, depuis l'origine du monde, comme le don qu'il fait de nouveau de cette force est prouvé par les efforts d'amour pour lui qu'ont fait dans tous les temps ceux qui la lui ont demandée. Il en résulte qu'ils ne l'ont pas en naissant; ils ont, à la vérité, celle qui est nécessaire pour conserver & perpétuer leur espece & leur individu, & pour leur procurer ce qui leur plaît, avec celle, qui en est une suite, de concourir, mais par ce motif naturel, au bien de la société. Dieu leur donne & leur conserve ordinairement ces dernieres forces, qu'on appelle naturelles, quoiqu'ils ne le méritent pas. Cette conservation est nécessaire pour celle des hommes & de leur liberté, qui ne peut-être réelle qu'autant que les récompenses & les punitions ne suivent pas immédiatement les actions qui les méritent, & que les opérations de Dieu sont cachées.

Le motif de sa conduite est qu'il veut sauver les hommes par Jesus-Christ & en vue de lui; il faut en conséquence qu'ils soient libres, pour qu'il puisse s'en trouver

dans le nombre quelques-uns qui réfléchissent utilement sur l'erreur & la folie des autres. Nous sommes tous entraînés par l'intérêt & les plaisirs, qui influent au moins indirectement, même sur les volontés par lesquelles nous paroissons tendre vers la raison & la vérité : nous n'avons pas le pouvoir de nous donner des volontés pures, encore moins d'agir en conséquence. Quelque bonnes qu'elles paroissent, nous ne sommes jamais assurés si elles le sont en effet, parce que nous ne le sommes pas de la droiture de nos intentions. Les replis de notre cœur sont infinis ; il nous est impossible de les sonder parfaitement. Nous nous démentons souvent & cédons au plaisir, sur-tout dans les circonstances qui nous paroissent devoir être ignorées.

Nos volontés sons mues par le motif de faire le bien, d'éviter le mal, de plaire à Dieu, lorsque reconnoissant notre impuissance, nous désirons qu'il forme en nous & par nous ces bonnes volontés & les actions qui y sont conformes. Elles ne peuvent être bonnes aux yeux de Dieu lorsque nous nous attribuons ce qu'elles ont de bon, & que nous ne lui en rendons pas toute la gloire ;

nous méritons d'en être abandonnés lorsque nous comptons sur nous pour l'avenir, sans attendre tout de lui. Les fautes de tous les hommes devroient suffire pour les porter à la défiance d'eux-mêmes, & à la confiance en Dieu; mais leur orgueil, leur présomption, leur aveuglement sont au point que l'expérience des uns est le plus souvent perdue pour les autres; heureux ceux qui en profitent & qui n'ont pas besoin de la leur pour les humilier & les faire rougir.

C'est donc du Tout-Puissant que les hommes reçoivent, sans la demander, cette force étonnante qu'ils développent dans les sciences, dans les arts, & même dans l'exercice de la raison, de l'humanité, de la religion; il la leur laisse toujours pour le bien de la société, quelque indignes qu'ils s'en rendent par leur ingratitude & leur présomption; mais elle ne leur sert de rien pour l'éternité. Quelquefois ils en sont privés, du moins en partie, lorsque cette privation est possible, sans compromettre l'intérêt de l'Eglise, jusqu'à ce qu'ils soient convaincus qu'ils ne peuvent faire les bonnes œuvres bien, c'est-à-dire, d'une maniere qui plaise à Dieu, sans désirer sincérement

d'en recevoir la grace ; mais il ne l'accorde jamais que ſous les conditions auxquelles il l'a promiſe. Elles ſont auſſi immuables que ſa promeſſe ; ainſi on ne peut l'obtenir que par le miniſtere de la ſeule Egliſe, qui eſt véritablement la ſienne.

Quelle révolution, ſi les hommes étoient tous animés de cette foi vive, qui dans un moment peut transformer l'être le moins raiſonnable en celui que la raiſon & la religion animent ! Mais la grace imite la nature pour être mieux cachée, & ne pas bleſſer la liberté. Cette transformation ne ſe fait ordinairement que peu-à-peu, par degré & ſelon que la confiance ſe perfectionne, parce qu'il eſt très-peu de perſonnes qui ſe déterminent tout de ſuite à ſe défier en tout d'elles mêmes, & à s'appuyer uniquement ſur le bras du Tout-Puiſſant. Elles ne prennent ce parti qu'après avoir ſouvent éprouvé leur foibleſſe dans les circonſtances où elles comptoient plus ou moins ſur leur induſtrie, & ſon puiſſant ſecours dans toutes celles où elles ont tout attendu de lui.

Leur vie eſt dans ce dernier cas ſurhumaine. Les cataſtrophes de la nature, ou la caducité peuvent détruire leur frêle machine, ſans effrayer l'eſprit qui l'anime.

La mort n'eſt pas une priſon, un ſommeil pour lui ; mais plutôt un réveil, une heureuſe délivrance. Il ſe trouve tout-à-coup exempt d'un aſſujétiſſement pénible & doué d'une ſenſibilité ſans comparaiſon plus exquiſe & plus agréable, d'une intelligence infiniment plus vaſte. Les Apôtres & les premiers Chrétiens, qui, pour le bien de l'Egliſe, furent élevés en un inſtant par l'eſprit ſaint à la perfection de la foi & de la charité, démontrerent par eux-mêmes la poſſibilité de cet état de force & de paix intérieure. Il précéda le plus ſouvent, & accompagna toujours les agitations qu'éprouverent depuis quelques Saints, dont la foi & la charité n'eurent pas d'abord le même degré de perfection, & n'y parvinrent que peu-à-peu. Dieu ne permet pas que ceux qui ont confiance en lui ſoient tentés & éprouvés au delà des forces qu'il leur donne, parce qu'il les proportionne toujours aux tentations. Il conſerva ſouvent par miracle la ſanté de ceux dont les pieux excès l'avoient altérée, pour les juſtifier & prouver qu'ils avoient agi par une impreſſion ſecrete de ſa volonté.

La grandeur de leur foi, la convic-

tion qu'on reçoit ſans ceſſe en priant, la force infinie promiſe à la confiance, qui ne doute pas de l'exécution de cette promeſſe, les rendit & rendra toujours leurs imitateurs dépoſitaires de la Toute-Puiſſance, pour ce qui regarde leur ſalut. Les extrêmes même dans le bien ont été néceſſaires pour ſervir au développement de toutes les vertus; ils ſervent à encourager ceux qui ſont effrayés à la vue des travaux néceſſaires pour arriver à la perfection : l'exemple de ceux qui les ont ſi fort dévancés dans la cariere de la vertu, eſt bien propre à les animer. Ces modeles de ſainteté n'ont jamais manqués & ne manqueront jamais dans l'Egliſe catholique.

II.

LES auteurs du Livre *des Erreurs & de la Vérité*, & du *Tableau Naturel*, prétendent cependant que l'univers eſt privé de lumieres, & par conſéquent de vertus; la décadence des unes a ſuivi, pour me ſervir des expreſſions du dernier, la décadence des autres. Les hommes, diſent-ils, ſont réduits à chercher la parole

perdue. Il en eſt très-peu qui la trouvent après des efforts pénibles. Lorſqu'ils ſont arrivés à cet heureux terme, ils n'oſent la communiquer aux autres, & leur enſeignent qu'ils doivent la chercher eux-mêmes, & que cependant elle eſt au-deſſus de la portée du grand nombre. C'eſt à-peu-près comme ſi les Juifs ſe plaignoient que la parole de Dieu s'eſt perdue plusieurs ſiecles avant Jeſus-Chriſt ; que Dieu n'a plus parlé au monde depuis cette époque, parce qu'ils n'ont pas voulu entendre ſa voix de la bouche de Jeſus, ſon Fils unique ; les premiers ne veulent pas croire ce que cet homme-Dieu leur dit par ſon Egliſe, qu'il leur ordonne d'écouter comme s'il parloit lui-même.

Tel eſt donc le fruit des efforts de l'eſprit humain, le réſultat du prétendu ſiecle de lumieres, du concours de celles d'une multitude de ſavants de toutes les nations. L'ordre Maçonnique, il faut l'avouer, renferme aujourd'hui dans ſon ſein un très-grand nombre de gens diſtingués par leur naiſſance, leur fortune & leur éducation. Leur plan tend cependant à laiſſer la multitude privée de lumieres. Rien ne prouve mieux la néceſſité d'une ſeule autorité univerſelle pour fixer l'opinion publique, pour réunir les ſavants comme

les ignorants, dans la même façon de penser, & par conséquent de vouloir, sur ce qui a rapport au culte & à la morale, d'où dépendent l'ordre & le bien de la société. L'auteur du Livre *des Erreurs* prouve la nécessité d'un seul culte dirigé par un seul chef; il annonce qu'il connoît le véritable, & refuse de le nommer, sous le vain prétexte qu'il ne veut pas juger les cultes établis, & que ce n'est pas un homme qui doit le faire connoître à un autre homme, mais la cause intelligente. Il assure ses semblables qu'elle le leur fera connoître, comme à lui, d'une maniere qui ne leur laissera point de doutes, s'ils oublient leurs volontés & laissent agir en eux celle de cette cause, qui doit seule agir. Voilà, selon lui, tous les hommes obligés de devenir des Quakers, des Illuminés, sous peine d'être à jamais privés de lumiere & de vertus. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit sur les conséquences & les abus d'un systême aussi absurde.

Cet auteur ajoute, dans le même endroit, qu'ils doivent commencer par avoir une grande idée de cette cause & d'eux-mêmes, & s'assurer de la vérité par leur persévérance & par leurs efforts; mais

les artisans ont-ils du temps de reste pour persévérer ainsi dans cet état d'illumination ? A peine ont-ils celui de gagner une partie de leur nourriture ; mais les ignorants sont-ils capables de ces efforts qu'il exige, & de se mettre dans une disposition qui ne peut être comprise que par des esprits subtils, par des imaginations vives & exaltées ?

Que les membres des religions ou des sectes qui ne connoissent pas la vérité, la cherchent par-tout aux dépens de leur raison même & de leur santé ; qu'ils essaient de se mettre, pour la trouver, dans les états convulsifs des Trembleurs & des autres Illuminés ; qu'ils s'instruisent pour cet effet de toutes les connoissances des sociétés particulieres. Il n'y a rien là que de naturel ; ils sont bien obligés de chercher la vérité, puisqu'ils l'ont perdue. Ils devroient cependant s'instruire aussi de la doctrine de l'Eglise catholique, sur-tout ceux qui sont sortis de son sein ; mais comme ce seroit un moyen trop sûr & trop abrégé de connoître la vérité, soit prévention, soit défaut de sincérité dans le désir de la trouver ; c'est le seul moyen qu'ils ne mettent pas en usage : s'ils l'emploient, c'est superficiellement ; ils n'étudient la religion catholique que

dans les Livres qui dénaturent son enseignement, ainsi que celui de Swedenborg, qui lui font dire le contraire de ce qu'elle enseigne publiquement : elle n'est pas comme les autres, elle ne craint pas d'être approfondie ; c'est au contraire parce qu'on ne la connoît pas à fond, qu'on ne l'aime pas ; elle est, comme son auteur, d'une beauté ravissante, d'une perfection dont il n'est pas possible de se faire une idée exacte ; il est impossible de la bien connoître sans l'aimer sincérement, sans lui être soumis pour toujours, sans être prêt à sacrifier tout, sa vie même, pour donner des preuves de cet attachement & de cette soumission.

Ce n'est pas cette religion que méprisent, que détestent ses ennemis ; c'est un fantôme qu'ils lui substituent & qu'ils rendent ridicule, méprisable & odieux ; plusieurs de ceux même qui se disent ses enfants, ne la connoissent guere mieux ; ils en font leur jouet, un être sans puissance, afin de s'étourdir & de s'imaginer qu'ils peuvent lui désobéir impunément. Ce qui est plus incompréhensible encore, c'est que plusieurs de ceux qui font profession de la reconnoître pour la véritable, s'unissent à ces differentes sociétés

pour chercher les vérités religieuſes ailleurs que dans l'enſeignement de l'Egliſe.

Ils peuvent reconnoître avec ſes ennemis, que Dieu ne lui a pas donné pour la conduire des anges, mais des hommes ſujets aux mêmes foibleſſes qu'eux, & qui paroiſſent ſouvent plus grandes, parce qu'ils ſont placés ſur le chandelier. Pour les prémunir contre ce ſcandale, Jeſus a laiſſé le premier chef de l'Egliſe ſuccomber à la foibleſſe la plus humiliante, après avoir prédit ſa chûte, comme il a prédit les ſcandales que pouvoient donner ſes ſucceſſeurs, & les différentes erreurs qui s'éleveroient contre ſon Egliſe. *Opportet hæreſes eſſe neceſſe eſt ut veniant ſcandala.* Mais parce que quelques-uns s'écartent de la doctrine de Jeſus-Chriſt, s'enſuit-il qu'elle eſt perdue, qu'elle ne ſubſiſte plus? Non, ſans doute. L'enſeignement de la vérité ſe perpétue, & ſe perpétuera toujours dans la ſociété viſible des Chrétiens, compoſée de ceux qui ſont unis au chef viſible de cette ſociété. Le plus grand des malheurs & des ſcandales eſt de ſe ſéparer du chef, parce que c'eſt ſe ſéparer de la ſociété, qui lui ſera inſéparablement unie, & qui ne pourroit ſubſiſter ſans lui. Si ces Auteurs prétendent qu'ils ne ſont pas oppoſés à l'Egliſe catholique, qu'ils

le prouvent en écrivant pour la défendre, & pour donner à leurs passages cités une interprétation qui lui soit favorable.

Il n'y a que deux moyens de connoître la vérité, l'examen & l'autorité. Le plus grand nombre ne peut pas se livrer à la recherche de la vérité, par la voie longue & difficile de l'examen. Elle est impossible aux ignorants; on en convient dans toutes les religions. Il est nécessaire qu'ils se soumettent à l'autorité, qui doit être conforme à la vérité, pour ne pas les induire en erreur. La multitude ne pourroit juger de cette conformité, si cette autorité n'étoit reconnue pour celle qui enseigne la vérité, par ceux qui sont capables de se livrer à sa recherche. Une partie de ces derniers peut être exposée à se tromper : quel est celui d'entre eux dans ce siecle, ou même dans les siecles antérieurs, qui auroit assez d'orgueil pour préférer son opinion à celle des autres? Leur sécurité ne peut se trouver que dans l'accord & l'union de la façon de penser de plusieurs hommes éclairés & vertueux, non d'une nation ou d'un siecle, mais de toutes les nations & de tous les siecles. Le caractere de la vérité est & sera toujours d'être éternelle, de

précéder le temps, & de lui survivre. L'erreur, fruit des passions, change & passe avec elles, & ne peut être la même pour tous les siecles & par-tout.

Dès qu'il faut une autorité extérieure pour fixer la croyance, elle doit être la plus grande qu'il soit possible, & avoir reçu son pouvoir de Dieu même: si elle passe pour être bornée & purement humaine, les hommes ne s'y soumettront jamais dans le for intérieur, quand elle combattra leurs plaisirs. La politique seule indique, pour le bien de la société, la nécessité d'une autorité de cette espece; elle ne peut être mise en dépôt dans les mains d'un seul homme, puisqu'elle cesseroit avec lui, tandis qu'elle doit être permanente & perpétuelle. Elle doit donc être confiée à un corps toujours subsistant, dont les membres soient sans cesse remplacés. Il n'y a point d'union sans un point de réunion, point de corps sans chef. Un corps doit avoir un signe d'indication & de ralliement auquel on puisse le reconnoître. Il ne peut donc exister sans un chef visible, qui soit le centre d'où parte & où tende le mouvement de tous les membres. Ce corps, comme nous l'avons prouvé, pour avoir une autorité suffisante,

doit être reconnu par un grand nombre de gens éclairés & vertueux, de toutes les nations & de tous les siecles, pour celui qui a reçu son autorité de Dieu même.

12.

AUCUN corps sur la terre n'est revêtu d'une autorité qui réunisse ces deux caracteres, si ce n'est l'Eglise catholique. Elle est d'institution divine, fondée par Jesus-Christ, suivant l'accomplissement des prophéties, renouvellées d'âge en âge depuis le commencement du monde. Son fondateur est reconnu pour le Messie, le Verbe, l'Envoyé de Dieu, par tous les Chrétiens, de quelque secte qu'ils soient, par les Mahométants mêmes. Ces titres lui sont donnés avec ceux de Prophete & d'Apôtre dans plusieurs chapitres de l'Alcoran. Presque tous les peuples du monde professent le Christianisme ou le Mahométisme; ainsi l'autorité de Jesus-Christ est la plus grande qu'il soit possible d'employer sur la terre. Elle est celle de l'Envoyé de Dieu, celle de Dieu même qui l'en a revêtu.

Ses titres ont été suffisants pour le faire reconnoître par toutes les nations ; elles s'accordent à condamner l'obstination des Juifs, dont l'aveuglement ne leur permet pas de voir ce qui frappe l'univers entier ; que tous les caracteres du Messie, tracés dans leurs livres, conviennent à Jesus-Christ. Pour s'assurer, même d'une maniere naturelle, de ce qu'il a dit, sans se tromper, il faut remonter jusqu'aux temps où il vivoit, par le secours d'une tradition non interrompue ; elle doit réunir les sentiments des Chrétiens de tous lieux & de tous les temps, afin d'éviter les erreurs qu'auroient introduits les préjugés particuliers, de quelque nation, ou de quelque siecle ; c'est la premiere regle que nous avons établie, & qui ne peut souffrir de difficulté.

La tradition qui porte ce caractere est celle de l'Eglise catholique ; toutes les autres se sont évidemment écartées de celle qui étoit reçue dans leur siecle, sous prétexte d'y faire des changements & des réformes, en supposant qu'il s'y étoit glissé des erreurs ; ce que Dieu ne pouvoit pas avoir permis après sa promesse. L'Eglise catholique est la seule qui ait toujours enseigné ce qui étoit enseigné par toute

la terre, & par conſéquent ce qui l'avoit été par Jeſus-Chriſt & par ſes Diſciples. Toutes les fois qu'il s'eſt formé quelque Egliſe nouvelle, ç'a été une nation ou une Egliſe particuliere qui s'eſt ſéparée de l'Egliſe univerſelle par des ſentiments nouveaux, contraires à ceux de toutes les autres Egliſes. L'Arianiſme s'eſt répandu parmi pluſieurs nations; mais la Providence a renverſé cette héréſie redoutable. Elle eſt anéantie, & ne peut plus entrer dans la chaîne de la tradition qui s'eſt perpétuée juſqu'à nous. Le ſchiſme des Grecs eſt une prétendue réforme; on connoît l'époque où ils ſe ſont ſéparés de l'Egliſe catholique : il eſt d'ailleurs borné, comme il a été prédit, à une partie de la terre; & Dieu n'a pas permis que ſes ſectateurs portaſſent leurs erreurs dans les autres parties du monde, fiſſent des proſélytes, & que leur Egliſe pût avoir le caractere d'Egliſe univerſelle répandue par toute la terre. Il étoit d'ailleurs néceſſaire qu'ils fuſſent conſervés comme les Juifs, pour que des mains, non ſuſpectes aux ennemis de l'Egliſe catholique, puſſent leur tranſmettre la plus grande partie de ſes traditions, tant ſur ce qui a précédé, que ſur ce qui a ſuivi Jeſus-Chriſt.

Les héréſies de Luther & de Calvin, nées dans ces derniers temps, ſont répandues dans un plus grand nombre de nations ; mais elles renferment des variations innombrables, comme l'a prouvé le grand Boſſuet. Ces hérétiques ſont diviſés en une ſi grande multitude de ſectes différentes, qu'ils ſeroient très-embarraſſés de rendre compte de leur foi. Chaque membre ſavant de chacune de ces ſectes, a ſa foi particuliere, qu'il réforme à meſure qu'il avance en âge, qu'il change d'idées ou de paſſions. Les Miniſtres ni les Synodes ne peuvent pas trouver à redire à tous ces changements particuliers dans la foi, puiſque le premier principe de la réforme générale eſt que chacun eſt libre d'interpréter l'écriture ſainte ſuivant ſes lumieres. Non-ſeulement les particuliers de chaque ſecte, mais ceux de chaque génération, ont le même droit, & en uſent très-librement. Quelque extrordinaires & deſtructeurs que ſoient les principes de Swedenborg, les Miniſtres ſe ſont contentés de les condamner en ſecret, & n'ont pas pu porter contre eux un jugement juridique de condamnation. Ces ſortes de jugements étoient encore en uſage peu de temps après Luther & Calvin, où les Réformés

ne pouvoient pas être encore ſi prodigieuſement diviſés d'opinion : mais aujourd'hui cela ſeroit impoſſible ; auſſi ne ſe trouve-t-il pas un ſeul Réformé dans l'univers qui ait conſervé en entier la profeſſion de foi de ces premiers Réformateurs.

Au milieu de toutes ces diviſions & variations dans la foi, le peuple que croit-il ? Une partie de la morale de l'Egliſe catholique. Leurs Docteurs la prêchent ; mais ils ont le pouvoir d'en diſpenſer comme bon leur ſemble, ſans aucunes bornes, puiſqu'ils ne reconnoiſſent aucune autorité qui puiſſe en mettre. Si la multitude a conſenti de ſe ſoumettre à ceux qui varioient ſur le dogme, c'eſt parce qu'elle ſe réſervoit ainſi le pouvoir de varier ſur la morale au gré de ſes intérêts & de ſes plaiſirs. Ce motif a le plus contribué, du moins implicitement, à lui faire ſecouer le joug inflexible de l'autorité de l'Egliſe.

Leurs opinions ſont ſi contraires à la tradition univerſellement reçue, qu'elles s'écartent viſiblement de cette tradition. Tous ces ſectaires en conviennent avec l'Auteur du *Tableau naturel*. Ils ſe font gloire d'avoir abandonné, comme lui, la tradition de tous les ſiecles qui les ont précédés, ſous prétexte qu'elle étoit cor-

rompue, & d'avoir cherché dans les trois premiers siecles des traces de celle qu'ils y substituent. Ils les regardent comme vraies, tandis que les Catholiques trouvent fausses & contraires à l'usage des premiers siecles, les professions de foi de leurs Synodes ; elles different autant & plus entr'elles, qu'elles ne sont différentes de la tradition catholique ; ce qui démontre évidemment leur fausseté. L'incertitude où ils sont aujourd'hui, la difficulté peut-être insurmontable qu'ils trouveroient à renoncer chacun à leurs différentes opinions, pour se réunir & rédiger une profession de foi particuliere, même pour chaque nation, prouvent bien mieux encore leurs erreurs. La vérité ne peut pas être en contradiction avec elle-même. Il s'en trouveroit très-peu qui pussent signer sincérement ces professions de foi ; la politique, la honte de paroître si discordants les y détermineroient, & non la conviction.

Comment n'ont-ils pas vu ? comment ne voient-ils pas encore qu'aucune des sectes séparées de l'Eglise catholique ne peut être la véritable Eglise, puisque son caractere est d'être indéfectible, de n'avoir jamais cessé, de n'avoir jamais enseigné

l'erreur ? Ces réformes affoibliffent, non-feulement l'autorité néceffaire pour conduire le peuple dans les différents états où elles font établies, elles détruifent entiérement toute autorité fpirituelle ; elles mettent chacun de ceux qui compofent les différentes fectes dans la néceffité d'examiner fi les Réformateurs ne fe trompent pas eux-mêmes : il eft tout naturel de le croire, car il n'eft pas raifonnable de fuppofer que tous les Catholiques répandus par toute la terre, fe foient trompés depuis Jefus-Chrift ; il en faudroit des preuves évidentes & à la portée de ignorants ; il faudroit encore leur donner le temps qu'ils n'ont pas pour les approfondir, leur apprendre à lire pour s'inftruire des faits hiftoriques, les comparer & en porter un jugement conforme à la faine critique. Comme cela n'eft pas poffible, il ne l'eft pas que Dieu ait permis que fon Eglife fe foit trompée, puifqu'elle étoit néceffaire pour conduire la multitude ; elle n'a d'autre moyen de connoître la parole de Dieu, & elle ne peut s'en rapporter qu'à une autorité fondée par Jefus-Chrift même, & qui ait toujours fubfifté depuis ; autrement, fi cette Eglife avoit erré, il ne pourroit lui imputer cette erreur

invincible ; il n'y auroit point de parti plur sûr pour être excusable à ses yeux, que de continuer à se soumettre à cette Eglise revêtue de son autorité, qui a commencé depuis sa résurrection, & qui dure encore. Les Réformés en conviennent, en avouant que les Catholiques peuvent être sauvés.

Pourquoi donc les Réformateurs ont-ils entrepris de semer le trouble dans les esprits, sur-tout dans ceux de la multitude, qu'ils reconnoissent eux-mêmes incapables d'entrer dans cet examen ? Ils exigent qu'elle s'en rapporte à l'autorité particuliere de quelques hommes, qui ont la présomption de se croire plus éclairés que tous le Catholiques. Au lieu que parmi ces derniers elle ne se soumet qu'à l'autorité de tous les siecles réunis, pour lui transmettre la parole de Jesus-Christ. Inutilement, dira-t-on aux Catholiques illitérés : votre Eglise est dans l'erreur depuis quatorze siecles. Ils répondront toujours victorieusement, aux Réformateurs : c'est un grand préjugé pour elle, que vous ne vous soyez apperçu de cette erreur, qu'après quatorze siecles, que vos peres, vos prédécesseurs aient été Catholiques comme nous. S'il y avoit eu

pour lors les erreurs que vous dites, ils s'en seroient apperçus comme vous ; leur opinion auroit été constamment suivie depuis Jesus-Christ ; en sorte que votre Eglise dureroit depuis cette époque. Elle n'auroit donc pas été dans le cas d'être réformée ; elle seroit l'Eglise catholique, & n'auroit fait alors aucune réforme. L'Eglise universelle, qui a toujours subsisté, est certainement la véritable.

Dieu ne nous a pas donné d'autre lumiere pour en juger ; & comme sa bonté nous en a surement donné de suffisantes pour ne pas nous tromper, & pour voir la vérité, notre jugement est véritable, & le vôtre est faux. La multitude qui vous suit, est conséquemment dans l'erreur. Les prétendues vérités que vous voyez n'étoient pas faites pour elle ; Dieu lui avoit ordonné de suivre celle que nous voyons, & de raisonner comme nous ; elle lui désobéit en croyant ce que vous lui prescrivez. Si vous êtes conséquents & de bonne foi, vous êtes obligés, en conscience, de prêcher au peuple, que vous avez induit en erreur jusqu'ici, cette vérité, qui est à sa portée.

Dès que Jesus-Christ est l'Envoyé de

Dieu, comme vous en convenez, nos ancêtres qui vivoient de son temps, ont dû croire ce que leur disoient, de sa part, ses Apôtres & ses Disciples, & par conséquent leur obéir & à leurs successeurs, que vous dites avoir encore enseigné la vérité pendant les trois premiers siecles : si vous aviez vécus, comme tant d'autres hérétiques, sur la fin du second siecle, & si vous aviez dit à nos peres dans la foi, que l'Eglise, qui avoit alors pour chefs les successeurs des Apôtres, se trompoit, ils n'auroient pas dû le croire, de votre aveu, sans être obligés d'entrer dans l'examen de vos assertions : & comment pourriez-vous exiger que de pauvres artisans illitérés fissent cet examen ? Nous devons donc encore moins vous croire aujourd'hui, puisqu'il nous seroit bien plus impossible de le faire après dix-sept siecles.

Vous ne pouvez pas avoir la vérité de votre côté. Dieu veut nous sauver tout aussi bien que vous, & vous aurez beau vouloir promettre le salut à tous sans exception, quelle que soit leur croyance, nous ne pouvons pas vous croire. On ne peut y parvenir sans faire le bien, & il ne peut pas être contraire à la vérité. Par exemple, si par une doctrine la calomnie

étoit permiſe, & que par l'autre elle fût défendue, diriez-vous que toutes les deux conduiſent également au ſalut ? Il n'y a ſans doute que la derniere, parce qu'elle ſeule eſt conforme à la vérité. Dès que Dieu veut nous ſauver, & qu'il ne nous a donné d'autre moyen de connoître la vérité, que celui d'obéir à l'Egliſe catholique, il eſt impoſſible qu'elle autoriſe la calomnie, & qu'elle enſeigne aucune autre erreur ; Dieu eſt trop juſte pour le permettre ; & dès qu'elle ne peut pas l'enſeigner, tout ce que vous dites eſt contraire à la volonté de Dieu, qui ne vous pardonnera pas de lui déſobéir de propos délibéré. Ne nous citez pas les Idolâtres qui ſuivent une autorité ; elle n'eſt pas établie, comme la nôtre, par Jeſus-Chriſt, auquel vous ordonnez d'obéir.

Il n'eſt pas poſſible de répondre à ces raiſonnements du peuple ; mais ils acquierent une bien plus grande force par la parole de Jeſus-Chriſt même qui les a confirmés, & qui a poſitivement ordonné d'obéir aux Apôtres & à leurs ſucceſſeurs. Celui qui m'écoute, leur dit-il, écoute Dieu même qui m'a envoyé, *qui me audit, audit eum, qui miſit me :* être attentif & docile

à ce que vous dites de ma part, c'eſt être attentif & docile à ce que je dis moi-même, *qui vos audit, me audit;* ou, ce qui eſt la même choſe, en vous obéiſſant on fait ma volonté. Pour faire connoître la ſeule Egliſe véritable, il lui a donné pour chef Saint Pierre & ſes ſucceſſeurs, & a promis qu'elle ſubſiſteroit ſans interruption juſqu'à la fin des ſiecles. Le Pape, chef de l'Egliſe catholique, eſt ſur la terre le ſeul chef ſpirituel qui ſoit ſucceſſeur de Saint Pierre; aucun autre n'oſe s'attribuer cette belle prérogative; Dieu ne l'a pas permis. Cette Egliſe eſt donc la ſeule qui ait été fondée ſur Pierre par Jeſus-Chriſt, la ſeule véritable qui ait reçu de Dieu l'autorité ſuffiſante pour fixer l'incertitude des opinions humaines. La lumiere de la lune (qui eſt la figure de l'Egliſe), ſera comme celle du ſoleil, dit Iſaïe, ch. 30, ℣. 26. Elle ne diminuera point, 60, 20.

Les Franc-Maçons adoptent l'Evangile, ſur lequel ils prêtent en vain une multitude de ſerments, ſans cauſe ni autorité ſuffiſante. Or, ſuivant ce livre divin, Jeſus-Chriſt dit au chef de ſes Apôtres, vous êtes Pierre, & ſur cette pierre j'établirai mon Egliſe; c'eſt-à-dire, une ſo-

ciété

ciété composée de ceux qui croiront en moi dans toutes les parties du monde, qui reconnoîtront pour ses chefs visibles Pierre & ses successeurs. Les puissances de l'Enfer ne prévaudront point contr'elle. Je la soutiendrai & la défendrai contre tous ses ennemis ; je serai toujours avec elle, néanmoins d'une maniere invisible, jusqu'à la fin des temps.

Aucun corps, aucune société civile, politique ou religieuse, ne peut exister sans chef. Les Franc-Maçons en conviennent, puisqu'ils élisent un Grand-Maître. La société fondée par Jesus-Christ doit être une société visible ; elle a dû l'être toujours, autrement elle auroit été nulle & comme sans existence pour le grand nombre ; les puissances de l'Enfer auroient prévalues contr'elle, en la forçant d'être invisible & cachée, d'être inutile à ses membres. Elle ne seroit plus si elle n'avoit point de chef. De qui la composeriez-vous dans cette supposition ? De ceux qui se disent Chrétiens. En quoi seroient-ils donc associés ? En ce qu'ils se réuniroient à croire en Jesus-Christ ; mais ils attacheroient quelqu'idée à cette croyance ; il faudroit un corps de doctrine, & bientôt ils se diviseroient en une multi-

tude de sociétés, qui chacune choisiroit le chef dont l'opinion lui plairoit, pour le quitter de même, se réunir à d'autres, se multiplier, se diviser, & se subdiviser à l'infini. Malgré leurs efforts pour se former une doctrine stable, dit l'Auteur du livre *des Erreurs*, ils ne peuvent jamais y parvenir.... ; ils n'ont ni la regle, ni la preuve du vrai.

Toutes ces sociétés ne feroient pas une seule société. Quelle seroit celle fondée par Jesus-Christ ? Loin d'être unies par la même façon de penser & de vouloir, elles ne pourroient se supporter les unes & les autres ; elles se détesteroient & se persécuteroient, parce qu'elles seroient d'autant moins disposées à s'aimer, c'est-à-dire, à se plaire dans leur façon de penser réciproque, à vouloir de même, que leurs opinions seroient moins rapprochées. Les volontés sont conformes aux sentiments, & l'union des cœurs ne peut subsister sans celle des esprits. Si, dans le nombre des sociétés qui se disent chrétiennes, il en est qui se supportent, c'est parce qu'elles ont intérêt de se réunir contre la seule véritable, qui les détruit successivement, la vérité étant nécessairement incompatible avec l'erreur ; il est d'ailleurs conséquent que celles-là se tolerent respectivement, puisqu'elles ne sont pas assurées de

la vérité de leurs opinions. Elles leur sont très-indifférentes dans tous les cas où elles ne sont pas utiles à la conservation & à la défense de leurs intérêts ou de leurs plaisirs.

Puisque le grand nombre est incapable d'interpréter la parole de Jesus-Christ, il est indispensable de recourir à l'autorité ; elle doit captiver les savants comme les ignorants. Or, parmi tous les peuples du monde, on chercheroit en vain une autorité respectée dans tous les lieux & dans tous les siecles, autant que l'Eglise catholique. A ne la considérer même qu'humainement parlant, elle est donc la seule capable de diriger & de soumettre la raison humaine ; autrement la Providence auroit donné à tous les hommes le plus ardent désir de connoître la vérité, & leur en auroit ôté tous les moyens, ou plutôt ils se les ôteroient eux-mêmes, en refusant de se réunir & de s'accorder sur le choix d'une autorité visible. L'Eglise catholique a perdu sans doute de son autorité parmi plusieurs nations ; mais elle conserve encore au milieu d'elles beaucoup de zélés & de vertueux partisans ; mais elle a fait la conquête de plusieurs nations nouvelles, & son autorité se trouve encore infiniment plus considéra-

ble qu'aucune autre. Citez-en une qui, comme elle, ait été reconnue dans tous les ſiecles, & qui ait même une autorité, je ne dis pas beaucoup moindre, mais réelle; toutes ces ſectes ſont autant d'Egliſes ſéparées, & aucune de ces Egliſes n'a d'autorité ſur ſes membres. Ils ont chacun leur façon de penſer particuliere, & ne ſont ſoumis à aucunes déciſions; auſſi n'en donnent-elles que pour la police civile & temporelle. Dès qu'il n'y a point de ſoumiſſion ſpirituelle, il n'y a point d'autorité ſpirituelle.

Jeſus-Chriſt paroît évidemment aux ennemis même de l'Egliſe, avoir été envoyé par Dieu pour éclairer le monde, pour fixer les incertitudes de la raiſon humaine. La miſſion de Pierre, des pauvres Apôtres, ſes coopérateurs & de ſes ſucceſſeurs, l'établiſſement de l'Egliſe & de la religion par toute la terre, ſans employer la violence, ſont reconnus pour être l'ouvrage de Dieu. Il s'eſt accompli, comme il avoit été prédit, ſans aucuns moyens humains, & malgré tous les obſtacles que lui ont oppoſés les puiſſances terreſtres & infernales. Jeſus a exécuté ſa promeſſe, en la protégeant pour ſon établiſſement; peut-on douter qu'il ne l'exécute pour ſa durée?

Il a promis d'empêcher qu'elle enſeigne l'erreur dans ſes déciſions publiques, & rien ne lui eſt plus aiſé, puiſqu'il eſt le maître des événements, & qu'il peut éloigner les déciſions, juſqu'à ce qu'il voie les eſprits diſpoſés à juger ſuivant la vérité. Il eſt auſſi le maître des eſprits & des cœurs, & peut faire parler conformément à la vérité, ceux-mêmes qui ne l'aimeroient pas, & qui ne ſe détermineroient à parler ainſi que par des motifs humains.

S'il étoit poſſible que l'Egliſe enſeignât l'erreur, Dieu ne pourroit pas l'imputer à ceux qui croiroient ce qu'elle leur enſeigne, je le répete, & cette aſſertion eſt adoptée par ſes ennemis mêmes, tandis que les Catholiques ſont convaincus que ceux qui ne ſont pas ſoumis à ſes déciſions ſont coupables, & ne peuvent être ſauvés. Cette obéiſſance eſt donc le parti le plus ſûr, & par conſéquent celui que la prudence, dirigée par la raiſon de Dieu, ordonne de ſuivre. Quel compte terrible n'auront pas à rendre ceux qui en détournent les hommes, en leur ôtant ou ſeulement en affoibliſſant la confiance qu'ils doivent avoir dans la ſeule autorité, dont les déciſions puiſſent les juſtifier aux yeux de Dieu.

13.

Ces décisions sont conformes à la doctrine de Jesus-Christ, qui est celle donnée aux auteurs du genre humain, que les enfants de Dieu ont suivie avant & depuis le déluge. Il n'est pas venu, dit-il, détruire la loi, mais l'accomplir; *non veni solvere legem sed adimplere;* en sorte que l'enseignement de Jesus-Christ, suivi dans l'Eglise catholique, est le même, quant au dogme & à la morale, que celui de Moïse, qui l'avoit donné aux Juifs en publiant la loi que Jesus a confirmée. Il en a fait connoître, il est vrai, d'une maniere plus claire le sens spirituel que les Juifs charnels, comme tous les autres hommes qui méritent cette qualification, ont toujours rejeté, pour s'en tenir servilement à la lettre, ou pour l'interpréter comme il leur plaît; il a seulement supprimé toutes les cérémonies figuratives de ses mysteres, parce qu'elles n'étoient plus nécessaires après leur accomplissement, & les loix politiques qui n'avoient été portées que pour conserver en corps la nation Juive,

& la séparer des autres. Cette loi divine fut conservée par tradition par ceux qui craignoient de déplaire à Dieu en la violant, qui désiroient de lui plaire en s'y conformant, & en la transmettant à leurs descendants. Les Hébreux ne l'avoient pas entiérement oubliée, quoiqu'ils fussent distraits par les ouvrages excessifs dont ils étoient accablés pendant leur captivité en Egypte; aussi ne craignirent-ils pas de désobéir aux Souverains, qui leur en défendoient l'exercice, pour obéir à Moïse qui le leur prescrivoit au nom de Dieu, & qui leur donnoit des preuves assurées de sa mission.

Cette loi fut défigurée malheureusement par le grand nombre des hommes qui perdirent la crainte de Dieu, parce qu'il en est peu qui veuillent se priver des plaisirs, lors même que la raison l'ordonne; la plupart sont dans une disposition semblable à celle où se trouvoient les Juifs en Egypte. Esclaves des plaisirs, de l'intérêt, de l'opinion, du respect humain, ils sont trop occupés & trop distraits par tout ce que ces tyrans exigent d'eux, pour rentrer sérieusement en eux-mêmes, & pour voir la vérité sans nuages, sans préventions ou préjugés.

Il eſt néceſſaire que Dieu la leur faſſe connoître d'une maniere extérieure, ſenſible, ſûre & fixe, par la voix de l'autorité. S'ils étoient humbles, ils feroient les premiers à ſe défier de leurs jugements, & à reconnoître qu'il leur eſt impoſſible d'en porter un ſain & vrai, lorſqu'il s'agit de prononcer contre ces maîtres impérieux auxquels ils ſont aſſervis. Ils ſe défieroient de toute autorité qui leur parle en leur faveur, pour ne ſe ſoumettre qu'à celle qui leur a dans tous les temps déclaré une guerre implacable, comme à celle qui doit voir plus clair, puiſqu'étant indépendante de leur tyrannie, elle eſt libre de prendre le parti de la vérité.

Ils reconnoîtroient que la loi naturelle eût été dénaturée pendant le cours de tant de ſiecles, ſi une autorité reſpectable & ſûre n'en eût conſervé fidellement, dans tous les âges, le dépôt où ont puiſé les Légiſlateurs de toutes les nations; qu'elle réſide dans l'Egliſe catholique à qui elle a été confiée par Jeſus-Chriſt, qui l'a retirée de l'Egliſe judaïque. Celle-ci devoit perdre l'intelligence & l'autorité par ſa diſperſion, qui a produit l'effet d'une deſtruction, puiſqu'elle a pour toujours anéanti le corps de ſes Paſteurs, préſidé par un chef, dépoſitaire de cette autorité,

pour y ſubſtituer le corps des Paſteurs catholiques.

L'enſeignement de l'Egliſe catholique n'eſt autre que celui de la raiſon, perfectionnée par le Chriſtianiſme que cherchent les Franc-Maçons. Il eſt conforme à la loi donnée au premier homme par Dieu même, tranſmiſe à ſes deſcendants, & par eux à Moïſe, publiée de nouveau par celui-ci, conſervée par le peuple Juif, confirmée par des merveilles ſans nombre dans tous les ſiecles, donnée aux Chrétiens par Jeſus-Chriſt, & confiée à ſon Egliſe. Il ne l'a pas gravée ſur la pierre, comme lorſque Dieu la donna aux Juifs par le miniſtere de Moïſe, au milieu des tonnerres & des éclairs qui les firent trembler, pour ſignifier qu'elle étoit alors la loi de la crainte ; il l'a gravée dans les cœurs, en la faiſant aimer, pour montrer qu'elle eſt devenue par lui la loi de grace & d'amour. Cette merveille étoit réſervée à celui qui avoit été annoncé comme le principe & la fin de la révélation & de la loi, par tant de prophéties, par tous les faits de la nation Juive, & par une multitude d'autres. Il a été promis au premier homme ; en ſorte que la révélation, au moins implicite des myſ-

teres de la Religion chrétienne, a eu lieu dès le commencement, & en même temps que l'enſeignement, ſoit intérieur, ſoit extérieur de la loi naturelle & de la morale, dont ils ſont la ſanction & le fondement.

Dieu n'auroit-il pris tant de ſoin de conſerver & perpétuer, par des miracles continuels, la révélation, que pour l'abandonner enſuite au ſort de tous les autres faits anciens du genre humain, qui ſont enveloppés dans la nuit de l'erreur & des temps? Il avoit établi chez les Juifs un corps dépoſitaire de la révélation & du culte judaïque, qu'il devoit abroger: n'avoit-il pas plus de raiſons pour fonder une Egliſe qui pût diriger le culte nouveau, qu'il ſubſtituoit à l'ancien pour toujours, & perpétuer cette révélation, en en tranſmettant tous les faits, d'une maniere ſûre & infaillible, à la poſtérité la plus reculée? L'Egliſe, ſon épouſe chérie, à la ſollicitude de laquelle il devoit confier ce culte, & le ſacrifice ineffable qui en eſt le fondement, a été figurée dans toutes les cérémonies de l'ancien, annoncée par les Prophetes, par lui-même, comme devant réunir toutes les nations, & durer juſqu'à la fin du monde:

il doit donc la rendre viſible en tout temps, pour qu'il ſoit poſſible de juger de l'accompliſſement des prophéties à cet égard. Les Juifs, comme il eſt prédit, doivent ſe réunir un jour à cette Egliſe, & il doit leur être poſſible de ſavoir où elle eſt, de connoître celle de toutes les ſociétés chrétiennes qui eſt la véritable; celle qui interprete ſa parole de la maniere la plus conforme à ſa volonté. Quelle eſt celle de toutes les ſectes ſéparées de l'Egliſe catholique, qui oſeroit eſpérer d'avoir ſur elle la préférence ? Quel corps de doctrine auroient-elles à préſenter à la nation Juive ?

Les Apôtres & les Diſciples de Jeſus-Chriſt commencerent la formation de cette Egliſe, puiſqu'ils s'aſſemblerent en corps, reconnurent un chef, & donnerent des déciſions; ils aſſurerent que l'écriture ſainte ne pouvoit pas être interprétée avec vérité par chaque Chrétien, mais par le corps des Paſteurs; que Jeſus-Chriſt dirigeoit leurs déciſions par ſon Eſprit ſaint ſuivant ſa promeſſe; ils publierent des décrets comme venant d'eux & de lui, *viſum eſt Spirituis ſancto & nobis*. Ils prirent les mêmes précautions pour l'avenir; ils ordonnerent aux Paſteurs de

continuer de reconnoître pour chef le ſucceſſeur de St. Pierre, & à tous les membres de l'Egliſe d'exécuter les ordonnances des Paſteurs réunis à ce chef.

Cet ordre & cette ſoumiſſion ont continués d'avoir lieu juſqu'à ce jour ; de quel droit prétend-on qu'ils n'ont enſeigné la vérité que pendant les trois premiers ſiecles, & qu'ils ſe ſont enſuite trompés ? Jeſus-Chriſt & les Apôtres ont-ils dit de ne leur obéir que pendant trois ſiecles ? N'ont-ils pas ordonné de continuer cette obéiſſance juſqu'à la fin du monde ? Ou les Chrétiens n'ont jamais été tenus d'obéir même un ſeul jour après la mort de Jeſus-Chriſt, ou ils y ſont obligés pour toujours, il n'y a pas de milieu. Les Evangiles, les Ecrits des Apôtres & des Peres, ne recommandent rien tant que cette obéiſſance perpétuelle ; ils confirment la prédiction de Jeſus-Chriſt, & aſſurent que l'Egliſe univerſelle ſubſiſtera toujours, & qu'elle a pour chef l'Evêque de Rome, qu'ils s'accordent tous à reconnoître en cette qualité.

Eſt ce à de ſimples particuliers à juger au dix-ſeptieme ſiecle, ſi trois ſiecles après les Apôtres, les Paſteurs de l'Egliſe réunis à ſon chef, ſe ſont écartés de la

doctrine de Jesus-Christ ? Est-il possible à l'esprit de l'homme de ne pas errer, en voulant renverser une tradition aussi ancienne & aussi respectable, de remonter dans l'origine des siecles, de percer les nuages de l'histoire ? N'est-il pas plus raisonnable de continuer d'obéir à l'Eglise, suivant le précepte de Jesus-Christ ? N'est-ce pas s'en écarter visiblement, que de suivre des Pasteurs égarés & dispersés, comme ceux des Juifs, puisque, comme eux, ils n'ont plus de chef ? Il est évident qu'en supposant vrais les livres des Juifs, ils doivent reconnoître Jesus-Christ pour le Messie ; mais il ne l'est pas moins qu'en croyant à l'Evangile comme les Hérétiques, ils doivent avouer qu'il y a dans l'univers une seule Eglise visible fondée par Jesus-Christ, & ayant pour chef le successeur de S. Pierre. La supposition de sa défectibilité, de sa disparition est contraire à l'Evangile, & même à la raison.

Jesus-Christ, le plus raisonnable, le plus prudent & le plus éclairé des Législateurs, de l'aveu même de ses ennemis, n'ignoroit pas que les pauvres, les ignorants ne peuvent s'instruire par eux-mêmes ; il n'avoit rien tant à cœur que leur

instruction, comme il paroît par l'Evangile; il savoit qu'ils ne pouvoient la recevoir que par le moyen d'un corps visible revêtu de l'autorité suffisante; s'il n'avoit pas établi ce corps, tandis que tous les Législateurs les moins éclairés ont fait de semblables établissements, il ne mériteroit pas les éloges de ses adversaires; ceux d'entr'eux qui nient que Jesus-Christ a fondé une Eglise, conviennent cependant que la multitude n'a pas tous les secours pour voir la vérité & la suivre, comme ils l'y obligent; & qu'elle auroit ces secours, si Dieu avoit établi un corps semblable, l'avoit revêtu de sa puissance, lui avoit conservé la prudence & la lumiere nécessaires pour ne pas se tromper. Ils avouent en même temps que Dieu est bon, & ne peut pas punir la multitude, si elle n'a pas eu les lumieres nécessaires. Cependant ils soutiennent que les crimes qui troublent la société, méritent d'être punis dans l'autre monde, sur-tout lorsqu'ils n'ont pu l'être dans celui-ci, parce qu'ils étoient secrets. Il faut donc des passions ou des préjugés bien forts pour les aveugler, & ne pas leur permettre de voir que Dieu a établi un corps de cette nature sur la terre, dès qu'il a cessé d'ins-

truire les hommes directement par lui-même, puiſqu'il étoit de ſa bonté de faire cet établiſſement.

Ceux qui refuſent d'en convenir, ſont obligés, lorſqu'ils ſont conſéquents, de ſoutenir, comme SWedenborg & les Auteurs des Livres des *Erreurs* & du *Tableau naturel*, que Dieu eſt obligé de parler à tous les hommes, directement par lui-même, d'une maniere viſible, lorſqu'ils veulent le conſulter. Nous avons démontré, ſuivant l'aveu de Swedenborg, les dangers de cette opinion, & qu'il eſt impoſſible de la concilier avec la liberté; qu'il doit donc y avoir un ſeul corps dépoſitaire de la parole & de l'autorité de Dieu même, pour inſtruire la multitude & les ſavants par une ſuite néceſſaire. Leur ſoumiſſion fait la ſécurité de la multitude, & lui prouve la miſſion divine de ce corps. Ces arguments ont la même force contre ceux qui conviennent de la formation de l'Egliſe; mais qui ſoutiennent qu'elle n'a duré que trois ſiecles; que depuis cette époque, elle ne ſubſiſte plus que d'une maniere inviſible & inutile au grand nombre, & que Dieu doit en conſéquence l'inſtruire directement; auſſi tolerent-ils tout les genres d'illumination, dans l'eſpérance qu'il s'en rencontrera

quelqu'un qui leur fera retrouver la parole de Dieu, ses instructions perdues depuis long temps.

Ce systême est encore plus inconséquent que celui des premiers ; car s'ils anéantissent la bonté de Dieu, en niant qu'il ait suffisamment pourvu à l'instruction de la multitude, les derniers rejettent en même temps, & sa puissance, & sa bonté, en affirmant qu'il n'y a pourvu que pendant trois siecles. S'il l'a jugé nécessaire pendant ce temps, il a reconnu sa nécessité perpétuelle ; il n'a donc pas eu le pouvoir ou la bonté de le faire, s'il ne l'a pas fait. On objecteroit en vain que ce corps n'est pas reconnu par-tout, & qu'il n'est pas utile à tous ; c'est alors la faute des hommes, & non pas celle de Dieu ; ce sont leurs plaisirs qui les portent à rejeter ce qui les condamne, & telle est la principale raison qui a empêché que toute la terre n'ait reconnu ce corps. Le soleil éclaire l'univers : osera-t-on dire que Dieu n'a pas suffisamment pourvu, par ce moyen, à éclairer ceux qui ferment les yeux, & qui vont ou restent dans des lieux inaccessible à la lumiere, pour ne pas la voir ; qu'il devoit en établir un autre, pour leur ouvrir les yeux, ou les tirer

de leurs retraites malgré eux ? Mais la liberté nécessaire à leur perfection & à leur bonheur ne subsisteroit plus. Dieu a sans doute fait assez de miracles pour conserver avant Jesus-Christ la lumiere de l'ancien Testament, en la préservant, d'une maniere naturellement impossible, du chaos où sont tombées toutes les lumieres historiques de ces temps reculés, & la répandant par-tout avec ce livre divin ; il en a fait assez pour porter rapidement, & dans l'espace de quelques années, la lumiere du nouveau Testament par toute la terre. On trouve par-tout des traces de ces deux lumieres que les hommes ont rejetées plutôt ou plus tard dans différents coins de la terre, selon qu'ils étoient plus ou moins esclaves de leurs plaisirs.

La même objection subsisteroit pour les pays même chrétiens ; combien cette lumiere n'y est-elle pas obscurcie ! Elle l'est au point que ses adversaires pensent qu'elle a été entiérement éteinte & perdue, & qu'ils la cherchent. L'Eglise catholique elle-même n'a que peu de membres qui veuillent ouvrir les yeux à la vérité. Sa lumiere divine existe-t-elle moins ? N'est-elle même pas plus vive & plus épurée

que jamais ? Toutes les erreurs, tous les ſcandales qu'elle a ſurmontés, & ſur leſquels elle brille, lui donnent en quelque ſorte un nouvel éclat, ou font mieux ſortir ſa lumiere, parce qu'ils ſont l'effet des ombres ſur un tableau. Semblable à l'eſprit de Dieu, qui étoit porté ſur les eaux, l'Egliſe réfléchit par-tout la lumiere & le feu du ſoleil de juſtice, la foi & la charité. Eſt-ce, encore une fois, la faute de Dieu, ſi les ténebres ſont encore ſur la terre, même au centre de cette divine lumiere, s'il y a ſi peu de foi, ſi peu de charité ? Cet état a été prédit. *Putas inveniet fidem in terra ? Refrigeſcet charitas multorum.*

Les uns diſent que l'établiſſement de l'Egliſe eſt le fruit de la politique humaine, mais qu'il eſt néceſſaire ; & même que pour contenir le peuple & les maîtres de la terre, il faut laiſſer croire qu'il eſt divin. Ils entreprennent cependant, contre leur aveu, d'affoiblir & même d'anéantir cette perſuaſion néceſſaire à leur tranquillité même, & à celle du monde ; quelle inconſéquence ! quelle criminelle entrepriſe ! Leur conſcience ne leur reproche-t-elle rien ? Peuvent-ils être tranquilles ? L'orgueilleux plaiſir de

ſe donner pour des eſprits forts, qui voient différemment des autres, peut-il calmer leurs inquiétudes ?

Il n'eſt pas poſſible de rejeter l'Egliſe ſi l'on reconnoît Jeſus-Chriſt ; c'eſt la même évidence morale pour l'un comme pour l'autre. Ceux même qui ne croient pas en lui, ne peuvent refuſer de reconnoître combien l'établiſſement de l'Egliſe & le maintien de ſon autorité ſont néceſſaires à la tranquillité publique. Les gens inſtruits doivent l'avouer & s'y ſoumettre ſincérement, en donner des preuves par leur conduite, éviter tout ce qui pourroit faire ſoupçonner le contraire, comme ſcandaleux & du plus dangereux exemple. On les jugera ſur leur conduite, quand même elle ſeroit contraire à leur façon de penſer ; mais s'ils penſent mal, en vain s'efforceront-ils de déguiſer leurs ſentiments pas des dehors impoſants. La multitude ſcrutera leur cœur malgré leur ſilence myſtérieux & affecté, & reconnoiſſant leur peu de ſoumiſſion à l'Egliſe, elle s'en croira bientôt diſpenſée. C'eſt en quoi ce ſiecle ſe diſtingue de tous ceux qui l'ont précédé ; les gens inſtruits condamnoient leur conduite par leur croyance ; elle ne pouvoit pas être auſſi dangereuſe

à beaucoup près pour la jeunesse & pour le peuple ; mais lui ôter la foi comme on le fait dans ce siecle, quel crime énorme ! Quel est donc le but de ceux qui le font ? Ils jouiront également de l'impunité sur la terre, en condamnant les plaisirs auxquels ils se livrent, & reconnoissant que l'Eglise enseigne la vérité. Tous leurs efforts, pour dimininuer dans eux ou dans les autres la confiance en cette autorité, sont un crime de lese-société, qui tend à en renverser le fondement.

14.

Le repos du monde dépend du degré plus ou moins grand d'autorité qui réside, non-seulement dans la puissance temporelle & physique, mais encore dans la puissance spirituelle & morale. Cette derniere est même d'autant plus importante, que sans avoir droit de mettre des bornes physiques à la puissance temporelle, elle la contient & la dirige par le frein & les regles d'une morale saine, invariable, établie par la puissance suprême, source

de toutes les autres ; elles feroient fans cela des puiffances dangereufes qui pourroient produire les plus grands maux dans la fociété, au lieu de concourir à y maintenir le bon ordre.

D'après ces principes, tout homme, ami de l'humanité, doit défirer l'exiftence d'un corps revêtu d'un pouvoir furnaturel pour préfider au moral, d'où dépend l'ordre phyfique ; dès qu'il le défirera, il ne doutera plus de fon exiftence. On voit comme on veut voir ; tous les peuples anciens & modernes ont eu des corps dont la miffion a toujours été fuppofée furnaturelle, dans l'origine ; le degré de confiance des peuples en cette miffion fut ordinairement le thermometre du bouleverfement ou de la tranquillité des états, parce qu'il fut celui des vices ou des vertus ; jamais les peuples n'ôterent leur confiance à un de ces corps fans la donner à d'autres, tant leur néceffité fe trouve conforme au veu de la raifon. Comment fes préceptes pourroient-ils être tranfmis d'une maniere uniforme & invariable aux enfants & au peuple, s'il n'y avoit aucun corps public pour en être l'interprete & l'organe ?

Le grand malheur de l'univers eft de n'avoir jamais vu que la vérité étant une,

il ne devoit y avoir pour l'enseigner à toute la terre qu'un seul corps présidé par un chef. Le Livre *des Erreurs & de la Vérité* le démontre sans en avouer l'existence. Quoique les gouvernements civils soient différents, ils peuvent avoir la même religion. L'idolâtrie a régné presque sur toute la terre, le Mahométisme s'étend sur plusieurs empires différents, & la Religion catholique est connue & professée par-tout, dans les lieux même où elle n'est pas la dominante. La multitude des Corps religieux affoiblit leur autorité ; il est aisé de conclure dès qu'ils sont différents sur quelques points, que les uns ou les autres sont dans l'erreur ; cela diminue ou anéantit la confiance de ceux qui leur sont soumis, & qui sont instruits de leur multitude & de leur division.

La raison éclairée par le Christianisme a reconnu la fausseté de la mission de tous les corps théocratiques, qui ont paru sur la terre depuis l'origine du monde. Les deux Livres ci-dessus cités ne sont à cet égard que les échos de la foi catholique ; mais en exceptant la mission de Jesus-Christ, de cette proscription générale, l'auteur du Livre *des Erreurs & de la Vérité* ne devoit-il pas excepter aussi

la miſſion de l'Egliſe judaïque, dépoſitaire des faits, des merveilles & des prophéties, qui ſervoient à l'annoncer, à le faire reconnoître? La miſſion de l'Egliſe catholique, à laquelle ces deux auteurs font la guerre, étoit auſſi ſans contredit dans le cas de cette exception, puiſqu'elle eſt deſtinée à perpétuer l'enſeignement de Jeſus-Chriſt, à empêcher qu'il ne ſoit détruit ou dénaturé par de fauſſes interprétations. Ces deux ouvrages ont certainement le même but, ſi c'eſt la même perſonne qui les a compoſés, comme on l'aſſure, ou rédigés ſur les mémoires qui lui ont été fournis. Cette derniere ſuppoſition expliqueroit pourquoi le rédacteur aſſure avoir la preuve qu'il ne ſait rien.

Il n'étoit pas poſſible en reconnoiſſant Jeſus-Chriſt, de ſuppoſer qu'il n'avoit pas fait l'établiſſement indiſpenſable d'un corps deſtiné à interpréter & annoncer ſa parole; auſſi l'auteur du *Tableau Naturel* ſe borne-t-il à ſoutenir avec les Réformés, comme nous l'avons dit, que cet établiſſement n'a duré que trois ſiecles. L'ambition s'empara, dit-il alors, d'un des chefs ſpirituels, & en fit un monſtre qui corrompit la doctrine & la morale. Il a principalement en vue les Papes, puiſqu'il

les nomme : s'il n'eût eu d'autre dessein que de déclamer contre leur autorité temporelle, il l'auroit fait sans déguisement. Plusieurs auteurs catholiques ont rendu publics, sans courir aucun risque, leurs sentiments à ce sujet : il paroît avoir pour but d'anéantir l'autorité spirituelle de l'Eglise ; le voile du mystere dont il se couvre en est la preuve.

La corruption prétendue des chefs de l'Eglise ne peut avoir influé que sur leur conduite particuliere & non sur l'enseignement public. Ils auroient été déposés s'ils avoient enseigné publiquement une doctrine contraire à celle de Jesus-Christ & de son Eglise. Il s'est d'ailleurs rendu garant de la pureté de cet enseignement public ; & s'il a pu y pourvoir pendant trois siecles, il l'a fait, & le fait toujours comme il l'a promis. Les vrais Catholiques demeurent soumis à l'Eglise, quoiqu'ils gémissent autant & plus que ses ennemis sur les désordres de quelques-uns de ses Pasteurs. Leur conduite est alors contraire à leurs leçons publiques. Il est impossible, comme l'avance cet auteur, que ceux des chefs spirituels, qui ont conservé le dépôt de la doctrine dans toute sa pureté, n'aient pas été entendus.

La

La véritable Egliſe eſt celle où la vérité eſt viſiblement & publiquement enſeignée. Son caractere eſſentiel eſt d'être indéfectible. Elle doit durer juſqu'à ce qu'il n'y ait plus de temps : *Tempus non erit amplius ;* pendant toute ſa durée elle ne peut pas ceſſer un inſtant d'être viſible, d'avoir un chef ſucceſſeur de S. Pierre : *Ecce ego vobiſcum ſum* QUOTIDIE *uſque ad conſommationem ſæculi.* On doit être ſoumis en tout temps à cette Egliſe pour être Diſciple & membre de Jeſus Chriſt, qui en eſt le chef. Cette perpétuité eſt non-ſeulement marquée clairement & en termes exprès dans l'Evangile ; elle l'eſt de même dans un grand nombre de paſſages de l'ancien Teſtament. Il ſemble que par-tout Dieu ait voulu bien faire connoître que l'Egliſe judaïque devoit ceſſer, & que celle qui lui ſeroit ſubſtituée ne ceſſeroit jamais. Quand un Ange du ciel, diſoit S. Paul, vous annonceroit un autre Evangile que celui que je vous annonce, il ne faudroit pas le croire ; ſon avis eſt conforme à la raiſon. L'Evangile qu'il prêchoit étoit celui de Jeſus-Chriſt, le même qui étoit reconnu dans ſon Egliſe déjà établie. Ainſi, comme elle ne devoit jamais ceſſer, il étoit im-

poſſible qu'on pût y introduire un autre Evangile que celui de Jeſus-Chriſt, ou l'interpréter différemment qu'on ne l'avoit interprété juſques-là ; ç'auroit été le changer & en ſubſtituer un nouveau ; l'Egliſe où ce changement auroit eu lieu, n'auroit plus été la véritable ; il eſt néceſſaire de reſter uni à l'ancienne : ainſi, quand même un Ange viendroit pour faire cette réforme, il faudroit la rejeter, puiſqu'il feroit quelque choſe de contraire à la parole de Jeſus-Chriſt, qui eſt immuable ; il ne permet pas de rien changer à ce qui étoit enſeigné dans l'Egliſe du temps des Apôtres ; la véritable Egliſe a dû toujours ſubſiſter ſous un chef & ne rien innover ; Dieu ne l'auroit pas permis, & s'y feroit oppoſé, puiſqu'il eſt jaloux de l'exécution de ſa promeſſe. La ſeule Egliſe qui a toujours ſubſiſté avec un chef viſible, eſt donc celle où rien n'a été changé, & la ſeule véritable. Dieu ne veut pas qu'on en reconnoiſſe une autre.

Il eſt étonnant que ceux qui en ſont ſéparés ne veuillent pas voir cette vérité. Les Juifs ont pu & ont dû changer de culte, & ils ne peuvent s'empêcher de reconnoître que cet événement eſt arrivé, puiſqu'ils

n'ont plus le ſceptre & l'autorité qu'ils devoient conſerver juſqu'à la venue de Jeſus-Chriſt ; ils n'ont plus de Temple ni de Grand-Prêtre ; ils doivent donc reconnoître que le Meſſie qu'ils attendent eſt arrivé, & ſe réunir à l'Egliſe où il eſt reconnu, & qu'il a établi ſur les débris de la Synagogue : mais auſſi comment toutes les ſectes peuvent-elles fermer les yeux à la lumiere & ne pas voir que la véritable Egliſe devant être toujours viſible, toujours ſubſiſtante, ne peut éprouver aucune réforme dans la doctrine que Jeſus-Chriſt lui a laiſſée & qu'elle a commencé d'enſeigner ? Elle doit être d'une inflexibilité à toute épreuve, & enſeigner ce qu'elle trouve établi ; aucune erreur, aucun changement n'a jamais pu & ne pourra jamais s'introduire dans ſon enſeignement ; elle doit fermer l'oreille à toutes les allégations des prétendus changements faits ou à faire, comme impoſſibles & contraires à la parole & à la toute-puiſſance de Dieu. Aucune autre Egliſe n'a pu & ne pourra jamais lui être ſubſtituée.

Ceux qui portent le nom de Chrétiens, au lieu de ſe ſéparer de cette Egliſe, devoient s'y réunir tous, & employer tous les

moyens que la providence autorise pour empêcher d'élire pour ses chefs ceux qu'ils n'en croyoient pas dignes : mais une fois nommés, à quoi pouvoient servir toutes les déclamations? Il falloit travailler à faire déposer ceux qui le méritoient, sinon attendre une nouvelle élection. Il étoit permis d'agir dans l'intervalle pour obtenir les changements convenables dans la discipline qui en est susceptible ; mais il convenoit de se conformer en attendant, à celle qui étoit reçue ; il faut de l'ordre & non de l'anarchie, & sur-tout se soumettre sincérement aux articles de foi, dès qu'ils sont arrêtés. L'enseignement de l'Eglise paroît mauvais & défectueux, dites-vous ; mais tel qu'il est, Dieu vous ordonne de vous y conformer ; vous devez être tranquilles en lui obéissant comme il veut, & non en suivant une prétendue perfection contraire à ce qu'il vous ordonne. Mais Dieu peut-il, ajoutez-vous, avoir ordonné quelque chose de contraire à la raison? A la vôtre, oui ; à la sienne, non. Est-ce à nous, esprits bornés, à pénétrer ses motifs? Laissons toutes les questions indiscrettes pour examiner celle de savoir s'il a décidé, 1°. que son Eglise aura toujours un chef pour être en tout

temps viſible par ce moyen, & pour qu'on puiſſe le reconnoître ; 2°. qu'il faut croire ce qu'elle enſeigne, quels que ſoient ſes chefs, quelque ſcandales qu'ils donnent, & ne pas croire un Ange qui viendroit enſeigner le contraire. L'affirmative eſt raiſonnable, & une ſuite naturelle de l'établiſſement ſurnaturel de cette Egliſe, dont ſes ennemis conviennent.

Les chefs des ſchiſmes & des ſectes n'étoient pas plus que des Anges ; il ne falloit dont pas, il ne faut donc plus croire ce qu'ils ont dit. Ne vous raſſurez pas, vous tous, qui ſuivez leurs erreurs ſur la charité que vous croyez avoir ; elle eſt toute naturelle, & n'eſt d'aucune utilité pour le ſalut ; je l'ai déjà dit, dès qu'elle n'a pas la véritable foi pour fondement, c'eſt celle-ci qui doit opérer par celle-là, pour lui faire porter des fruits de vie : *Fides quæ operatur per charitatem.* Aimer Dieu c'eſt ſe ſoumettre volontairement à ſa puiſſance, à ſa parole, à ſa volonté, c'eſt-à-dire, à ce qui lui plaît. Croire qu'il n'a pas pu obliger les hommes à ſe ſoumettre à d'autres hommes pécheurs comme eux, lorſqu'il le leur a ordonné ; c'eſt n'être ſoumis ni à ſa puiſſance, ni à

ſa volonté. Il ne l'auroit pas dit s'il ne lui avoit pas plu. L'a-t-il dit? Ne vous informez pas d'autre choſe, éloignez toute autre penſée ; autrement vous ne trouverez jamais la vérité.

Je connois que vous auriez plus de plaiſir à faire ſa volonté, qu'elle vous plairoit davantage, ſi vous pouviez comprendre comment elle s'accorde avec la raiſon infinie, & que tout autre plan que le ſien vous plaît beaucoup plus, lorſque vous en comprenez les raiſons, & qu'elles vous paroiſſent plus conformes à la juſtice, à la prudence, aux autres vertus ; mais c'eſt alors votre intelligence qui vous plaît, ou bien la raiſon de ceux qui ont tracé ce plan, & non celle de Dieu ; ou, pour mieux dire, vous n'aimez que ce qui vous plaît, & vous avez quelque motif ſecret, que vous ne pouvez peut-être pas démêler & connoître, qui eſt la ſource des plaiſirs que vous préférez. Cet intérêt ſecret vous empêche de voir autrement, de juger ſainement, & comme Dieu même, de ce qui eſt conforme à la raiſon & à toutes les vraies vertus ; c'eſt ce qui vous doit déterminer à vous en rapporter entiérement à ſa parole. Il eſt bien rare que l'on cherche ſincérement

ſon bon plaiſir de préférence à tout autre; ſa puiſſance infinie ſeule y peut diſpoſer les cœurs. Déſirons ſincérement qu'il nous donne cette heureuſe diſpoſition : qui peut ſe flatter de l'avoir ? A qui ſon ſecours n'eſt-il pas néceſſaire pour l'obtenir & la conſerver ?

15.

Il ne faut pas confondre les déciſions de l'Egliſe ſur le dogme & la morale avec ſes déciſions relatives à la diſcipline. Suppoſons qu'on ait apperçu des réformes à faire dans la diſcipline, & que les Paſteurs de l'Egliſe aient refuſé de s'y prêter, les Réformateurs devoient-ils faire à eux & à leurs ſectateurs un tort irréparable & infini, en ſuppoſant l'impoſſible, que l'Egliſe étoit tombée dans l'erreur ſur des points de dogme & de morale ? C'eſt pour n'avoir pas fait cette diſtinction judicieuſe, que la plupart des ennemis de l'Egliſe ont cauſé ſes malheurs & ſes pertes. Ils ont fait croire aux Souverains, que pour pouvoir ſe ſouſtraire à ſa diſcipline, & ne pas ſe laiſſer dominer par elle en ce

point, il étoit néceſſaire de créer & d'inſpirer aux peuples des dogmes contraires, afin de mettre un plus grand obſtacle à leur ſoumiſſion.

Si les initiations myſtérieuſes pouvoient être utiles, ce ſeroit ſans doute dans la recherche des moyens propres à perfectionner la politique, & à la faire ſervir aux progrès & au ſoutien de l'Egliſe & de la foi catholique; mais depuis l'invention de l'imprimerie, il eſt inutile, & preſque toujours dangereux de faire des initiations & des aſſemblées ſecretes autres que celles deſtinées à l'exercice de la Religion catholique, dans les pays où elle n'eſt pas dominante. Le moindre mal de ces aſſemblées eſt la perte du temps, & il n'en peut réſulter aucun bien. Depuis que cet ouvrage a été remis à l'Imprimeur, qui n'a pu l'imprimer tout de ſuite, on a lu dans un Journal ce qui ſuit:

« Son Alteſſe Electorale, le duc de » Baviere, vient de défendre dans toute » l'étendue de ce Duché toutes les aſ- » ſemblées des Franç-Maçons, autrement » dit les Illuminés. On donne pour raiſon » de cette défenſe que ce corps eſt déchu » de ſon premier Inſtitut, & qu'il eſt d'une » ſaine politique de le ſupprimer, parce

» que dans ſon état actuel, il ne peut » qu'occaſionner des déſordres, exciter » une défiance générale, & fomenter » des factions dans le ſecret des aſſemblées. » En conſéquence il lui eſt défendu doré- » navant de recevoir aucun aſſocié. Il eſt » expreſſément enjoint à tout Gouverneur » ou Commandant de places de veiller » exactement à l'exécution de cette or- » donnance. On confiſquera à l'avenir » tout l'argent & autres effets qu'on pourra » ſurprendre. La moitié ſera diſtribuée aux » pauvres, & l'autre ſera la récompenſe » des dénonciateurs.

» Des inculpations auſſi vagues à l'aide » deſquelles on ne cite aucun fait con- » traire à la notoriété publique, indiquent » ſuffiſamment qu'on a ſurpris la religion » du Prince, ou, ce qui eſt plus probable, » que la Confrérie de ces Illuminés n'eſt » point de la même nature que la Franc- » Maçonnerie.»

Notre opinion ſe trouve à-peu-près conforme à celle de la puiſſance légiſlatrice de Baviere, ſur les aſſemblées ſecretes & ſur l'utilité qui a pu donner lieu à celles des Franc-Maçons dans leur origine, comme il eſt dit dans la troiſieme diviſion.

Les Parlements ne permettent pas dans l'Eglise catholique & dans l'état, d'autres assemblées relatives à la religion que les assemblées publiques des membres d'une Eglise quelconque, faites sous les yeux & l'autorité du Pasteur, qui en est le chef.

Les assemblées profanes sont sans contredit dans le même cas, sur-tout dès qu'elles sont mystérieuses, & qu'il y est question même d'une maniere indirecte de la religion.

Les différents ouvrages imprimés suffisent pour instruire les hommes. Ceux des meilleurs écrivains de chaque siecle concourent à former l'opinion publique, & peuvent ainsi faire le plus grand bien ou le plus grand mal, selon les principes vrais ou faux qu'ils publient. On ne sauroit trop exhorter les écrivains du premier ordre à écrire en faveur de la vérité, pour mériter l'estime de son auteur, & de tous les êtres intelligents qui pensent & qui penseront éternellement comme lui. S'ils s'efforcent de plaire à leur siecle, que ce soit, non pour colorer ses erreurs & ses vices, mais pour les corriger par des leçons aussi agréables qu'utiles. La gloire qu'ils acquerront ne se bornera pas à leur

pays, à leur ſiecle, au temps; elle ſera éternelle. Ils auront rendu le ſervice le plus important à ceux de leurs freres qui auront été convaincus par la lecture de leurs ouvrages; ſemence féconde qui en pourra produire d'autres juſqu'à la fin. Ils ſont ſur-tout obligés d'écrire lorſque la vérité ſe trouve attaquée dans des ouvrages qui peuvent influer ſur l'opinion publique. Se taire alors, ce ſeroit une faute qui tireroit d'autant plus à conſéquence, que l'erreur favoriſe toujours les paſſions, & s'inſinue plus facilement par le cœur dans l'eſprit. Le concours de toutes les bonnes plumes ſeroit ſouvent néceſſaire pour arrêter la contagion ſemée par un auteur médiocre.

Cette conſidération doit-elle arrêter ceux qui ne ſont pas doués du talent de bien écrire? Comme tout citoyen doit être ſoldat dans les dangers preſſants de la république, tout catholique doit l'être pour défendre ſa religion, lorſqu'elle eſt auſſi vivement attaquée, ſur-tout dans des livres que leur ſtyle énigmatique a mis en quelque ſorte à l'abri de la cenſure de ceux qui ont droit de la faire, & même de la critique des bons écrivains. Cette penſée eſt de M. Bergier, un de ſes meil-

leurs & de ses plus zélés Panégyristes ; mais, dira-t-on, ses ennemis triompheront si elle a de trop foibles défenseurs. Son fondateur défit Goliath par les mains de David, lorsqu'il n'étoit encore que simple berger. Il ne s'est pas servi de l'éloquence profane pour établir son Eglise ; il peut s'en passer, quand il juge à propos, pour la défendre. *Non in sublimioribus humanæ sapientiæ verbis.*

On est toujours fort en soutenant le parti de la vérité ; souvent même on la voit mal, & on est peu propre à la défendre lorsqu'on emploie toute sa vie à chercher des ornements pour l'embellir. Bientôt on les préfere, & on la leur sacrifie au moins en partie ; bientôt on est tenté d'en orner l'erreur, s'ils doivent en recevoir plus d'éclat & avoir le piquant de la nouveauté. Quel est le but ordinaire des auteurs, en s'efforçant d'atteindre à la perfection ? De plaire aux hommes plutôt qu'à Dieu. Si pour leur plaire il est nécessaire, comme dans ce malheureux siecle, de donner à toutes les productions une teinte plus ou moins forte d'épicuréisme ou d'incrédulité, ils seront dans l'alternative délicate de le faire ou de n'être pas lus, & d'avoir sacrifié inu-

tilement leurs travaux & leurs veilles. Ils sont nécessaires à leur subsistance ou à leur bien-être, & la nécessité d'y pourvoir autrement réduit au silence, à cet égard, une partie des bons écrivains qui conservent de la droiture. Il ne faut donc pas s'attendre que la religion en ait un grand nombre de cette espece ; ceux qui sont zélés pour sa gloire, doivent la préférer à la leur ; lorsqu'ils sont sans talents, ils ne doivent pas être tentés de chercher des applaudissements ; pourquoi craindroient-ils la critique qui doit leur rendre justice ?

Faut-il que des pensées utiles soient perdues pour l'univers, parce que ceux qui les ont ne savent pas les faire valoir ? C'est à ceux qui sont éloquents à tirer des ouvrages médiocres les vérités qui s'y trouvent pour les rendre plus saillants. Dieu donnoit dans la primitive Eglise à chacun des premiers Chrétiens un don différent, celui de la science, par exemple, à ceux à qui il refusoit le don des langues, de bien parler & de bien écrire, & ainsi de autres. Son dessein est que la foiblesse humaine paroisse toujours à côté de sa puissance, & que cette vue porte à lui en rendre toute la

gloire. Dès qu'il ne donne pas à tous les mêmes talents, pourquoi vouloir l'impossible & désirer de les voir réunis ? Faut-il être surpris s'il en est tant d'enfouis ? Ceux qui ne les possedent pas au point prescrit par l'opinion publique, sont retenus par le respect humain. Opinion tyrannique ! Le Prince de ce monde te dirige de maniere que tu n'empêches que le vrai bien, en prenant le prétexte de protéger un bien apparent ! Tu prêches la tolérance en faveur du mal & de l'erreur, & l'intolérance contre les défenseurs de la vérité. Les ouvrages qui ne méritent pas de passer à la postérité, sont ensevelis dans l'oubli avec le nom de leurs auteurs ; mais la vérité qu'ils renferment ne passe pas avec eux. Ils auront éternellement le bonheur de lui avoir sacrifié leur amour-propre, & d'avoir été les foibles instruments de son triomphe, de sa durée, & de tout le bien qui se perpétue & se multiplie par ce moyen. Le feu du zele peut, avec le secours de l'imprimerie, faire voler ses étincelles dans l'univers & dans tous les siecles.

Pourquoi leur refuser cette satisfaction, tandis qu'un essaim d'auteurs, qui valent souvent moins qu'eux, jouissent impuné-

ment du fruit d'un cynisme si impudent, d'une impiété si audacieuse, qu'ils parviennent à éterniser, comme Hérostrate, leurs noms avec leurs scandales? Ce seroit à eux sans doute que l'opinion publique devroit imposer silence, par la certitude du mépris le plus universel. Malheur au siecle dont le goût ou l'indifférence les enhardit, & leur laisse entrevoir l'impunité, peut-être même des applaudissements. Rien ne décele mieux l'excès de sa folie & de sa corruption secrete, & par conséquent celui de son orgueil. Il en détourne les yeux pour les ouvrir sur l'ignorance & l'imbécillité, qu'il attribue faussement aux siecles qui l'ont précédé; mais la postérité leur rendra justice comme à lui. C'est en vain qu'il cache sa honte, & qu'il croit son honneur à couvert sous de vaines apparences de raison & d'humanité. S'il a fait quelques progrès dans les sciences profanes, il a presque perdu la trace de la seule qui soit nécessaire; il devroit faire consister sa gloire à posséder encore quelques-uns de ceux qui la professent. Heureux s'il savoit rectifier ses erreurs & ses écarts sur leurs leçons & leurs exemples! mais que peut le petit nombre contre le torrent de l'opinion publique?

Les auteurs du Livre *des Erreurs*, *du Tableau Naturel* & de tant d'autres ouvrages, qui, par erreur, croient rendre ſervice à l'humanité, en déclamant contre l'Egliſe & ſes chefs, ont été révoltés des entrepriſes faites par pluſieurs d'entr'eux contre la puiſſance temporelle; mais c'étoient des erreurs en politique qui avoient peut-être rapport à la diſcipline. Elles leur étoient communes avec la plupart des auteurs politiques ſéculiers de ces temps; jamais ils n'ont publiés ces erreurs comme des déciſions ſur la foi qui euſſent toujours été enſeignées. En rejetant ces points de diſcipline, il ne falloit donc pas rejeter ceux qui étoient de foi. Le Clergé de Rome s'eſt maintenu, pendant pluſieurs ſiecles, dans l'uſage de ne poſſéder aucun immeuble; il vendoit ceux qui lui étoient donnés. Tout ce qu'il a pu faire depuis, relativement au temporel, n'a jamais altéré les déciſions de l'Egliſe catholique ſur la foi. Si ces auteurs n'avoient été prévenus, ils auroient eu la bonne foi de faire cette obſervation importante, & de ne pas préſenter l'Egliſe comme ayant érré ſur la foi; parce que quelques-uns de ſes chefs ont pu donner dans des erreurs ſur la politique, & agir en

conſéquence. De ce qu'un Souverain temporel a de faux principes ſur la morale, s'enſuit-il qu'il n'a pas les talents militaires? Il eſt à préſumer que ces auteurs ont eu de bons motifs; mais ils n'ont pas pris la route frayée par Jeſus-Chriſt, pour le faire connoître. Comme il ſait tirer le bien du mal, il en tirera celui d'avoir mis dans le cas d'en entendre parler, une multitude de gens qui cherchent toute autre choſe dans les Livres ſinguliers, & qui ne daignent pas lire ceux qui en parlent ouvertement; mais il en réſulteroit un plus grand mal s'ils puiſoient dans ces Livres de l'antipathie contre l'Egliſe catholique. Jeſus-Chriſt n'employa pas pour l'établir ces détours myſtérieux & ces ménagements, dont il étoit bien plus naturel d'uſer envers les Païens.

La diſcipline de l'Egliſe tient néceſſairement au temporel, comme tout ce qui tombe ſous les ſens, qui eſt extérieur & viſible; dès-lors elle eſt en partie du reſſort de l'autorité temporelle & de la politique, & doit varier avec elle. Dans l'origine du Chriſtianiſme, dans le temps des perſécutions, elle ne pouvoit pas être la même qu'elle a été depuis. L'Egliſe doit avoir des égards pour les Souverains dans

tout ce qui n'intéresse pas les mœurs & la foi, puisqu'elle leur doit être soumise sur tout ce qui est temporel. Elle peut connoître les loix politiques qui seroient les plus avantageuses ; mais elle est obligée de se conformer à celles que jugent à propos de faire les Puissances séculieres. Les réglements qu'elle fait sur la discipline, sont les plus convenables aux circonstances, quand même ils ne seroient pas absolument parlant les meilleurs ; ils sont ceux que Dieu veut qu'elle fasse dans les différentes situations où elle se trouve.

Ses Pasteurs ne doivent affecter aucune domination sur ceux qui leur sont subordonnés ; mais avoir un esprit de douceur, seul propre à ne pas effaroucher le troupeau de Jesus-Christ, & à inspirer la confiance. Dieu leur ordonne de ne point exiger par force l'obéissance ; de laisser ce soin aux Maîtres de la terre ; de se borner à l'insinuer & à la conseiller ; en sorte qu'elle soit entiérement libre & volontaire. *Providentes non coacte sed spontone secundum Deum, neque ut dominantes in cleris, sed forma facti gregis ex animo.* Peut-être un grand nombre de sectes & d'erreurs ne doivent leur origine qu'à l'infraction de cette loi, qui les a fait regarder

comme des maîtres impérieux, & non comme des Pasteurs. Si les Souverains des Etats qui ne sont pas catholiques pouvoient revenir de la crainte chimérique de voir l'autorité spirituelle se changer en domination temporelle, ils se soumettroient bientôt aux décisions de l'Eglise sur le dogme & sur la morale, & influeroient sur la soumission de leurs sujets. Dès-lors l'opinion publique de tous les peuples deviendroit la même; & comme elle regne en souveraine par-tout, & même dans les cours, la politique y seroit bientôt rectifiée sur la saine morale.

Les Souverains ne s'en écartent jamais que lorsqu'ils ont des approbateurs dans quelques coins de la terre, qui en trouvent eux-mêmes d'autres; effet infaillible de l'incertitude des principes, & du défaut de soumission universelle à un tribunal invariable. L'homme n'ose adopter l'erreur, conseiller le mal, ou le faire aux yeux de l'univers entier, & à ses propres yeux. Si les décisions de l'Eglise influoient sur l'opinion par toute la terre, elle seroit invariablement fixée & dirigée vers le bien public; ainsi l'indocilité des hommes s'oppose aux vues pleines de sagesse du plus éclairé des Législateurs. En fondant

ſon Egliſe, il a fait l'établiſſement le plus propre à rendre les hommes auſſi heureux qu'il eſt poſſible, même dans ce monde ; à forcer les Souverains, comme les particuliers, à concourir à la félicité publique, à les diſſuader de la troubler, ou du moins à empêcher le mal, & à faire le bien autant qu'il eſt poſſible, eu égard à leur malice & à leur indocilité qu'il avoit prévues.

Les puiſſances temporelles légitimes n'ont jamais eu rien à redouter dans le for extérieur de la puiſſance ſpirituelle de l'Egliſe. Jeſus-Chriſt, qui l'a fondée, a promis qu'il n'établiroit point ſon royaume ſur la terre ; qu'il ne ſe ſerviroit point d'armes ni de troupes, ſoit pour l'établiſſement, ſoit pour la conſervation de ſon Egliſe, dont les membres ſont ſes ſujets, puiſqu'il en eſt le chef; il ne veut conſerver ſur elle, & ne veut lui donner qu'une autorité purement ſpirituelle ; ce qui eſt ſans doute néceſſaire pour le bien de ſes Elus. *Regnum meum non eſt ex hoc mundo.* Pour le prouver, il donna aux ſoldats le pouvoir de ſe ſaiſir de ſa perſonne, après les avoir renverſés d'une ſeule parole, & avoir montré par-là, que lui ſeul leur rendoit ce pouvoir, puiſqu'il avoit commencé

par le leur ôter. Il seroit le maître de détruire tous les projets, toutes les forces des puissances humaines, sans qu'il fût nécessaire qu'il se servît du ministere des anges, dont le moindre suffiroit pour anéantir l'univers. Leurs légions innombrables sont à ses ordres. *Si regnum meum esset ex hoc mundo, ministri mei decertarent.... Possum rogare patrem meum & exhibebit mihi plusquam duodecim legiones angelorum.*

Il a confirmé cette promesse en n'employant, pour étendre son Eglise par toute la terre, aucuns moyens humains, ni la force, ni les richesses, ni le crédit. Il étoit impossible qu'il permît à son Eglise d'usurper l'empire de l'univers, & à ses ennemis de la détruire. Les Chrétiens qui ont la foi, ne doivent pas plus douter d'une de ces promesses, que de l'autre. La puissance temporelle qui appartient à l'Eglise de Rome, & non à l'Eglise universelle, lui a été librement cédée & donnée par ceux qui en étoient revêtus. Jesus-Christ a regardé sans doute ces donations, & les autres de cette espece, qui ont été faites à d'autres Eglises particulieres, comme nécessaires au bien spirituel de l'Eglise ; autrement il les auroit

empêchées. Il a regardé comme inutile l'extenſion de cette autorité temporelle, puiſqu'il ne l'a pas permiſe. Les Souverains doivent être auſſi raſſurés contre les uſurpations de l'Egliſe, que contre celles des Juifs, qui n'ont jamais eu depuis Jeſus-Chriſt aucune ſouveraineté, comme il l'a prédit.

Les puiſſances temporelles avoient-elles quelque choſe à craindre après la parole de Jeſus-Chriſt ? S'il eût voulù donner à ſon Egliſe l'empire de toute la terre, ne l'auroit-il pas pu, malgré les efforts de toutes les puiſſances réunies ? Pouvoient-elles réſiſter au peuple de Dieu, lorſque le Tout-Puiſſant combattoit pour lui ? Des membres de l'Egliſe aſpirants à la puiſſance ſpirituelle, pour réuſſir dans leurs projets ambitieux, calomnierent ſouvent l'Egliſe auprès des puiſſances temporelles. Ils les animerent contre elle avec l'appât de l'intérêt ou des plaiſirs, contre les véritables intérêts de leurs ſujets, & en ébranlant leur autorité ſous le feint prétexte de l'affermir. La foi de l'Egliſe catholique en eſt l'appui le plus ferme & le plus inébranlable. Croire qu'il eſt néceſſaire de renoncer à cette foi pour conſerver cette autorité, c'eſt une erreur

bien dangereuſe ; c'eſt l'effet d'une terreur panique. Lorſque des membres de la ſeule puiſſance ſpirituelle qui ſoit légitime, oſent faire quelque entrepriſe chimérique contre l'autorité temporelle, les Souverains catholiques s'en ſervent pour la défendre ; ils attendent le ſuccès, moins de la force de leurs armes, que de la volonté de Dieu, qui a donné pour limites à ſon Egliſe le ſpirituel, comme à la mer ſes rivages ; mais les fauſſes religions ont une autorité véritablement redoutable à la puiſſance temporelle, même légitime, parce que Dieu n'a pas promis d'empêcher leurs uſurpations ſur elle. L'Egliſe catholique eſt alors ſon appui, & ſe ſert de toutes ſes forces ſpirituelles, & de ſes principes invariables qui portent à la ſoumiſſion, pour la défendre. Les ennemis de l'ordre & de la ſubordination, convaincus que le moyen d'affoiblir l'autorité temporelle, eſt de porter atteinte à la ſpirituelle, tournent leurs armes contre l'Egliſe : mais Dieu la protege ; elle a toujours ſubſiſté malgré leurs efforts, & n'a jamais varié ſur le dogme & ſur la morale.

16.

Ce que les Apôtres ont enſeigné, comme l'ayant appris de Jeſus-Chriſt, eſt ce que l'Egliſe enſeigne aujourd'hui ; ſes déciſions, dans les différents ſiecles, n'ont ſervi qu'à développer & rédiger par écrit cette tradition reſpectable, lorſque quelques Hérétiques ont entrepris de la contredire & de la réformer. Il eſt néceſſaire qu'il n'y ſoit rien changé, pour mettre un frein à l'inconſtance humaine, & pour l'inſtruction des habitants de la terre, de ceux même qui ne l'adoptent pas en entier. Elle eſt un flambeau lumineux & inextinguible, à la lueur duquel paroîtroient les erreurs des autres religions ſur la morale ; ce qui les couvriroit de confuſion, ſi elles étoient frappantes, & les empêche de trop s'écarter, à cet égard, des lumieres dont l'Egliſe catholique éclaire la raiſon. C'eſt à elle que les autres ont l'obligation de n'être pas retombées dans les erreurs & les folies exceſſives du Paganiſme ; on peut juger à quel

quel point elles auroient été portées par les tentatives de quelques-uns de leurs membres pour les renouveller. Elles n'osent pas aller aussi loin qu'eux ; mais leurs écarts, pour être moins rapides & moins frappants qu'avant le Christianisme, n'en sont pas moins réels : aussi ces différentes sectes s'éloignent insensiblement de la vérité, & en viennent au point de devenir ridicules, & de tomber d'elles-mêmes. Elles font place à d'autres qui paroissent d'abord moins déraisonnables, quoique par la suite elles aient le même sort. Toutes s'annoncent sous le nom imposant de réforme : tel est l'aspect que présente la réformation maçonnique.

Les hommes se sont laissés, dans tous les temps, éblouir par des plans de perfection nouvelle, favorables aux mœurs, aux usages, aux plaisirs & aux opinions de leurs siecles, dont ils sont enthousiastes, & qui les rendent fanatiques. Que prétendent-ils faire ? Pour présider à l'exécution de ces nouveaux plans, & les faire adopter par la multitude, ils sont forcés d'établir de nouveaux corps présidés par un chef ; mais le corps choisi pour être l'interprete de la vérité, doit être aussi ancien que le monde, ou du moins re-

monter, par une chaîne non interrompue, jusqu'à l'époque où Dieu a cessé de se manifester à chaque homme en particulier : ce corps doit avoir été établi, non par des hommes, mais par Dieu même, qui seul a pu donner les loix de la perfection à l'univers. Il n'en a confié l'exécution qu'à l'Eglise catholique, entée sur l'Eglise judaïque, qui remonte à l'origine des siecles. Aucun corps n'a de titres aussi anciens & aussi respectables ; elle a toutes les preuves d'une mission divine, dont les plus inébranlables sont les prophéties. *Habemus fir mirorem propheti cum sermonem.* Elles sont propres à convaincre tout esprit droit & sincere ; les incrédules osent à peine entreprendre de les discuter & de les contredire, tandis qu'ils s'attachent à relever la prétendue contradiction des miracles avec les loix de la nature, qu'ils ne connoissent pas, & qu'aucune intelligence bornée ne peut approfondir.

Cette Eglise respectable se trouve reconnue par une si grande multitude de gens éclairés & vertueux, de tous les siecles & de toutes les nations, qu'ils la désignent pour celle qui a la plus grande autorité visible ; ce qui est, suivant Nicole, le caractere que la raison seule indique pour discerner la véritable ; & nous

l'avons prouvé. Il eſt donc de l'intérêt de tous les hommes & de leur devoir, de ſe réunir pour la reconnoître, & pour proſcrire tout ce qui tend à donner atteinte à cette vérité, à la rendre douteuſe. Leur intelligence eſt trop bornée pour connoître tous les moyens de conduire au bonheur éternel le plus grand nombre d'entre eux qu'il eſt poſſible, pour en ſaiſir l'enſemble & les rapports infinis. Ils doivent s'en rapporter à ce ſujet à celui qui eſt l'intelligence infinie, ſans exiger qu'il donne ſes raiſons, qu'ils ne peuvent comprendre. Il a fait connoître ce plan ſublime par ſa parole, dont l'Egliſe catholique ſeule peut leur donner l'intelligence ſans les tromper. Ce qu'elle enſeigne eſt à la portée des eſprits, même les plus bornés; elle leur fait apprendre ſans peine, & leur donne les moyens de pratiquer tout ce qu'il faut pour parvenir à cette félicité ſuprême. Les lumieres qu'elle leur donne ſont très-ſuffiſantes. La propenſion au merveilleux qui n'eſt pas autoriſé par l'Egliſe, n'eſt devenue aujourd'hui preſque générale que parmi ceux qui ne ſont pas Catholiques, ou qui ne le ſont que de nom, lorſqu'ils ne croient pas tout ce qu'elle enſeigne. Eux ſeuls ont

en effet beſoin d'être éclairés, comme le dit M. de Brumore, un des Traducteurs de Swedenborg; mais ce qu'il ne dit pas, c'eſt qu'ils ne le ſeront jamais, pendant qu'ils ne ſe ſoumettront pas ſincérement aux déciſions de cette Egliſe. Juſqu'à cette époque, ce ſera bien inutilement que leur propenſion au merveilleux s'accroîtra à chaque jour, ſuivant l'aveu de ce Traducteur.

Les ſavantes & pénibles méditations des Philoſophes qui s'écartent de cet enſeignement, ne ſervent qu'à les égarer; leur orgueilleuſe raiſon & leur volonté dépravée, ſont deux dédales immenſes qui rentrent l'un dans l'autre. Ils n'y trouvent qu'abſurdités, quoiqu'ils s'y faſſent précéder par les lumieres de toutes les ſciences profanes. Il n'eſt poſſible d'en ſortir que lorſqu'on y entre en tenant le fil de la foi, & qu'on ne l'abandonne jamais pour ſaiſir celui des plaiſirs. Celui-ci conduit à une route plus agréable, mais ſi dangeureuſe, qu'elle égare infailliblement, ſi on n'a le bonheur de retrouver le premier. Il doit tenir à l'Egliſe catholique, pour unir à Jeſus-Chriſt, ſon chef, tous ſes membres, qui participeront ſeuls à ſa gloire, à ſon triomphe & à ſa félicité. La foi de cette Egliſe eſt la raiſon de

Jesus-Christ; toutes les autres sont fausses. C'est cependant sous l'appât de la raison, que les ennemis de notre pauvre humanité deviennent ses bourreaux éternels, en feignant d'être ses amis, & de prendre son parti contre la foi.

Les hommes avoient mérité de perdre la vie par le péché; c'est par les mérites de Jesus-Christ qu'elle leur est conservée, dit M. Nicole. La raison, la liberté, le bon usage qu'ils en font, leur sont aussi donnés par conséquent en vertu de ses mérites. Dieu, dit le même Auteur, ne donne à personne les biens temporels, que par rapport aux biens futurs; ainsi l'on doit en user pour cette fin: les hommes ont toujours la raison & les forces naturelles pour faire le discernement du bien & du mal, & pour agir en conséquence; ils seront punis pour n'avoir pas fait un bon usage de cette raison & de ces forces: ce seroit faire injure à la bonté de Dieu, que de douter si on les a. La pusillanimité fut toujours une folie; c'en est une en effet, que de croire qu'on ne peut pas avancer, comme les autres, dans un chemin physique ou moral, lorsqu'on a des jambes & de la raison comme eux. Avez-vous perdu une partie de cette

lumiere & des forces qu'elle donne à proportion de ſon étendue, par votre négligence, par votre inconduite, ou même par des circonſtances indépendantes de votre volonté ? Partez du point où vous êtes, ſans perdre le temps en des regrets oiſifs, ou en des réſolutions d'une perfection chimérique, parce qu'elle eſt trop éloignée de vos connoiſſances & de vos forces actuelles.

La preuve d'un véritable regret du paſſé, c'eſt de commencer & de continuer à mieux faire. Le devoir eſt de faire ce qu'on peut, & non de vouloir faire ce qu'on ne peut pas ; Dieu ne demande pas l'impoſſible. Quoique par votre faute, vous vous ſoyez mis dans l'impoſſibilité de faire ce qu'il avoit d'abord ordonné, il ne vous preſcrit, dans la ſituation où vous êtes réduit, que ce que vous pouvez, avec les forces qui vous reſtent. Il n'exige pas d'un pécheur qu'il agiſſe par charité, dans le moment qu'il ne l'a pas ; mais qu'il s'y diſpoſe, & qu'il la lui demande. Vous ſerez inexcuſable de n'avoir pas fait le bon uſage naturel que vous pouviez faire de votre raiſon & de vos forces naturelles. Dieu ne les ôte jamais dans l'ordre ordinaire dont il ſont rare-

ment, & pour le bien de ceux qu'il en prive; il ne vous demandera compte que de celles que vous aurez reçues; mais le bon uſage des dons de la nature ne vous ſervira de rien pour obtenir les biens éternels, ſans la grace ſanctifiante. Elle ſeule peut vous réconcilier avec Dieu, vous juſtifier, & vous donner droit à ces biens: elle n'eſt donnée que ſous des conditions; & lors même que vous les avez accomplies, vous ne pouvez être aſſuré ſi vous l'avez reçue; cela ne doit pas vous empêcher de continuer à les remplir avec exactitude, & d'employer à cet effet toutes vos forces naturelles & toutes les forces ſurnaturelles, qui ſont une ſuite du don de la foi. Vous ſerez punis pour n'avoir pas ſuivi cette lumiere ſurnaturelle, lorſqu'elle vous eſt donnée.

Ces conditions ſont de demander cette grace au nom & par les mérites de Jeſus-Chriſt; de croire & de pratiquer tout ce que l'Egliſe catholique dit être néceſſaire au ſalut. Vous pouvez juger ſi vous avez employé vos forces naturelles & ſurnaturelles pendant toute votre vie, ou du moins depuis votre converſion, à vous conformer en tout aux conditions ci-deſſus preſcrites; c'eſt le ſigne le moins douteux

que la grace ſanctifiante & la charité vous ſoutiennent & vous animent : il eſt auſſi certain que vous n'obtiendrez pas cette grace, ſans vous ſoumettre à toutes les conditions auxquelles elle eſt promiſe, qu'il eſt certain que vous l'obtiendrez en vous y ſoumettant. La parole de Dieu eſt immuable ; il a réſolu de n'y jamais changer un ſeul point.

Vous n'avez pas cette grace, ou vous la perdrez, ſi vous ne reconnoiſſez pas avoir reçu de lui la force de faire tout le bien que vous avez fait, & le bon uſage de cette force ; ſi, ſans admirer vos mérites, ni vous appuyer ſur eux ou ſur vous pour l'avenir, vous n'attendez pas de lui tout ce qui vous manque. L'orgueil & la préſomption vous feront perdre tout ce que vous avez, & vous priveront de tout ce que vous n'avez pas ; je l'ai déjà dit dans la diviſion 10 ; mais ces vérités ne ſauroient être trop profondément gravées dans la mémoire.

Le moyen d'acquérir & de conſerver, non-ſeulement l'humilité, mais toutes les autres vertus ſurnaturelles qui en ſont une ſuite, c'eſt d'être parfaitement ſoumis à l'Egliſe catholique ; elle conduit ſurement au bonheur éternel ceux de ſes Diſci-

ples qui, ſinceres & dociles, ont une foi vive, animée par la charité ; elle les porte à fuir le mal, à pratiquer le bien, à travailler, non-ſeulement à leur ſalut, mais à celui de leurs freres.

Un zele ardent pour perpétuer la connoiſſance & l'amour de la vérité, démontre qu'on en eſt intimement & parfaitement convaincu, qu'on redoute le danger que courent les victimes de l'erreur en la ſuivant, qu'on eſt animé par déſir actif & ſincere de les détromper. Ce zele s'eſt toujours montré dans l'Egliſe catholique ſupérieur à tous les obſtacles & à tous les dangers ; il l'a toujours diſtinguée des autres Egliſes & des autres Religions. L'erreur qui les caractériſe n'eſt étayée ou produite que par l'amour du plaiſir ou de l'intérêt particulier. Elle fait illuſion, parce qu'elle parle toujours pour eux contre la raiſon, en contrefaiſant ſa voix, qui eſt celle de la vérité. L'erreur ne peut donc ſemer que des doutes ; elle eſt incapable de produire la conviction : ainſi ceux de ſes partiſans qui ſont déſintéreſſés, & aſſez éclairés pour n'être pas les inſtruments du fanatiſme, n'ont que de l'indifférence pour toutes les opinions religieuſes, parce qu'ils les regardent

comme incertaines ; aussi prêchent-ils la tolérance universelle, même théologique. Leur but est de prévenir les dangereux effets que ceux de leurs sectateurs, qui ont intérêt de faire valoir ces opinions, peuvent opérer en faisant mouvoir la multitude. Elle est esclave des plaisirs, & se laisse entraîner par l'autorité de l'erreur qui les favorise ; ne pouvant pas peser les raisons & en juger, la vérité ne peut faire sur elle une impression assez forte pour balancer celle de l'autorité qui leur plaît le plus.

Cet état d'incertitude n'est pas naturel aux êtres raisonnables ; il est de leur nature de ne se plaire que dans la raison & la vérité, de se déplaire dans le doute, & à plus forte raison dans l'erreur, qui consiste à voir le contraire de la vérité, & dans la folie qui agit contre la raison ; cela est si vrai, que lorsqu'ils voient & agissent ainsi, c'est parce qu'ils prennent l'erreur pour vérité, la folie pour raison. Il leur est comme impossible, lorsque cette illusion n'est pas forte, de pouvoir goûter le plaisir, dans ce qui est contraire à cette lumiere, qui leur est naturelle, sans éprouver un état de mal-aise, d'inquiétude & de remords plus ou moins pénible & douloureux.

Quoiqu'ils éprouvent des remords après avoir agi contre leur conſcience & la raiſon, il eſt rare qu'ils la conſultent avant d'agir avec toute l'attention néceſſaire pour la diſtinguer de toutes les lumieres apparentes, plus ou moins fauſſes, qui les éblouiſſent. Cette attention coûte des efforts; elle exige un travail pénible & continuel, par lequel l'ame réſiſte ſans ceſſe à tous les attraits qui ne ſont pas ceux de la raiſon & de la vérité. Cette réſiſtance eſt d'autant plus difficile, que les premiers ſont beaucoup plus ſenſibles, ont des dehors plus ſéduiſants. Une longue habitude de réflexions, ſoutenue par un ardent déſir de ne pas ſe tromper; une défiance exceſſive de ſon jugement, beaucoup de prudence pour diſcerner celui des autres avant de l'adopter, un renoncement total & continuel à ce qui plaît, ſont abſolument néceſſaires pour diſtinguer les routes infinies & commodes de l'erreur, des ſentiers étroits de la vérité. Il eſt encore plus difficile d'y marcher & de les ſuivre conſtamment ſans jamais s'en écarter. Il ne s'y trouve aucun inſtant de repos; il devient toujours dangereux ou funeſte. Il n'eſt poſſible d'en éviter les écueils que par un travail qui commence

avec la vie, & qui ne peut finir qu'avec elle.

C'eſt par ce moyen pénible que l'eſprit de l'homme peut ſe procurer ſa nourriture, la connoiſſance de la vérité. *In ſudore vultus tui veſceris pane ; non inſolo pane vivit homo ſedim omnis verbo, quod procedit de ore Dei.* Ce travail eſt une pénitence à laquelle tous les hommes ſont condamnés ; il eſt contraire à la nature des eſprits ; ils déſirent de jouir ſans peine du plaiſir de voir la vérité & de la ſuivre, & ont une tendance perpétuelle au plaiſir de ſe repoſer, qui les en éloigne lors même qu'ils croient la chercher. Le travail éternel eſt la peine du repos temporel, comme le repos éternel eſt le prix du travail temporel. Ils s'épuiſeroient en efforts ſuperflus, ſi Dieu ne leur fourniſſoit un moyen de trouver la vérité, en leur faiſant connoître ſa volonté. Elle eſt toujours conforme à ſa raiſon, qui eſt ſa parole, puiſqu'il ne parle & ne peut parler que comme il lui plaît, c'eſt-à dire, comme il veut. Sa volonté toute puiſſante ne peut pas être contraire à la vérité, parce qu'il la connoît parfaitement, & qu'elle plaît naturellement lorſqu'elle eſt évidente. Il eſt impoſſible qu'il ait fait enſeigner l'erreur par ſes Prophetes,

ſes Apôtres, & par Jeſus-Chriſt : ſi cela pouvoit être, il n'y auroit rien d'aſſuré, pas même ce que nous dit la raiſon, puiſque Dieu qui la fait parler, pourroit lui faire annoncer des récompenſes & des peines futures, pour porter à faire le bien, à éviter le mal. S'il étoit capable, pour le bien & la tranquillité générale, de faire publier des choſes fauſſes, il n'y auroit plus d'ordre dans l'univers. La véracité de Dieu en eſt le fondement; il fut & ſera toujours celui de tous les actions des hommes, même ſans qu'ils y réfléchiſſent, lorſqu'ils ſentent que Dieu ſe plaît comme eux dans la vérité, dont l'erreur eſt forcée de prendre l'apparence pour être ſupportable. Elle eſt donc eſſentiellement oppoſée à ſon plaiſir, à ſa volonté. Dieu ne peut vouloir & parler que conformémément à la vérité; ſa toute-puiſſance fait d'ailleurs toujours tout ce qu'il dit; ainſi ſa parole eſt toujours vraie & exétutée.

La perfection des êtres raiſonnables eſt de tendre ſans ceſſe à ſe mettre dans l'état qui eſt conforme à leur nature, & à s'y maintenir, & en conſéquence de penſer, vouloir & agir comme il plaît à celui dont les penſées & les volontés ſont tou-

jours justes & raisonnables, & enfin de ne pas se borner à le faire un ou plusieurs jours, mais tous les jours. La perfection de la veille n'est pas celle du lendemain. Que celui qui est juste & parfait se perfectionne encore, *qui sanctus est sanctificetur adhuc.* Leur imperfection est de se dénaturer par des pensées, des volontés & des actions fausses, injustes & contraires à la volonté de Dieu, & par conséquent à sa parole ou raison : elle est, comme nous l'avons prouvé, le langage de la vérité, qu'il est impossible de connoître sans l'aimer.

Dieu se plaît infiniment dans sa pensée, raison ou parole. *In quo mihi bene complacui.* Ils ne doivent pas attendre pour s'y plaire comme lui, qu'ils aient compris comment elle est conforme à la vérité ; ce ne seroit pas alors dans la pensée de Dieu qu'ils se plairoient, mais dans la leur, dans le jugement qu'ils en auroient porté. Ce seroient leur perfection, leur sagacité, leur intelligence qui leur plairoient, qu'ils aimeroient, & non celles de Dieu. Ne leur suffit-il pas de savoir que c'est lui qui leur parle intérieurement par la raison, & qui leur fait connoître par elle sa parole extérieure ? N'est-il pas de leur de-

voir d'aimer l'une & l'autre, de s'y ſoumettre, & de les préférer à leur intérêt, à leur plaiſir particulier. Ils leur ſuggerent mille raiſons contraires, & les leur font paroître vraies, tandis qu'elles ſont fauſſes; mais ſa parole eſt toujours conforme à la vérité, lors même qu'elle y paroît contraire.

C'eſt par cette parole extérieure, par le Verbe, par Jeſus-Chriſt, Fils unique de Dieu, qu'ils peuvent être délivrés de la tyrannie de leurs plaiſirs & de leurs paſſions, qui les détournent de la connoiſſance & de l'amour de la parole & de la volonté de Dieu : *Vere liberi eritis cum filius liberaverit vos.* Ils ne regardent pas comme poſſible la réſiſtance à certaines paſſions plus impérieuſes que les autres, & trouvent trop exigeante ſa religion, qui preſcrit de leur faire à toutes & dans toutes les occaſions une guerre implacable, ſans en épargner aucune, & ſans jamais ſe laiſſer vaincre. C'eſt une des principales pierres d'achoppement, qui empêche ceux qui ſont ſéparés de l'Egliſe catholique de la reconnoître pour la véritable; ils ne veulent pas croire que le Fils de Dieu les délivre par les ſecours que cette Egliſe procure, & qui donnent la force d'ob-

ſerver ce qu'elle ordonne. Ils refuſent d'en faire l'eſſai, quoiqu'ils ſoient curieux & avides dans tout le reſte des nouvelles découvertes.

Ils ſont incrédules ſur la poſſibilité de guérir certaines maladies de l'ame, parce qu'elles leur plaiſent, & ſont au contraire crédules à l'excès ſur la poſſibilité de guérir celles du corps, parce qu'elles leurs déplaiſent. Ils deviennent ainſi très-aiſément les dupes de tous les nouveaux moyens propoſés pour guérir les dernieres.

Ces différentes maladies conduiſent à la mort : les premieres à celles de l'ame, les ſecondes à celles du corps, qui eſt mort lorſqu'il eſt ſans mouvement : pour procurer le plus qu'il eſt poſſible la vie du corps, ſon union avec le principe de ſa vie, il eſt néceſſaire de modérer le mouvement lorſqu'il eſt trop fort, de l'augmenter lorſqu'il eſt trop affoibli dans toute la machine, ou ſeulement dans quelque partie, par l'effet de quelque cauſe phyſique ou morale.

L'ame eſt morte lorſqu'elle eſt ſéparée du principe de ſon bonheur. Elle ne ſent pas ſa mort pendant qu'elle eſt unie au corps, parce qu'elle n'eſt jamais entiérement privée de ſentiments agréables.

La plupart, dans le temps de cette union, ſont involontaires, & dépendent de l'impreſſion des êtres créés ſur le corps; mais lorſque cette dépendance ceſſera, la ſeule cauſe des ſentiments ſera la perfection ou l'imperfection de l'ame. Elle ſera privée des plaiſirs qui ne ſont pas le fruit de cette perfection; comme tous les effets, ils ceſſeront avec leur cauſe, qui eſt la néceſſité dont ils ſont dans le temps pour contribuer à la conſervation du corps. Elle eſt néceſſaire au développement de la raiſon, pendant lequel l'ame peut travailler à ſa perfection. Elle trouve du plaiſir dans la connoiſſance & la jouiſſance des êtres créés; mais il lui paroît imparfait pendant qu'elle ne les connoît pas, & qu'elle ne les poſſede pas tous. Comme elle eſt deſtinée à jouir d'un bonheur parfait, elle s'agite ſans ceſſe pour ſe procurer des jouiſſances & des connoiſſances nouvelles. Aucune ne la ſatisfait pleinement, parce que ſa perfection ſeule peut lui procurer le parfait bonheur; &, comme il eſt prouvé ci-deſſus, elle ne parvient à la perfection qu'en cherchant uniquement à connoître la volonté de Dieu & à s'y plaire. Elle eſt malade en proportion du degré d'inertie qui la retarde dans le chemin de la

perfection, & de l'activité par laquelle elle s'en éloigne. Le remede est d'augmenter dans le premier cas, & de modérer dans le second ses désirs & son activité, jusqu'à ce qu'elle soit venu au point de se plaire dans tout ce qui plaît à Dieu, de se déplaire dans tout ce qui ne lui plaît pas : elle est morte, lorsqu'elle est dans une disposition contraire.

Cette mort sera sensible après la vie du corps ; privée de tous les plaisirs qui ne sont pas l'effet de sa perfection, elle sentira bien plus vivement la privation de ce dernier, qui est le vrai plaisir d'un être libre, parce qu'il est en partie son ouvrage. Tout autre plaisir n'étant pas véritablement le sien, le produit de sa volonté ne pourra l'affecter ; elle y seroit comme insensible, quand elle n'en seroit pas privée. Il s'est trouvé dans tous les temps des gens éclairés ou vertueux, à qui les plaisirs des sens étoient insipides, lorsqu'ils avoient connu ceux de l'esprit ou de la vertu. Le seul bonheur que l'ame pourra goûter après la mort, sera donc d'avoir concouru, pendant qu'elle étoit libre, à sa perfection ; c'est-à-dire, de s'être conformée à la volonté de Dieu, de s'être unie à son plaisir, lors même qu'elle pouvoit ne pas le faire,

d'avoir ainsi préféré la raison de Dieu, & par conséquent sa vérité, à tout autre plaisir.

Les degrés de cette préférence seront la mesure du plaisir qu'elle continuera de prendre éternellement dans le plaisir de Dieu, ce qui fera son bonheur éternel. Il n'y en aura plus pour ceux qui se trouveront dépouillés, par leur faute, de cette perfection, lorsqu'ils n'auront plus de moyens de se priver des plaisirs pour préférer celui de Dieu, pour donner des preuves de cette préférence; lorsqu'ils verront évidemment que la raison de Dieu, qu'ils ont refusé de suivre, est conforme à la vérité, ils seront inconsolables d'avoir préféré l'erreur & la folie; *ergo erravimus:* non qu'ils puissent se plaire dans la raison de Dieu, mais parce qu'ils regretteront de ne pouvoir se plaire dans la leur, de voir qu'elle s'est trompée, qu'elle est imparfaite; ce sera la privation de ce plaisir qu'ils sentiront uniquement. Ils seroient peu touchés de ce que Dieu ne peut pas trouver du plaisir dans la difformité de leur esprit, s'ils pouvoient y en trouver eux-mêmes; cela est si vrai, qu'ils ne se plaisent pas dans le plaisir de Dieu sur la terre, lorsqu'il ne leur procure pas des

ſenſations agréables. Ce ſera leur plaiſir qu'ils regretteront toujours, & non celui de leur auteur. Ce ne ſera pas lui qu'ils aimeront, puiſqu'ils n'aimeront pas ſa volonté, qu'ils ne s'y plairont pas; ce qui leur ſera impoſſible. Quand ils pourroient avoir encore des plaiſirs à ſacrifier à celui de Dieu, ils ne le voudroient pas, parce qu'ils ne deviendroient pas plus parfaits par ce ſacrifice, & que l'eſpoir de le devenir, d'avoir ce plaiſir, cette ſatisfaction, pourroit ſeul les y déterminer; ils verront trop clairement que ce qui eſt conforme à la volonté de Dieu, l'eſt auſſi à la raiſon & à la vérité, pour pouvoir être en ſuſpens, être libres de choiſir le contraire, & pour avoir du mérite en le préférant. Le conſentement qu'ils donneroient à cette préférence, ne ſeroit ſuſceptible d'aucun effort, & par conſéquent d'aucune vertu; il ne leur procureroit aucune perfection, aucun mérite.

Il n'y en a point à trouver aimable & beau, ce qui l'eſt évidemment. C'eſt alors un ſentiment machinal, indélibéré, incompatible avec la liberté, avec un amour de choix, & avec le bonheur qu'il procure aux êtres libres. Pour pouvoir les y diſpoſer, la beauté de Dieu ſe couvre du voile

de celle des créatures ; il met à l'ombre de la foi sa raison & sa sagesse admirables, qui doivent ravir à jamais les élus, & il cache sous les plaisirs du temps ceux de l'éternité. La sensation que cause une belle fleur, n'ajoute rien au mérite de ceux qui l'éprouvent. Leur plaisir physique n'augmente pas leur plaisir moral. Il y met au contraire le plus grand obstacle, lorsqu'ils se sont irrévocablement rendus indignes de l'estime & de l'amour de l'objet le plus propre à leur plaire, en lui refusant ces sentiments, qui lui étoient légitimement dus. La présence de cet objet ne serviroit qu'à leur rendre plus cruelle, plus douloureuse & plus sensible la perte de ce bonheur. Plus la beauté qu'ils auroient refusé d'aimer, pendant qu'ils étoient libres de le faire, leur paroîtroit parfaite & seroit sensible, plus leurs regrets seroient amers.

Il est difficile d'en juger sainement sur la terre, où les plaisirs des sens affectent plus que ceux de l'esprit, qui ne sont presque pas sensibles à la plupart des êtres raisonnables. Il leur est, & il leur sera toujours impossible de se résigner à être éternellement imparfaits, privés de perfection, d'amour & de bonheur. Ils ne feront ja-

mais cet acte de résignation, parce qu'il ne pourra jamais leur plaire ; leur douleur & leurs regrets seront d'une vivacité, d'une sensibilité proportionnée aux degrés de leur imperfection, & des secours qu'ils auront eu pour se perfectionner. Ils verront trop clairement que leur malheur est sans ressource, pour n'être pas livrés au désespoir. Il est essentiellement incompatible avec l'amour & le plaisir d'aimer, qui ne peuvent subsister avec une crainte excessive & sans espoir ; lorsqu'elle est consommée, elle exclut la charité, comme la charité consommée exclut la crainte ; ainsi on peut dire, *perfecta timor foras mittit charitatem*, comme S. Jean a dit, *perfecta charitas foras mittit timorem*.

Il n'est pas possible de faire sentir la vivacité des regrets qu'ils auront d'avoir perdu par leur faute, sans pouvoir la retrouver, l'occasion que Dieu leur avoit fournie de faire quelque chose pour lui plaire, d'être pour toujours des objets désagréables à ses yeux & aux leurs, pour avoir cherché le plaisir dans ce qui étoit contraire à sa volonté, & pour avoir préféré de plaire à des êtres indignes de cette préférence. Ils désireront éternellement de jouir du plaisir d'être estimés &

de plaire, ſoit aux autres, ſoit à eux-mêmes, ſans le pouvoir, ſans s'aimer par conſéquent, ſans être aimés des autres, & ſans les aimer. Le feu de la haine qu'ils auront pour eux-mêmes & pour tous les êtres, ſe réuniſſant à celui de l'enfer, rendra leur malheur éternel, horrible, ineffable; les expreſſions me manquent; l'intelligence humaine eſt trop bornée pour le comprendre & pour l'exprimer. Mais Jeſus-Chriſt l'a décidé, l'Egliſe l'enſeigne, & dès-lors la raiſon nous dit qu'il faut le croire.

Dieu, dit Nicole, étant eſſentiellement le bien ſouverain produit par ſa poſſeſſion, auſſi néceſſairement le bonheur parfait, que la lumiere chaſſe néceſſairement les ténebres, il peut & fait tout ce qu'il veut; il eſt, il a, & communique par conſéquent à qui, & comme il lui plaît, le bonheur éternel & ſans mêlange. *Vita*. Dès qu'il voit & connoît tout, il eſt la vraie lumiere incompatible avec les ténebres. *Veritas*. Toute lumiere mêlée de ténebres n'eſt pas la ſienne, tout plaiſir borné que le mal accompagne, n'eſt pas le ſien. Les êtres intelligents ſéparés de Dieu, auront toujours en partage la foibleſſe, l'impuiſſance des intelligences bornées,

incertaines & ténébreuses, c'est-à-dire, erronées; des volontés actives & jamais satisfaites. Leur union à Dieu mettra pour toujours leur être dans la toute-puissance, leur intelligence dans la vraie & immuable lumiere, leur volonté dans le centre du repos, de la félicité.

17.

PLUSIEURS Nations regardent la discipline de l'Eglise comme contraire à leurs intérêts temporels & à leur politique; mais sont-elles assez exemptes de préjugés? ont-elles des lumieres assez vastes pour juger sainement de ce qui est utile ou nuisible à leur bien, même temporel? La plupart des changements qui ont eu lieu dans la politique des pays & des âges différents, n'ont-ils pas fait plus de mal dans le temps qu'ils ont été opérés, qu'ils n'ont ensuite produit de bien? Et le peu de durée de ce bien, peut-il compenser le mal des commotions sensibles & fortes que tout changement fait éprouver au grand nombre? L'instabilité des choses

choſes humaines ne promet pas une éternelle durée aux loix qui ne ſont pas ſoutenues par le bras du Tout-Puiſſant, comme les loix dogmatiques & morales qu'il dicte par ſon Egliſe. C'eſt une raiſon ſans réplique qui doit les faire adopter univerſellement, puiſque fixer irrévocablement & par-tout la morale, c'eſt le ſeul moyen de rendre par-tout unanime & auſſi invariable qu'il eſt poſſible, l'opinion publique ſur la politique & ſon exécution. Le plan de ne s'écarter en rien de de la tradition univerſellement adoptée depuis Jeſus-Chriſt, s'oppoſe invinciblement aux variations, & dix-ſept ſiecles d'expérience ſont une démonſtration parfaite, à ne conſidérer ce fait qu'avec la raiſon. Quel puiſſant motif pour déterminer à ſe ſoumettre à des loix qui ont tant de ſtabilité!

Mais, dit-on, elles ſont favorables au deſpotiſme. Cette objection eſt une erreur; elles ordonnent à chaque peuple d'être ſoumis à l'autorité qu'il trouve établie chez lui, & c'eſt le ſeul moyen d'empêcher les guerres inteſtines : elles ne ſont donc pas contraires au gouvernement républicain ; elles ſont même le ſeul frein capable d'arrêter le bras des deſpotes, &

de l'empêcher de commettre l'injuſtice. La forme du gouvernement ſpirituel de l'Egliſe eſt totalement contraire à celle du gouvernement deſpotique. Les changements ne ſe font ordinairement que lorſque l'opinion publique y eſt diſpoſée : la Providence a prévu tous ceux qui ſe ſont faits & qui ſe feront dans la diſcipline, & a conduit les choſes de maniere qu'ils n'ont jamais pu, comme ils ne pourront jamais, ébranler l'édifice de l'Egliſe.

Que les Nations commencent par ſe réunir, ſur le dogme & ſur la morale, à l'Egliſe catholique ; elles la trouveront très-diſpoſée à ſe prêter aux réformes relatives à la diſcipline que la raiſon peut tolérer. La morale ne doit point les effrayer, quelque ſévere qu'elle paroiſſe, puiſque Jeſus-Chriſt donne par ſon canal les forces néceſſaires pour l'obſerver. Cette ſévérité prouve qu'elle eſt telle qu'il l'a donnée, & que c'eſt ce qui empêche d'y rien changer ; autrement les Paſteurs de l'Egliſe qui ont concourus à former les déciſions ſur la morale, auroient été naturellement portés au relâchement par leur intérêt particulier. S'il en eſt quelques-uns qui ſe ſoient permis de la violer,

ils ont eu la peine de lutter contre l'opinion publique, dirigée par ses décisions, & de cacher leurs déréglements. Ils auroient évité ces désagréments en faisant des loix différentes. Ils se sont gênés d'ailleurs pour en observer un grand nombre, & une multitude d'autres Pasteurs s'y sont conformés en tout exactement ; c'est une justice qui leur est rendue par les ennemis de l'Eglise, & par Swedenborg lui-même. Dans toutes les Religions fausses, ne s'écarte-t-on pas peu-à-peu, par cette raison, de la sévérité de la morale catholique ? Elle n'effraieroit pas tant, si elle étoit adoptée par-tout sans restriction, & la réunion seroit bientôt faite, car les dogmes ne sont qu'un prétexte apparent.

18.

LEUR incompréhensibilité prouve qu'ils ne sont pas l'ouvrage des hommes ; autrement ils ne seroient pas au-dessus de la raison humaine. Elle les comprendroit aisément ; ce qui lui sera toujours impossible. L'Auteur du livre des *Erreurs & de la*

Vérité, aſſure qu'il a le bonheur d'avoir la preuve que les myſteres ne ſont que des vérités voilées, & non des vérités impénétrables ; mais on ne l'en croira pas ſur ſa parole. L'explication qu'il en donneroit ne ſerviroit ſurement pas à lever le voile qui les couvre, ſi elle n'étoit pas plus claire que la doctrine contenue dans ſon Livre.

Voici comment il s'explique : « J'au-
» rois, à la place des Chefs & des Miniſ-
» tres de Religions, annoncé un myſtere
» comme une vérité voilée, & non com-
» me une vérité impénétrable ; & j'ai le
» bonheur d'avoir la preuve que cette
» définition auroit mieux valu. » C'eſt bien faire entendre qu'il a le bonheur d'avoir la preuve que les myſteres ne ſont pas des vérités impénétrables. Si S. Paul l'avoit dit, on auroit pu croire qu'il avoit cette preuve, & qu'ayant été au troiſieme ciel, Dieu lui avoit fait comprendre clairement les myſteres. Ses révélations venoient évidemment de Dieu ; mais il n'eſt pas, & ne peut pas être l'auteur des révélations publiées par ceux qui, comme l'Auteur du Livre des *Erreurs*, loin de parler en faveur de la Religion catholique & de la défendre, s'efforcent de la détruire. Les myſteres ne ſeront peut-être pas des

vérités inaccessibles dans l'autre vie, où l'on verra toutes choses d'une maniere plus claire. Mais il n'en est pas ainsi sur la terre, où les mysteres seront toujours des vérités de la foi, & non de la raison, & par conséquent toujours impénétrables & toujours mysteres pour celle-ci. Jamais elle ne pourra les expliquer d'une maniere qui les rende intelligibles & tellement clairs, que la raison n'y trouve plus de difficultés. Toute explication de cette espece seroit fausse, parce qu'elle leur ôteroit le caractere qu'ils doivent toujours avoir pendant cette vie, d'être des mysteres & des vérités de foi, & par conséquent au-dessus de la raison : c'est Jesus-Christ qui l'a dit. *Mysterium fidei.*

La Résurrection de Jesus-Christ est un des mysteres de la Religion chrétienne, qui est, en quelque sorte, le fondement de toutes les autres par rapport à nous, quoiqu'il soit un des derniers. Cette Résurrection est le gage & le signe sensible de la nôtre, qui est également un mystere de cette Religion. Or, comment cet Auteur prouve-t-il que ces Résurrections ne sont pas des vérités impénétrables à la raison ? Nous croyons les mysteres, mais sans comprendre comment ils peuvent

s'opérer. C'eſt préciſément parce qu'il eſt impoſſible d'expliquer leur accord avec la raiſon, que tant de gens ſoutiennent qu'ils y ſont contraires, & qu'il y a une ſi grande variété dans la croyance des ſectes ſéparées de l'Egliſe catholique, qui veulent expliquer la foi par la raiſon ſur les différents myſteres, & en particulier ſur celui de l'Euchariſtie. Faire de nouvelles loix pour la matiere, l'affranchir de celles auxquelles elle eſt ſoumiſe dans l'ordre naturel, la ſpiritualiſer en quelque ſorte; tout cela ſert à faire comprendre que les myſteres ne ſont pas oppoſés à la raiſon, c'eſt-à-dire, à ce qui eſt poſſible; mais comme ce nouvel ordre des choſes eſt contraire aux idées reçues, on ne veut pas le regarder comme poſſible, & on en conclut que les myſteres n'exiſtent pas. C'eſt d'après cette conſéquence ſans doute, que cet Auteur a cherché des raiſons pour les regarder comme de ſimples allégories; il a mis ſa tête à l'alambic pour cet effet, & il a regardé comme lui ayant été révélées, les explications qu'il a trouvées dans les moments de ſon délire.

S. Paul, ſans avoir prétendu comprendre les myſteres, a reconnu qu'il y a un corps animal & un corps ſpirituel. Le

premier Adam a été créé avec une ame vivante, qui faisoit vivre son corps par le moyen des aliments; le second Adam, Jesus-Christ, a été rempli d'un esprit vivifiant. Le corps spirituel ne vit plus comme le premier, avec le secours des aliments; mais par la vertu de l'esprit. *Corpus spirituale*; c'est l'explication de M. de Sacy sur ce passage, bien différente de celle de Swedenborg, qui est plus naturelle, mais qui fait cesser le mystere. Il a fait en vain les plus grands efforts pour tout comprendre; il a substitué des difficultés nouvelles à celles qu'il a prétendu résoudre. Malgré l'exemple de la chenille, qui devient papillon, il est impossible d'expliquer comment l'ame reprend, après sa mort, un corps qu'elle avoit entiérement quitté; car la chenille garde son corps sensible & véritable, & c'est la métamorphose de ce même corps qui en fait un papillon, après qu'elle a simplement quitté son enveloppe; aussi le papillon ne peut-il plus ressusciter & reprendre son corps, lorsqu'il est véritablement mort & réduit en pourriture. Il seroit de même aussi difficile d'expliquer comment les corps pourroient vivre éternellement sans altération en mangeant, &

comment il feroit poffible de trouver affez d'aliments pour les nourrir, en laiffant toujours fubfifter les loix ordinaires de la nature, &c. S'il faut les renverfer, pourquoi ne pas reconnoître qu'il eft tout auffi poffible à Dieu de les changer pour accomplir les myfteres tels qu'il les a révélés, que de la maniere dont il plaît à nos favants de les expliquer.

Jefus-Chrift auroit-il pu opérer tous les prodiges de fes différentes apparitions, après fa réfurrection, s'il n'avoit eu un corps fpirituel? & n'eft-il pas auffi impoffible de les comprendre que la préfence réelle? Pourquoi donc ne pas la croire, puifqu'on eft forcé de croire ces apparitions fur le témoignage d'une fi grande multitude de témoins, qui n'ont pu être ni trompeurs ni trompés? Dieu peut tout ce *qu'il veut*, parce qu'il ne veut que ce qu'il fait être poffible; & comme il ne dit que ce qu'il veut, il peut tout ce qu'il a dit, & il l'accomplit ponctuellement. Ne lui étoit-il pas auffi difficile de créer des êtres & de leur donner des qualités qu'ils n'avoient pas, qu'il peut l'être d'étendre leurs capacités, leurs attributs, ou de les changer? Si notre intelligence ne pouvoit être occupée que d'un feul

objet actuellement présent à son esprit, pourrions-nous comprendre qu'il lui fût possible d'être aussi subtile & aussi vaste qu'elle l'est ; de parcourir par un seul acte, & dans le même temps, plusieurs objets & plusieurs lieux différents ; d'être présente par-tout sans cesser d'animer son corps ? N'aurions-nous pas autant de peine à nous le persuader, que nous en avons à croire que le corps aura le même pouvoir lorsqu'il sera devenu spirituel après la résurrection ?

Le mystere de l'Incarnation, l'union de la Divinité à l'humanité, est de même incompréhensible ; mais comprenons-nous mieux l'union de l'esprit à la matiere, dont il ne nous est pas possible de douter ? comprenons-nous comment Dieu peut nous parler intérieurement, en unissant à notre intelligence bornée, sa raison infaillible ? Elle tient à tous les hommes le même langage, puisque nous pouvons nous dire les uns aux autres, telle chose est conforme à cette raison, qui nous parle à tous ; & ce n'est pas la nôtre, puisqu'elle y est très souvent contraire.

Dieu connoît tout ce qu'il a, tout ce qu'il peut ; cette connoissance & son pouvoir lui plaisent. Il connoît donc

toutes les manieres dont il peut donner, & dont les êtres peuvent recevoir : dès qu'il se plaît dans son pouvoir, il se plaît à faire tout ce qu'il peut ; l'exercice de sa puissance en fait partie. Le plaisir qu'il trouve dans le pouvoir de tout donner, a toujours été parfait, parce qu'il a toujours vu qu'il réduiroit ce pouvoir en acte. Vous avez reçu l'être & ses attributs ; mais la capacité de votre être, comme celle des autres, est bornée. Il étoit nécessaire sans doute que chacun des êtres n'eût qu'une partie de la puissance & de l'intelligence infinie pour leur faire connoître que Dieu seul est infiniment puissant & infiniment intelligent ; & pour leur communiquer ainsi le plaisir qu'il prend à connoître ses perfections sans bornes, celles des créatures sont bornées ; ainsi le plaisir de les connoître ne peut être parfait.

En vous plaisant uniquement dans les perfections infinies de Dieu, dans sa puissance, son intelligence & sa volonté, il ne manquera rien à votre plaisir, puisque vous ne vous plairez pas à avoir plus de puissance & d'intelligence qu'il ne plaît à Dieu de vous en donner. Vous êtes bien convaincu qu'il se plaît à vous

donner tout ce que vous pouvez recevoir, & par conſéquent à vous donner le plaiſir parfait, qu'il trouve à connoître qu'il eſt infiniment puiſſant, intelligent & parfait, puiſque vous pouvez avoir ce plaiſir. Il s'en faut bien cependant qu'il ſoit encore votre partage ni celui des autres hommes vivants; il en eſt même très-peu qui l'auront dans l'éternité, ſuivant l'oracle de Jeſus Chriſt: *Pauci electi.* Le très-grand nombre alors, comme aujourd'hui, cherchera ſon plaiſir, non dans les perfections infinies du Créateur, mais dans les perfections bornées des créatures. Le grand nombre n'eſt donc pas heureux dans ce monde, & ne le ſera pas dans l'autre, quoiqu'il lui ſoit poſſible de l'être. Dieu ne peut pas prendre plaiſir à voir mettre ainſi des bornes à la bonne volonté qu'il a de donner à tous ce bonheur que tous peuvent recevoir. Il n'auroit donc jamais pris plaiſir à créer une multitude d'êtres, dont le grand nombre ſeroit éternellement malheureux, s'il n'eût été déterminé que par le plaiſir, dont le petit nombre d'heureux conſent de recevoir la communication, d'autant plus que ce petit nombre même n'auroit jamais pris plaiſir uniquement dans celui de Dieu, les purs eſprits, ſans les faits

& les diſpoſitions de Jeſus-Chriſt, qui leur furent révélées, & qui contribuerent à former leur intelligence & leur volonté, & les hommes ſans l'exemple, les leçons & les ſecours de ce divin Rédempteur.

Dieu n'auroit donc jamais rien créé, ſi la création n'avoit dû produire que des malheureux & point d'heureux, & ſi dans ce grand nombre d'êtres, il n'avoit dû s'en trouver un, comme l'humanité de Jeſus-Chriſt, à qui ſon verbe, ſa raiſon éternelle pût s'unir parfaitement & réellement ; à qui il pût communiquer la plénitude de ſa divinité, de ſa puiſſance, ſans qu'il en abuſât ; qui par conſéquent pût avoir un plaiſir auſſi parfait que le ſien, celui non-ſeulement de connoître toutes ſes perfections, mais de les poſſéder comme lui, & de les lui toutes rendre & rapporter, comme il avoit celui de les lui donner. *Quia in ipſo complacuit omnem plenitudinem inhabitare, & in ipſo inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter.*

Jeſus-Chriſt n'a pas été un inſtant ſans ſe plaire uniquement dans les perfections infinies de Dieu ; il n'a jamais pris d'autre plaiſir dans les perfections des êtres créés, & de ſon humanité même, que celui que Dieu prend à les produire dans eux &

par eux ; Jesus-Christ seul a pu plaire à Dieu parfaitement, parce qu'il a été capable de tout en recevoir & de tout lui rendre, sans se rien attribuer. Il est venu au monde, non pour se plaire à lui-même & faire sa volonté, mais pour faire celle de son pere. *Descendi de cælo non ut faciam voluntatem meam sed voluntatem ejus, qui misit me*, & pour bien prouver qu'il ne cherchoit pas son plaisir, mais celui de son pere, il a voulu faire les choses les plus pénibles à la nature, souffrir & mourir de la mort la plus cruelle : *Factus est obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.*

Dieu a pris un plaisir infini à donner tout à Jesus son fils unique, le seul qui lui ressemble parfaitement, qui est Dieu comme lui, qui possede, quoique son humanité soit créée, toutes les perfections de l'être increé ; Jesus a pris & prend un plaisir infini à rendre tout à son pere, à reconnoître qu'il en a tout reçu ; ils se plaisent le pere dans son fils, qui lui rend tout, & le fils dans son pere qui lui a tout donné ce qu'il lui rend ; son plaisir sera de lui rendre tout absolument à la fin des temps & au commencement de l'éternité. *Cum tradiderit regnum Deo*

& patri, & evacuaverit omnem poteſtatem, principalem & virtutem.

En donnant tout à Jeſus, Dieu lui à donné la puiſſance de communiquer aux autres êtres qui devoient concourir à lui faire tout recevoir, tout ce dont ils ſont ſuſceptibles en proportion de leur capacité ; aux hommes, parce qu'il devoit avoir l'humanité par leur moyen, être leur chef & former avec eux un corps myſtique ; aux Anges, parce qu'ils devoient concourir à la formation de ce corps dans le chef & dans les membres en pluſieurs manieres qui ſeront un jour manifeſtées, & ſurtout en ſervant par leurs opérations à rendre moins ſenſibles celles de la Divinité, ce qui devoit être ainſi pour ne pas bleſſer la liberté ; ils s'uniſſent par leurs volontés & leurs miniſteres à Jeſus-Chriſt, & font partie de ſon corps, de la ſociété des bienheureux.

C'eſt par Jeſus-Chriſt & pour lui que tous les êtres préſents, paſſés ou futurs, reçoivent tout ; mais il n'y aura de créés que ceux qui ſont néceſſaires, pour que Dieu ait ce fils unique, le ſeul objet de ſes complaiſances, & pour que ſon corps myſtique ſoit parfait ; c'eſt pour lui & par lui qu'il fait toutes choſes ; ſans ce

motif il n'auroit rien tiré du néant : c'est aussi pour Dieu que Jesus-Christ a tout fait ; c'est pour lui plaire & pour prouver que tout doit tendre à ce but ; qu'il ne faut penser, vouloir & agir que comme il lui plaît. Son seul plaisir est celui qu'il prend à connoître ses infinies perfections, & à communiquer ce plaisir en les faisant connoître & les manifestant par les créatures, comme il est prouvé dans cet ouvrage ; le seul bonheur véritable que puissent avoir les êtres intelligents, est aussi de se plaire dans les perfections de Dieu, dans leur connoissance & leur manifestation ; en un mot, de se plaire dans son plaisir d'être heureux, parce qu'il l'est ; de ne désirer le bonheur pour eux, que comme il veut, & parce qu'il le veut ; ce qui est l'aimer véritablement.

On ne goûte jamais de plaisir plus pur, que lorsqu'on peut se rendre le témoignage, que l'on cherche uniquement à plaire à ce qu'on aime. L'amour est alors content de lui-même ; il l'est bien davantage, lorsque son objet en est infailliblement instruit, en pénétrant dans les plus secrets replis du cœur, & mérite infiniment un amour aussi désintéressé qu'il est possible ; il ne pourra commencer

dans l'éternité, parce que l'évidence ôtera la liberté du choix néceſſaire à l'amour; nous l'avons prouvé : il faut donc commencer ſur la terre à aimer Dieu, ſi l'on veut jouir dans le ciel du bonheur qui eſt le fruit de cet amour.

Qu'y a-t-il de plus délicieux que le ſentiment d'avoir aimé le ſeul être qui ſoit véritablement aimable; de lui plaire éternellement pour avoir dans le temps pris plaiſir à lui plaire, pour avoir conſenti de recevoir ce plaiſir qu'il ſe plaît à communiquer aux hommes de bonne volonté. Le refus d'y conſentir met ainſi des bornes au plaiſir de Dieu, s'y oppoſe, & l'en prive, ainſi que tous les Anges & les Elus, & c'eſt le péché. Celui qui le commet & qui ne s'en corrige pas, refuſe de concourir à la félicité céleſte; il y a beaucoup de joie dans le ciel lorſqu'un pécheur fait pénitence.

Sous ce point de vue le plus petit péché eſt horrible, & un mal bien plus grand que tous les maux réunis de tous les mondes & de tous les enfers imaginables; & ce n'eſt point une exagération, ils ne ſont tous que le mal de la créature; il eſt pour ainſi dire le mal du Créateur; il lui ravit un plaiſir, il em-

pêche l'exécution du désir qu'il a de rendre heureux tous les êtres intelligents ; c'est le mortel : & de rendre les Elus aussi heureux qu'il seroit possible, c'est le véniel. Ce dernier est de plus redoutable, parce qu'il dispose au mortel. La rédemption & la pénitence sont au contraire ce qu'il y a de plus agréable à Dieu & aux bienheureux, parce quelles sont le remede du péché.

Jesus a souffert pour en faire connoître l'énormité, pour en arrêter les progrès, pour en réparer les ravages, pour rendre à son pere le plaisir dont le péché le prive. Il auroit souffert autant s'il eût été nécessaire pour empêcher le péché le plus léger, qui est un mépris de la bonté de Dieu, une ingratitude monstreuse, un outrage fait au plus grand, au meilleur des maîtres, par le plus vil des esclaves, un crime de lese-majesté Divine.

Ceux qui savent combien on est disposé à souffrir pour éviter le plus petit déplaisir à ceux qu'on aime fortement, peuvent se faire une idée imparfaite de la disposition du cœur de Jesus. Si nous pouvions apprécier la mort & les souffrances d'un Dieu, nous pourrions com-

prendre l'énormité du péché. C'est pour empêcher de nouveaux péchés que Dieu ne créera point de nouveaux êtres, lorsque le nombre sera complet de ceux qui doivent être membres de Jesus-Christ, pour que son corps mystique soit parfait. Il n'en auroit point créés par la même raison s'il n'eût été déterminé par la satisfaction qu'il trouvoit à procurer à Jesus-Christ, Dieu & homme, le plaisir d'être le Sauveur du monde.

Il ne paroît pas prudent & conforme à sa volonté de supposer l'existence d'autres mondes habités pas des êtres intelligents & libres à l'infini. Le soleil & les autres astres ont été créés pour éclairer la terre, le premier pendant le jour, les autres pendant la nuit. Telle est leur destination suivant la parole de Dieu; son intention est qu'on ne leur en suppose point d'autre.

Il a prévu que la curiosité des hommes les porteroit à soutenir, comme Swedenborg & tant d'autres, qu'il est raisonnable de conclure par analogie, que les planetes sont des terres, les étoiles des soleils, autour desquelles tournent d'autres planetes, & que toutes sont habitées.

Il a livré le monde aux discussions in-

terminables, qui ſont le fruit de cette inſatiable & avide curioſité, ſans daigner la ſatisfaire ; il lui a preſcrit pour bornes, la révélation qui ſuffit pour le mettre dans la route du vrai bonheur. Il ne peut s'en détourner, ſans s'expoſer à le perdre. *Tradidit mumdum diſputationi eorum.*

L'imagination des hommes, exaltée par une curieuſe fermentation, ſert à prouver combien leur intelligence eſt bornée. Tous leurs efforts aboutiſſent à ne pouvoir imaginer pour tous ces mondes, que les mêmes propriétés & perfections des êtres ſpirituels ou corporels, connus par la révélation. Pour leur donner de l'extention, ils ſont obligés de les confondre avec celles de l'être increé.

Notre globe eſt ſi petit, dit Swedenborg, ainſi que le nombre des hommes qui y naiſſent, que quand il exiſteroit des millions de milliards de globes ſemblables ou beaucoup plus vaſtes, ce ſeroit encore bien peu de choſe pour un objet auſſi vaſte que celui de peupler le ciel. Il ſuppoſe ainſi que les corps, après la réſurrection, ſeront étendus, quoique ſpirituels ; mais s'il s'agiſſoit de remplir l'étendue du ciel, qu'il dit environner

toutes les étoiles, il ne pourroit pas y réussir, cette enveloppe étant nécessairement plus vaste que tout ce qu'elle renferme, que toute la matiere qu'elle contient, & qui ne fait que se développer & changer de forme, sans qu'il en soit créé de nouveau.

La difficulté resteroit la même pour un nombre innombrable de terres comme pour une seule, & il ne peut pas la résoudre, quoiqu'il les regarde comme devant être éternellement habitées par de nouvelles générations qui se succéderont sans cesse, puisqu'il les renferme, toutes infinies qu'il les suppose, dans un espace encore plus infini ; ce qui est contradictoire.

Ces hypotheses admettent des nombres successifs à l'infini, & M. Holland a démontré l'absurdité de toute succession infinie. Elle est bornée comme les nombres par leur auteur, qui connoît leur premier & leur dernier terme, & par conséquent le commencement & la durée de leur succession, parce qu'il est par essence le principe & la fin de tous les êtres. Son intelligence cesseroit d'être infinie, s'il y avoit des successions & des combinaisons infinies qu'elle ne pût atteindre. Tout

dès-lors ne pourroit plus être régi par cette intelligence ; tout ſeroit dans le déſordre & la confuſion.

L'ordre de l'univers annonce une intelligence infinie, Swedenborg en convient ; il faut donc regarder comme faux tous les raiſonnements qui tendent à la détruire. Pourquoi multiplier les mondes, ſous le prétexte qu'un ſeul ne paroît pas aſſez vaſte pour donner une idée ſuffiſante de la puiſſance de Dieu ? Ne faut-il pas finir par mettre un terme à la vaine curioſité des hommes, & à cette multitude étonnante de mondes, après en avoir augmenté le nombre au-delà des bornes de l'intelligence humaine ? Le pouvoir infini n'eſt pas augmenté par des milliards de mondes, ni diminué par ſeul, puiſqu'ils ne ſont tous qu'un point, comparés à l'immenſité de Dieu.

En ſupprimant le jugement dernier & la fin des temps, Swedenborg s'eſt briſé contre le même écueil que ceux qui ne donnent point de commencement au monde, & qui ſuppoſent l'éternité de la matiere.

Pour accorder quelque choſe à la raiſon humaine, qui ne peut ſe déterminer à croire que les planetes ne ſervent qu'à

donner une foible lueur pendant la nuit, supposons un instant qu'elles seront habitées, mais qu'elles ne le sont pas encore, afin de ne pas paroître contredire la révélation. Les Elus n'en seront pas les habitants, puisque leurs corps spirituels n'auront pas plus besoin de place que les purs esprits. Ils seront tous dans le centre du repos & de l'immutabilité; peut-être faut-il penser différemment des autres, dont les corps, selon S. Paul, ne seront pas changés; ils paroissent devoir demeurer assujettis à l'étendue & à la plupart des loix de la matiere, & continuer d'être en mouvement sans pouvoir entrer dans le repos éternel, suivant le Pseaume 94.

Ceux qui n'auront que la tache du péché originel pourront être placés dans autant de planetes où le mouvement est tempéré, les autres dans l'étang de feu.

On peut supposer que cet étang est un foyer immense de chaleur sans lumiere; qu'il est la cause seconde & le centre général du mouvement, autour duquel se meuvent, peut-être d'une maniere lente & imperceptible, le soleil & les étoiles. Ce mouvement général autour d'un centre universel, combiné avec les mouvements

autour de chaque centre particulier, peut servir à expliquer l'attraction ou tendance universelle des corps célestes & terrestres les uns vers les autres.

Il ne se trouveroit peut-être qu'un homme pour chaque planete ; mais il en seroit le souverain, & commanderoit aux animaux qui la peupleroient. Il seroit privé des douceurs de la société ; mais il n'en éprouveroit pas les dangers. Sa raison resteroit peut-être éternellement dans l'enfance, & il sentiroit moins le malheur d'être séparé de son auteur & de ses semblables ; il se trouveroit ainsi dans l'Enfer pendant toute l'éternité, c'est-à-dire, dans des lieux où le mouvement & l'agitation que produit le feu, se font sentir loin du séjour éternel du repos & de la félicité de Dieu.

La chaleur qui doit dissoudre les éléments pourroit servir à mettre chacun à sa place, selon que l'habitude & le feu des passions auroit disposé les corps à se trouver plus ou moins éloignés du centre général. Le feu, dit St. Paul, sera l'épreuve des œuvres de chacun. *Unius cujusque opus quale sit probabit.* Il est vrai que cela peut s'entendre dans le sens spirituel du feu de l'amour, qui fait des hommes célestes,

lorſqu'il eſt divin, & qui les rend terreſtres, lorſqu'il eſt profane. *De cœlo celeſtis, de terra terrenus ;* mais le ſens ſpirituel n'eſt pas incompatible avec le ſens littéral ; ils ne ſont même peut-être jamais l'un ſans l'autre, le phyſique étant le ſigne du métaphyſique : ainſi le feu matériel eſt la figure du ſpirituel, qui ſert, pour ainſi dire, d'ame au premier.

Je ſuis bien éloigné d'admettre cette hypotheſe, du moins en entier, ni toutes les autres ſemblables. Il eſt poſſible d'en imaginer à l'indéfini, ſans pouvoir découvrir quelle eſt la véritable. Nous ne la connoîtrons que lorſque notre intelligence aura reçu l'heureux privilege de voir comme Dieu. J'ai fait cette ſuppoſition ſeulement pour prouver qu'il eſt poſſible d'expliquer comment le ſoleil, les étoiles & les planetes peuvent dans le temps être deſtinés uniquement à préſider au jour & à la nuit, ſans chercher à contredire la révélation, & à contrarier la raiſon des hommes, auſſi foible qu'elle eſt fiere & préſomptueuſe. Ils ſont ainſi raſſurés par la poſſibilité d'un autre deſtination, qui n'auroit lieu qu'après le jugement dernier. Ils ne ſeront pas ſcandaliſés ſans doute de ce que ces corps céleſtes ne ſerviront,

ſerviront, pendant pluſieurs milliers d'années, qu'à leur premier uſage, puiſqu'ils avancent dans leurs différents ſyſtêmes, que la terre s'eſt trouvée pluſieurs ſiecles ſans habitants.

La multiplicité des mondes à l'indéfini, fait naître des mouvements de ſurpriſe ſur la féconde activité de l'imagination des hommes, ſans rien ajouter à l'admiration que mérite la puiſſance & la ſageſſe infinies du Créateur. Que ces mondes exiſtent ou non, Dieu n'eſt ni moins grand, ni moins ſage, ni moins puiſſant à nos yeux. Dès qu'il eſt au-deſſus de tout, dès qu'il peut tout ce qui eſt conforme à ſa raiſon éternelle. Les cieux ne publieroient pas moins ſa gloire, quand ils ne ſeroient deſtinés qu'à répandre la lumiere ſur la terre, & à changer enſuite de forme. Les Prophetes ne les ont pas conſidérés ſous un autre point de vue, lorſqu'ils ont été les échos, à cet égard, de l'admiration des êtres intelligents.

Vous avez ſans doute de bonnes raiſons, Etre ineffable, qui en êtes la ſource pour manifeſter votre puiſſance & votre intelligence infinies, d'une maniere oppoſée aux conjectures de la raiſon humaine. C'eſt ce que vous avez fait dans l'éta-

bliſſement de votre Religion & de votre Egliſe. La rédemption eſt votre ouvrage comme la création. Si les myſteres dans l'ordre ſurnaturel ſont d'autant plus marqués du ſceau de votre vérité, qu'ils ſont plus contraires en apparence aux regles de la prudence humaine, pourquoi les myſteres de la nature ne porteroient-ils pas la même empreinte? Rien ne peut & ne doit atteindre à la hauteur de votre ſageſſe & de votre ſcience. *O altitudo divitiarum ſapientiæ & ſcientiæ Dei !* Que les êtres libres imitent ceux qui ne le ſont pas. C'eſt par une obéiſſance aveugle & muette que ceux-ci publient éloquemment les perfections de leur auteur, & qu'ils font naître l'enthouſiaſme à la vue de l'ordre toujours uniforme, quoique toujours varié, qui regne dans l'univers, que les premiers prouvent leur admiration, en faiſant taire une curioſité vaine & dangereuſe, & leur amour par la ſoumiſſion ſincere de leur volonté rebelle.

Rien ne paroît plus contredire la raiſon de l'homme, que d'avoir deſtiné tant de grands corps céleſtes uniquement à éclairer la terre pendant la nuit ; rien ne paroît donc plus conforme à la vérité & aux deſſeins de Dieu. Pour être incompréhenſibles &

conformes à la raison éternelle & sans bornes, ils ne doivent pas ressembler à ceux que forme une raison bornée. *Quam investigabiles viæ ejus !* Il a prévu tout ce que pourroit dire la prudence humaine, & il a pris plaisir à la confondre, pour que l'homme apprît à se défier de sa foible intelligence, à ne pas s'y plaire : au lieu de chercher à contredire la révélation, dans les cas même où elle paroît contraire à la raison humaine, il est bien plus conséquent de reconnoître les bornes de cette derniere, & de supposer qu'elle n'a pas encore découvert les moyens de la concilier avec la révélation.

Dieu a fait tout pour l'homme, pour l'utilité de son séjour temporel ; image imparfaite du séjour éternel qu'il lui destine. Cette considération pourroit-elle lui donner de l'indifférence & de la présomption ? Ne doit-elle pas au contraire faire naître dans lui les sentiments de l'amour le plus tendre ? Loin de les augmenter & de dilater son cœur, rien n'est plus propre à le resserrer que les idées multipliées de cette quantité innombrable de mondes habités. Elles nourrissent l'orgueil en élevant l'esprit de ceux qui les ont ; ils s'admirent d'être capables de découvrir &

d'embraſſer plus d'objets que le commun des hommes, ou de ſuivre ces nouvelles découvertes.

Tous ces mondes fuſſent-ils habités, il ſeroit inutile & peut-être dangereux de les regarder comme tels. La Providence paroît l'avoir décidé par le ſilence de la révélation ſur cet objet. C'eſt aller contre ſes deſſeins que de s'en occuper.

Ces vaines ſpéculations ne peuvent que détourner l'attention de l'homme de ſes rapports particuliers avec ſon auteur, & de tous les faits de la Rédemption. Dieu s'en eſt ſervi pour lui donner les preuves par leſquelles il le diſtingue des autres êtres. Son but eſt de le détacher de toutes les créatures, & ſur-tout de celles qu'il n'a pas jugé à propos de lui faire connoître, pour l'attirer & l'attacher uniquement à lui par Jeſus-Chriſt. Tous les myſteres, nous le répétons, ſont le fondement de la morale; elle ne peut ſe ſoutenir ſans l'amour de Dieu & du prochain, & ces deux amours changent de nature, ou plutôt ſont anéantis, dès que l'on dénature la foi des myſteres, c'eſt-à-dire, dès qu'on ne les croit pas, comme Jeſus-Chriſt a reconnu qu'il étoit néceſſaire de les croire, & par conſéquent comme il les enſeigne

par la voix de l'Eglise catholique. On n'aime plus alors Dieu, ni le prochain comme il faut pour être sauvé, comme Dieu l'ordonne. Il seroit aisé de démontrer, en raisonnant sur les différentes branches de la morale, qu'on la détruit en renversant la foi de l'Eglise catholique sur les dogmes ; mais il faudroit des volumes. Il suffit de dire que Dieu le sait, & qu'il a eu des raisons justes & bien fondées pour ordonner la soumission à cette Eglise, que je lui rends volontiers.

Des circonstances particulieres m'ont forcé, pour ainsi dire, à entreprendre cet ouvrage. Comme je ne suis pas Théologien, il pourroit s'y trouver des choses contraires, soit pour le fond, soit pour les expressions, aux décisions infaillibles de cette Eglise ; j'y souscris, comme à celles de Dieu même.

Son Fils unique est l'objet de ses complaisances, dont il a eu principalement le plaisir en vue, en cherchant à procurer celui des autres hommes. Dieu est heureux de toute éternité ; mais le plaisir de l'Homme-Dieu n'a commencé que dans le temps. Il a souffert volontairement pour prouver son amour envers son pere ; mais aussi ses souffrances sont la mesure de son

amour & du plaisir qu'il a d'avoir donné tant de preuves de cet amour. *Oblatus est quia ipse voluit.* Son pere n'a consenti de le voir tant souffrir, que parce qu'il a connu combien sa Passion serviroit à son bonheur, en augmentant le nombre des bienheureux. C'est par la même raison qu'il envoie des croix à ses élus. Ils seront heureux à proportion de leur amour & des preuves qu'ils en auront donné en souffrant : en sorte que Dieu tire le bonheur éternel de son Fils & de ses élus, de leurs maux temporels.

Dieu est parfaitement heureux, quoiqu'il y ait des réprouvés ; mais il ne voit pas avec plaisir leur malheur éternel ; ils ne servent pas au bonheur de Dieu ; au lieu qu'il se plaît dans ce qu'il a fait, par chacun de ses élus, pour les conduire au bonheur, & dans le consentement libre qu'il leur a fait former. Ils lui plaisent, ou plutôt, il se plaît de toute éternité, dans sa puissance & son intelligence, par lesquels ils les a rendus agréables à ses yeux ; ce plaisir fait partie de son bonheur. Ils ont l'avantage d'y avoir concouru, d'en avoir été les instruments, & s'en réjouissent, ainsi que du plaisir qu'il prend dans les autres élus.

La respectable Mere de Jesus est celle dont la joie est la plus parfaite. Il est surprenant que les sectes chrétiennes en honorant le Fils, aient si peu de vénération pour la Mere. Quoi de plus propre à l'inspirer cependant que le choix du Tout-Puissant, & le plaisir ou la volonté qu'il a eu de la revêtir de cette qualité glorieuse! Il a tellement dirigé les événements & les circonstances, qu'il en a fait une créature privilégiée, assez éclairée pour sentir vivement toute l'étendue de son bonheur, & assez humble pour ne s'en rien attribuer. Elle a reconnu le devoir uniquement à la puissance & à la miséricorde de Dieu, & sur-tout à ses promesses qui avoient pour objet le Messie. Elle en a été le chantre éloquent & sublime, & a exprimé sa reconnoissance & sa joie toute spirituelle, d'une maniere vive & naturelle, avec autant d'énergie que de précision, dans son admirable Cantique, *Magnificat anima mea Dominum.*

Il suffit pour donner la plus haute idée de ses sentiments ; quoiqu'inspirée, elle avoit ceux dont ses paroles étoient l'expression. Elle l'a prouvé par sa conduite persévéramment soutenue pendant une longue vie. Toujours égale, simple, mo-

deste, sans passion, conforme à la plus haute sagesse & à la philosophie la plus raisonnable, elle est devenue le modele de la perfection. A ne la considérer que humainement, elle mérite la place la plus distinguée parmi les sages de l'univers. La pente naturelle de l'esprit & du cœur seroit d'admirer les perfections de Marie, & de se plaire dans celui qui a formé ce chef-d'œuvre de la nature & la grace. Tous les Sectaires n'en parlent jamais cependant, ni de l'Eglise, autre chef-d'œuvre de la toute-puissance, qu'avec un air de mépris, d'indifférence ou de haine. Cette affectation a, comme l'aveuglement des Juifs, une cause qui n'est pas naturelle.

C'est ensuite & en exécution du consentement de Marie, que Jesus-Christ a eu le plaisir d'aimer Dieu son pere, qui a eu celui d'être aimé de ce divin Fils, & de se plaire en lui. N'est-il pas naturel qu'ils rendent à Marie plaisir pour plaisir? Elle est aimée du Pere & du Fils, qui s'aiment mutuellement. Leur plaisir se réunit en elle, pour en faire la plus heureuse des créatures.

L'Esprit saint, suivant la prophétie de ce Cantique, assure que toutes les Nations

publieront la félicité de Marie ; c'eſt leur inſinuer leur devoir. Sainte Eliſabeth s'en étoit acquittée, avant même que cette prédiction eût été faite. Vous êtes bien heureuſe avoit-elle dit à Marie, vous qui avez cru, parce que tout ce que le Seigneur vous a fait annoncer, s'accomplira. Dieu veut, non-ſeulement qu'on l'appelle heureuſe, mais qu'on lui donne & qu'on croie vraies les louanges & les prérogatives qu'il fait publier par l'Ange Gabriel. Vous êtes pleine de graces, lui dit ce dernier, le Seigneur eſt avec vous. Vous ſeule entre toutes les femmes êtes bénie d'une maniere particuliere, parce que vous avez trouvé grace devant Dieu. Vous concevrez dans votre ſein, & vous enfanterez un Fils, qui ſera appellé le Fils de Dieu, du Très-haut & de David.

Sainte Eliſabeth, inſpirée par le Saint-Eſprit, dont elle fut remplie, ſuivant l'Evangile, auſſi-tôt qu'elle entendit la voix de Marie, confirma la vérité des paroles de l'Ange, en s'écriant avec tranſport : Vous êtes bénie entre toutes les femmes, & le fruit de vos entrailles eſt béni. D'où me vient que la Mere de mon Seigneur ſe rende près de moi. Tout ce paſſage prouve clairement la volonté de

Dieu. Son intention ne peut pas être plus marquée. Les paroles de l'Ange & de Sainte Elisabeth, sont celles que l'Esprit saint a prononcé par eux. C'est lui désobéir que de ne pas y ajouter foi, de les supprimer, de ne pas s'en servir pour célébrer la gloire, & publier les louanges de Marie.

Sainte Elisabeth, comme épouse d'un Prêtre, étoit dans le monde d'une condition plus distinguée que la Sainte Vierge, qui n'étoit que la femme d'un artisan. Elisabeth reconnoît donc que le Fils de Marie est d'un rang infiniment plus élevé; qu'il est bien plus que le fils d'un artisan. Il ne peut être au dessus de son pere putatif, qu'en étant le Fils de Dieu, qui seul étoit le Seigneur d'Elisabeth. Elle reconnoît que Marie est la Mere de son Seigneur, & par conséquent de son Dieu; ce qui est confirmé par l'Ange, qui dit que le Fils que Marie concevra & enfantera, sera appellé le Fils de Dieu: dès qu'il ne s'éleve pas contre cette qualification, il l'a reconnoît pour vraie. Dans plusieurs autres endroits du nouveau Testament, il est dit que Jesus est véritablement Fils de Marie & Fils de Dieu. Pourquoi les ennemis de l'Eglise lui font-ils donc un crime de le reconnoître, de le publier, & refu-

ſent-ils de l'imiter ? Ils ſuivent ſans y faire attention les ſuggeſtions de cet eſprit, qui montra Marie à Swedenborg placée au-deſſous de beaucoup de créatures. Il eſt le ſerpent dont elle a écraſé la tête, ſelon qu'il avoit été prédit, en foulant aux pieds ſon orgueil, & s'élevant au degré de perfection & de félicité qui lui étoit deſtiné, & qu'il a perdu. C'eſt l'envie, la jalouſie & la haine qui le portent à faire tout ce qui dépend de lui, pour diminuer la gloire de cette auguſte créature & l'autorité de l'Egliſe, dont elle eſt la figure. Il porte ſouvent ceux dont il ſe ſert pour leur faire la guerre, à la pratique extérieure de certaines bonnes œuvres, pour les endormir dans une fauſſe ſécurité, & pour en impoſer aux autres. Il ſait bien qu'elles ne leur ſervent de rien ſans la foi. Quant à ceux qui ont le bonheur de l'avoir, il les éloigne au contraire de la vertu. Ses différents artifices détournent les uns de croire à la parole de Dieu, & les autres de s'y conformer.

Les Catholiques ne peuvent pas renoncer aux déciſions de l'Egliſe catholique, ſur le dogme & ſur la morale, pour adopter un autre plan de réunion ; car il n'en eſt aucun dans les autres Religions

qui ſoit fixe, & que l'on puiſſe propoſer pour modele. Il n'en eſt ſur-tout aucun qui ne ſoit reconnu pour être l'ouvrage des hommes, & qui puiſſe avoir par conſéquent une autorité divine néceſſaire, comme nous l'avons démontré, pour les réunir tous dans la même façon de penſer. Cette impoſſibilité paroît évidente. Ainſi la félicité, même temporelle des habitants de la terre, devant être le fruit de leur réunion religieuſe, il eſt abſolument néceſſaire qu'ils ſe réuniſſent à l'Egliſe catholique. Aucun ne doit craindre de commencer, puiſque ceux qui l'auront fait, auront la gloire d'avoir été les plus empreſſés à concourir au bien général, & n'auront pas à ſe reprocher d'avoir omis les démarches qui dépendoient d'eux, à ſuppoſer qu'elles ſoient infructueuſes.

Reconnoître l'autorité de cette Egliſe, s'y ſoumettre, mais ſe réunir pour obliger ſes enfants à imiter les premiers Chrétiens, & ceux de ſes Paſteurs qui la déshonorent à marcher ſur les traces de Jeſus-Chriſt & des Apôtres, ce ſeroit lui rendre tout ſon luſtre, & concourir à la perfection & au bonheur du monde.

19.

O Vous, qui travaillez à la vaine réforme de l'Ordre maçonnique, réfléchissez sur l'utilité du plan que je propose, sur le danger & l'illusion de tout autre. Personne n'est plus propre que vous à produire cette heureuse révolution, puisque votre zele & vos talents ont été suffisants pour mettre en mouvement, & réunir un grand nombre de gens éclairés, dans un siecle de lumieres, & dans la partie du globe où elles brillent le plus. Quelle solide gloire & quelle satisfaction pour vous, quel bonheur pour vos freres ! Au lieu d'attaquer l'Eglise, sa perpétuité, sa visibilité, tournez toutes vos armes contre ceux de ses membres dont la conduite n'est pas conforme à ses préceptes. Si elle subsista dans tous les temps, malgré leur corruption, quelle ne sera pas sa beauté, lorsque vous les aurez forcés à une réforme aussi utile pour eux que pour le reste du monde !

Ce seroit vous faire illusion, ou vouloir en imposer, que de persister à combattre une chimere, une ombre, une autorité

anéantie. La puiſſance temporelle de l'Egliſe & de ſon chef, n'eſt plus à craindre depuis que la diſtinction des deux puiſſances eſt bien établie. Il eſt d'ailleurs poſſible, en ſe réuniſſant, de trouver des moyens propres à prévenir les inquiétudes à ce ſujet pour toujours.

Etre éternel & tout-puiſſant, que les Maçons invoquent ſous le nom de grand Architecte de l'univers, inſpirez-leur, ainſi qu'à tous les hommes, de ſe réunir pour travailler, ſous la conduite de votre Egliſe que vous dirigez, & ſuivant le plan de votre divine ſageſſe, à la conſtruction de ce Temple ſpirituel, dont celui de Salomon n'étoit que la figure. Sa deſtination eſt de les rendre auſſi heureux dans le temps qu'ils peuvent l'être ; mais ſur-tout d'unir inſéparablement, dans le ſéjour du repos & du bonheur éternel, les pierres vivantes qui ſeront entrées dans ſa conſtruction.

Faites ceſſer cette confuſion de langues, c'eſt-à-dire, cette diverſité d'opinions ſur le culte, qui les diviſe en autant de ſociétés différentes. Cette diviſion les met dans la dure néceſſité de ſe regarder comme étrangers ſur la terre, où ils ſont diſperſés, & de laiſſer imparfait cet édifice

merveilleux, qu'il eſt néceſſaire de perfectionner pour leur bonheur & pour votre gloire. Ils doivent ſe réunir pour l'élever, non comme les enfants de Noé s'unirent en travaillant à la tour de Babel, ſous le fol eſpoir de braver votre puiſſance, & de ſe ſouſtraire à votre autorité ; mais pour recourir tous enſemble à votre clémence, en s'approchant du trône de vos miſéricordes.

Jeſus-Chriſt, le véritable ami des hommes, leur ordonne à tous d'être ſoumis à l'Egliſe catholique, & leur ſignifie par cet ordre, que l'unité de foi qu'elle preſcrit ſur le dogme & la morale, peut ſéule, ſelon ſes vues pleines de ſageſſe, produire l'union des eſprits, &, par une ſuite naturelle, celle des volontés. C'eſt l'unique moyen de réunir enfin tous les hommes, d'une maniere efficace, pour le bien de l'univers, contre les entrepriſes des méchants & des perturbateurs du repos public. Divin Réparateur de la nature humaine, déployez cette puiſſance à laquelle rien ne réſiſte. Mettez la main à cet ouvrage important. Les travaux en ſont immenſes. *Meſſis multa.* La difficulté de l'entrepriſe effraie le grand nombre. *Operari pauci.* Quelques ouvriers iſolés s'en occupent à peine ; encore leur travail

eſt le plus ſouvent infructueux, par l'effet des manœuvres d'une multitude d'ouvriers pleins d'artifice & de méchanceté. *Operarios malos ſubdolos.* Ordonnez à ceux-ci de ſe retirer, & de ne plus paroître. *Diſcedite operarii iniquitatis.* Dites une parole, & tous verront la lumiere. *Fiat lux.* Séparez-la pour toujours des ténebres. Que la terre ait enfin des beaux jours ſans nuages; que ſes habitants, unis dans le ſein de la paix, admirent de concert votre puiſſance & votre ſageſſe, & ne trouvent, comme dans le ciel, point de plus grand plaiſir que le vôtre, que celui de faire votre volonté. *Fiat voluntas tua ſicut in cælo & in terra. Amen.*

On lit ce qui ſuit dans le Mercure de cette année.

M. Druck, Profeſſeur d'Hiſtoire, a prononcé à Stutgard, le jour de la naiſſance du Duc de Wirtemberg, un Diſcours ſur les égarements de l'eſprit humain, en deux époques différentes. Il compare le temps où nous vivons avec le ſiecle de Dioclétien. Les Jambliques, les Maximus, les Apollonius, les Alexandre, avec pluſieurs perſonnages vivants. Maximus enſeigne à l'Empereur Julien, l'art d'appeller les Démons, pour lui ſervir de ſociété, auſſi ſouvent qu'il le déſireroit, & les Démons firent des viſites à l'Empereur preſque tous les ſoirs. Les myſteres de ce temps-là reſſemblent beaucoup à ceux du nôtre, &c. Le jugement de cet Orateur confirme ceux qui ſont dans cet Ouvrage.

TABLE.

Fin de la Table.